This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

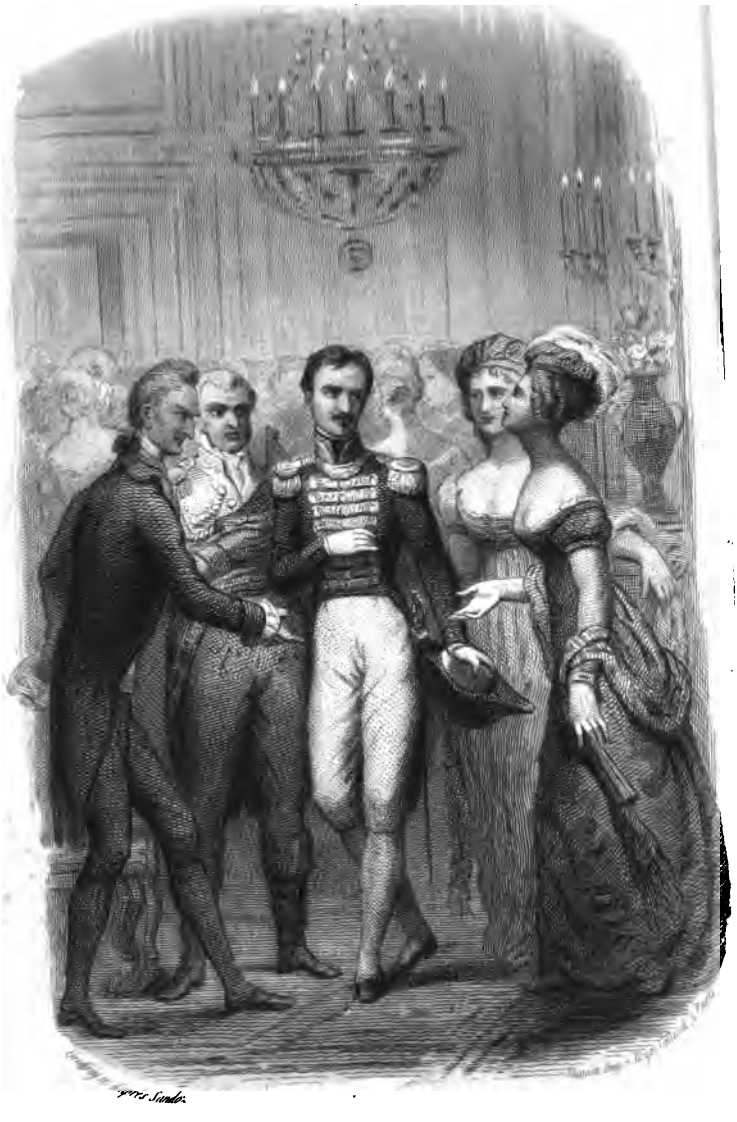
Vet. Fr. III B. 2553

# LE PETIT-FILS

DE

# CARTOUCHE

PARIS. — IMP. SIMON RÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LE PETIT FILS DE CARTOUCHE.

CH. PAUL DE KOCK

# LE PETIT-FILS

DE

# CARTOUCHE

— SUITE DES ENFANTS DU BOULEVARD —

Quæque ipse miserrima vidit
VIRGILE.

PARIS
FERD. SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1864

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

# LE PETIT-FILS

DE

# CARTOUCHE

---

## I

### OU ON EN EST

Depuis l'époque où M. de Germancey avait fait arrêter Séverin et ses complices, rien ne s'était passé de remarquable parmi les personnages que nous avons vus dans la première partie de cet ouvrage.

Florentine avait fait revenir sa fille près d'elle; la petite Honorine était charmante, mais sa mère ne voulait pas en faire une simple marchande d'oranges comme elle. Elle trouvait tant de gentillesse, tant d'esprit à son enfant, *qu'elle se serait* crue coupable de ne point faire

cultiver par l'éducation les dons heureux que sa fille avait reçus de la nature. Elle était du reste encouragée dans ses idées par le parrain d'Honorine, qui portait le plus vif attachement à sa filleule, et trouvait que ce serait un crime de condamner cette enfant à passer sa vie sur le boulevard du Temple.

Florentine, qui ne voulait point cependant se séparer entièrement de sa fille, la conduisait tous les matins dans une pension modeste, où elle allait la reprendre tous les soirs à huit heures; de cette façon pendant une partie de la soirée elle avait encore sa fille avec elle. Il est vrai que la petite Honorine passait naturellement cette partie de la soirée sur le boulevard, près de l'étalage de sa mère. Ce que M. de Germancey ne trouvait pas très-convenable, mais Florentine avait répondu à cela.

— Si ma fille n'était pas quelquefois près de sa mère lorsqu'elle vend des oranges, elle rougirait plus tard en sachant que cela était mon état; enfant, elle s'y habitue, et plus tard, si elle devient riche, elle ne me méprisera pas. Elle croit son père mort... vous m'avez conseillé de ne point la détromper, monsieur.

— Et je vous y engage encore.

— Vous voyez bien que n'ayant plus que moi, il faut au moins qu'elle chérisse sa mère.

Maria n'avait eu aucune nouvelle de son mari. Ne voulant pas que son frère Victor restât commissionnaire, lorsque dans son commerce de modes elle gagnait beaucoup d'argent, elle avait chargé celui-ci de surveiller son *magasin à Rouen*. Mais le séjour de Rouen ne plaisant

que médiocrement au jeune homme, il n'y restait jamais que fort peu de temps, et se hâtait de revenir à Paris, sur son cher boulevard du Temple, voir les nouveautés qui se donnaient à l'Ambigu-Comique et à la Gaîté. Quant aux nouveaux *Troubadours*, ils n'existaient plus en 1807, l'autorité avait fait fermer l'ancien petit théâtre des Délassements ainsi que plusieurs autres théâtres... pourquoi?... on n'a jamais pu savoir.

Mais dans sa prospérité Victor n'oubliait pas son ancien ami Beaulard. Celui-ci était resté fidèle à ses figures de cires, et continuait à dire : « *Ceci vous représente*, etc., etc.! » En vain Victor essayait de lui faire changer d'état et de lui donner des idées d'ambition, il y perdait son temps; Beaulard qui restait maigre, pâlot, fluet et petit, disait au ci-devant commissionnaire :

— Pourquoi veux-tu que je change de position, je me trouve heureux comme je suis; le boulevard du Temple est ma patrie... où donc trouverai-je un endroit plus gai, plus amusant, plus récréatif que celui-ci, qui vient encore de s'embellir par une construction nouvelle. L'ancien théâtre de la Gaîté n'existe plus; à la place de sa salle longue, étroite et mesquine, le nouveau directeur, M. Bourguignon, gendre de feu Nicolet, a fait élever une salle belle, commode, élégante, spacieuse. J'y suis entré un soir comme cela allait finir... J'ai été ébloui... et puis notre boulevard s'est encore enrichi par la présence de deux nouveaux artistes en plein-vent, *Bobèche* et monsieur *Galimafré*. Ils ont remplacé le père Rousseau, et avec beaucoup de succès. Le père Rousseau était drôle,

il était pour les grosses farces; mais ceux-ci sont plus fins, plus spirituels: Bobèche est un comique vrai, naturel, il vous fait rire sans se donner de peine, sans faire beaucoup de gestes. Avec sa veste jaune, sa culotte rouge et son petit tricorne gris, après lequel est attaché un papillon, il n'a qu'à ouvrir la bouche pour provoquer la gaieté, et sa bonne figure ronde, fraîche et réjouie, vous donne sur-le-champ envie de l'écoutér. J'ai entendu dire à de beaux messieurs qui viennent souvent l'entendre, que s'il voulait monter sur un théâtre, ce serait un excellent comédien. M. Corsse a voulu l'engager, le faire entrer dans sa troupe de l'Ambigu-Comique, Bobèche a refusé, il a dit qu'il était bon pour jouer en dehors, mais qu'il serait peut-être mauvais en dedans! Hein! en voilà de la modestie!

Victor n'insistait plus, et se contentait de payer de la bière et des échaudés à son ancien camarade, ce qui pour celui-ci équivalait à un dîner au Cadran bleu; puis il allait seul voir, à la Gaîté, *la Citerne*, du déjà célèbre *Guilbert de Pixérécourt*, et à l'Ambigu-Comique, *la Forêt d'Hermanstad*, du non moins célèbre *Caigniez*. Ces deux auteurs étaient en 1809, 10, 11 et 12, ce que sont de notre temps pour les drames, MM. *d'Ennery* et *Anicet Bourgeois*. Ce qui prouve que chaque époque a ses auteurs privilégiés, ou ses auteurs en vogue, ou, si vous aimez mieux, ses auteurs heureux... C'est toujours la même chose.

Le chevalier de Mérillac continuait de faire sa cour à *madame Roberval, il* est probable que ce n'était plus aussi

assidûment... Il y a tant de manières de faire sa cour! mais la bonne est celle qui vous fait conserver toujours des relations amicales avec les personnes que l'on a connues intimement.

M. Roberval continuait de faire fortune en laissant sa femme libre de le faire... tout ce qu'elle voudrait. Ce monsieur était devenu tout à fait comme il faut; il continuait de voyager fort souvent, et lorsqu'il revenait de ses tournées, ne manquait pas d'aller s'enfermer dans sa maison de campagne de Ville-d'Avray, où il se dérobait à tous les regards et recevait rarement du monde, à moins que ce ne fût pour y donner de ces fêtes splendides, qui font accourir chez vous tout Paris, et défrayent pendant une semaine les conversations des salons.

On était arrivé ainsi à l'année 1813, et c'est vers la fin de cette année que le comte de Germancey avait lu dans les journaux cet article, qui annonçait que deux forçats s'étaient échappés du bagne de Toulon, et que ces deux forçats étaient justement ceux qu'il avait jadis fait arrêter : Séverin et la Grenouille.

La lecture de cet article avait vivement impressionné le comte. Il avait sur-le-champ redouté les plus grands malheurs pour Florentine et sa fille. Il calculait tout le mal que pouvait encore leur faire cet homme, qui devait être alors dans toute la force de l'âge. Séverin devait avoir de trente-huit à trente-neuf ans; il est rare qu'un homme dont tous les penchants sont vicieux, se corrige à cette époque de sa vie.

Cependant l'année 1813 s'est écoulée, puis la suivante,

sans que rien soit venu troubler la vie paisible de Florentine et de sa fille. Le boulevard du Temple continue d'avoir la vogue pour ses mélodrames, qui ne sont cependant qu'en trois actes, et n'ont pas encore osé se parer du nom de *Drame*, qui remplace aujourd'hui le nom né du genre, mêlé de drame et de musique. Pourquoi a-t-on changé le nom, puisque la chose est restée la même? Je vais vous répondre ce que je suppose : parce que le mot drame est plus noble. C'est possible, mais il est moins juste.

*Tautin*, *Marty*, mesdemoiselles *Adèle Dupuis* et *Hugens*, brillent encore de tout leur éclat. *Les Ruines de Babylone*, *l'Enfant de l'amour*, obtiennent des succès qui font venir au boulevard du Temple tous les amateurs de spectacle, même ceux qui se moquent des mélodrames et honnissent ce genre!... Mais c'est assez l'usage d'aller voir les choses dont on se moque. Que d'hommes j'ai connus, qui affectaient de faire fi des grisettes! et auraient bien voulu en avoir pour maîtresses!...

Mais s'il n'est rien arrivé d'intéressant à nos personnages, en revanche de bien grands événements sont arrivés en France. Pourquoi vous les raconterais-je? vous les savez aussi bien que moi! et puis je n'ai jamais aimé à m'occuper de politique, oh! Dieu! la politique!... quel éternel sujet de disputes quand on s'avise de l'entreprendre, de le mettre sur le tapis. Et les journaux qui vous parlent politique, comme ils sont amusants... hein? comme ils vous font des tartines sur leur sujet favori... sur *ce qu'ils veulent*, eux... ils ne vous demandent pas si

c'est votre opinion à vous!... c'est la leur, ça suffit, ce doit être la vôtre... il faut que ce soit la vôtre! car, remarquez bien que ces messieurs qui prêchent sans cesse la liberté, ne vous en laissent jamais... à vous!... et si vous ne pensez pas comme eux, vous n'êtes pas bon à jeter aux gémonies! Oh! les hommes!... faites vos tartines, messieurs, ce n'est pas moi qui les lirai.

Vous savez donc qu'en 1814 les ennemis entrèrent en France... Triste chose que de voir l'ennemi dans son pays!... j'ai vu cela, moi, puissiez-vous ne jamais le voir, vous.

Vous savez que les Bourbons revinrent en France, que Louis XVIII fut roi. Vous savez que l'empereur Napoléon revint de l'île d'Elbe en 1815, reprit sa place sur le trône, et que Louis XVIII s'en alla à Gand. Puis que l'empereur ayant été trahi et vaincu, on le transporta à Sainte-Hélène, tandis que Sa Majesté Louis XVIII venait de nouveau s'asseoir sur ce beau trône de France.

Puisque vous savez tout cela, je n'ai pas besoin de vous le raconter.

Nous sommes donc arrivés en 1816, seulement M. de Germancey est rentré dans une grande partie de ses biens, et le chevalier de Mérillac a eu sa petite part dans le milliard que le roi Louis XVIII a bien voulu accorder, comme dédommagement à ceux de ses serviteurs que la révolution avait trop maltraités.

Il s'ensuit que deux de nos personnages ont totalement changé de position. Le comte de Germancey a retrouvé *trente mille* francs de rente, et M. de Mérillac

presque autant. Cela changera-t-il leur caractère? je ne crois pas, d'abord parce que ces messieurs avaient déjà été habitués à la fortune, ensuite parce que ce ne sont pas des imbéciles; et il n'y a que les imbéciles que la richesse peut changer... à la vérité il y en a beaucoup.

## II

### LE BANQUIER RIGOULOTINI

Un changement de gouvernement amène toujours dans un pays un grand nombre d'étrangers, de nouveaux visages. C'est surtout dans une ville comme Paris, que ce bouleversement se fait sentir. Les salons ne sont plus les mêmes, vous y voyez une foule de figures nouvelles, et souvent vous y cherchez en vain celles que vous aimiez à y rencontrer. Les uns ont perdu leur place, leur fortune, leur position, et ne peuvent plus tenir le même rang dans le monde. Les autres fuient la société pour n'y pas voir le triomphe de gens qu'ils détestent, ou subir les grands airs de personnages qu'ils ne connaissent point.

Parmi *tout ce monde*, parmi cette foule de soi-disant

grands personnages, qui débordent de tous les pays, il se glisse toujours des intrigants, dont le seul et le véritable métier est de tâcher de faire des dupes et de s'enrichir à vos dépens. Ces gens-là étudient le moment favorable pour entrer en scène, et ils s'y présentent toujours avec tant d'aplomb, de tact, de hardiesse, qu'il faut une bien grande expérience pour ne point se laisser prendre à leurs jolies phrases, à leurs belles manières.

Les parvenus de la république étaient devenus moins arrogants, moins insolents ; ils affectaient maintenant les belles manières, et quelques-uns voulaient même essayer de se faire passer pour des émigrés rentrés dans leurs biens, mais cela ne prenait pas et ne pouvait tromper que les sots, qui du reste sont toujours en adoration devant la fortune, quelle que soit son origine.

Enfin, les belles révérences, les airs de cour étaient singés par beaucoup de nouveaux enrichis. Mais le bon ton; les manières distinguées ne s'acquièrent point avec des écus. Arrivé à l'âge mûr, on ne refait pas son éducation; et ceux qui font des *pataquès* à trente ans, en feront toute leur vie, à moins qu'ils ne prennent le parti de ne plus ouvrir la bouche.

Le millionnaire Rigoulot était enchanté d'avoir épousé mademoiselle de Hautefutaie. Grâce à sa femme, qui était de l'ancienne noblesse, il recevait dans son salon des gens très-comme il faut, qui en faveur des excellents dîners que donnait le banquier, voulaient bien fermer les yeux sur l'origine de sa fortune, et venaient offrir leurs *hommages à sa femme.*

Madame Rigoulot, ci-devant mademoiselle de Hautefutaie, tenait sa maison sur un grand ton. Elle avait son jour de réception, et outre cela donnait des bals, des concerts, des matinées littéraires. Devant le monde elle appelait son mari : *Rigoulotini*, et traînait tellement sur les deux dernières syllabes, qu'on était bien forcé de se rappeler ce nouveau nom. Si bien qu'au bout de quelque temps, comme le nom de *Rigoulotini* résonnait infiniment mieux aux oreilles que celui très-prosaïque et peu distingué de Rigoulot, le banquier fut débaptisé et devint un tantinet Italien, ce qui ne pouvait que lui attirer de la considération aux yeux de gens qui aimaient beaucoup les étrangers.

Madame Rigoulotini avait naturellement évincé de son salon une grande partie des anciens amis de son mari, dont les manières et le langage plébéien ne pouvaient plus s'accorder avec la société qu'elle recevait, et M. Mouchenez, qui, on doit s'en souvenir, prodiguait à tort et à travers les *t* et les *s*, avait été un des premiers que cette dame avait prié son mari de ne plus recevoir.

Cette prière avait d'abord été fort mal accueillie par le millionnaire, qui avait dit à sa femme :

— Comment, madame, vous voulez que je mette Mouchenez à la porte ! un ancien ami, un camarade, un bon et honnête garçon... car c'est un excellent cœur que Mouchenez !

— Eh ! monsieur, je ne conteste pas les qualités de votre M. Mouchenez, c'est un homme très-sensible, je le veux bien !... *mais il* est impossible d'avoir plus mau-

vais ton ! il ne dit pas un mot sans faire des cuirs !... et il les fait avec une assurance... il crie à vous assourdir ! Enfin, c'est un monsieur qu'il est impossible de recevoir dans un salon... Je ne vous dis pas de le chasser, mais faites-lui entendre que nous ne recevons plus, que nous allons à la campagne... Tout ce que vous voudrez !... Recevez-le dans votre cabinet, quand vous serez tout seul... j'y consens encore... mais avec ma société, jamais, Monsieur, je ne le veux point, et il me semble que ma volonté doit vous suffire.

Cette dame avait en effet habitué son mari à plier devant sa volonté, il s'incline donc en signe d'obéissance, mais dans la même journée, en sortant de sa maison, il rencontre Mouchenez qui se disposait à y entrer.

Le millionnaire barre le passage à son ami, en lui disant:

— Ne va pas chez moi, tu vois bien que je n'y suis pas...

— Tiens, c'est toi, Crésus !... Ah ben, je te trouve là comme Baptiste... J'allais *t'avoir* le nez cassé... A la vérité, je me serais rejeté sur ta femme... mais c'est pas la même chose !... parce que toi *z'et* moi, c'est le pain et le vin... Deux amis, quoi ! tandis que ta femme... c'est le cornichon... èh èh èh !... pas mauvais le mot !... hein... Mais tu ne ris pas... pourquoi t'est-ce que tu ne ris pas, Barabas ?

M. Rigoulot se grattait le nez et se sentait fort embarrassé. Il dit enfin :

— De quel côté allais-tu ?

— *De quel côté ? C'te* bêtise ! puisque j'allais chez toi;

rentrons-y, tu m'offriras à rafraîchir, un verre de ton vin de *Nadère*, comme tu l'appelles... J'y mords au *Nadère*, il me chausse ce vin-là....

— Non, je ne veux pas rentrer, j'ai affaire... il faut que j'aille sur-le-champ aux Champs-Elysées, chez M. le marquis de Blouminet, un ami de ma femme, qui me fait l'honneur de m'emprunter de l'argent... je ne veux pas le faire attendre.

— Eh bien! je vais aller avec toi chez ton marquis, qui te fait cet honneur-là!... et puis nous reviendrons ensemble et je dînerai *z'avec* toi... Je m'invite sans façon... d'autant plus qu'aujourd'hui c'est jeudi, ton jour de grand tra la la... tu as toujours du monde à dîner ces jours-là... et quand il y a pour dix il y a bien pour onze! ça y est-il... ça y est, n'est-ce pas?

— Non, ça n'y est pas! répond Rigoulot en baissant le nez, tu ne dîneras pas chez moi, nous ne recevons plus.

— Vous ne recevez plus. . et depuis quand?

— Depuis aujourd'hui... c'est l'idée de ma femme.

— Vous ne recevez plus vot' grand mond hupé?... Ça m'est égal, au contraire, j'aime mieux n'être qu'entre nous... on est plus à l'aise... il y a de ces ostrogoths chez toi, qui ont toujours l'air de rire quand je parle, c'est pas que je m'en fiche... mais enfin... un jour la moutarde pourrait me monter au nez... alors les calottes pleuvraient, c'est pourquoi j'aime autant dîner entre nous...

— *Mouchenez, j'en* suis fâché, mais je ne peux plus te

donner à dîner... Tiens, je n'irai pas par quatre chemins... mais ma femme ne se soucie pas de ta société... elle prétend que tu fais trop de cuirs...

— De cuirs !... de cuirs !... qu'est-ce que ta princesse entend par là ? Je ne sais pas si je fais des cuirs... mais je sais que le cuir est une bonne chose et que je voudrais en faire assez pour en vendre... c'est donc à dire que tu me mets à la porte de chez toi... moi, *z'un* ancien, qui a *t'évu* celui de faire son chemin avec toi... pas si bien, c'est vrai, mais Dieu merci, je suis à mon aise aussi, et si je te demande à dîner, ce n'est pas parce que je n'ai pas de quoi dîner chez moi, entends-tu ?

— Mon Dieu, je sais tout cela... je suis toujours ton ami, je ne te mets pas à la porte, seulement je te dis que ma femme n'aime pas ta compagnie... d'abord tu ne veux jamais m'appeller que Rigoulot tout court et jamais Rigoulotini qui est devenu mon nom.

— Ton nom ! c'est pas vrai, ton nom est Rigoulot, tes ni, ni, sont de l'invention de ta femme qui veut te faire passer pour Italien, tandis que tu dois être fier d'être Français... Elle met tes vieux amis à la porte, elle te défend de les recevoir, c'est encore gentil de sa part !... Un de ces jours, elle te défendra de dire que tu es son mari...

— Mouchenez, tu n'aimes pas ma femme... je le conçois... elle ne te fait pas bonne mine, tu ne dois donc pas regretter de ne point venir à ses réunions... viens me voir quand je serai tout seul... viens dans mon cabinet... je te recevrai là avec plaisir... et nous boirons du Madère...

— Merci. Tiens, veux-tu que je te dise... Eh ben ! tu me fais pitié...

— Mouchenez !

— Oui, pitié !... et avec tous tes millions, tu n'es qu'un pantin ! d'abord et d'un, un homme qui se laisse mener par sa femme est une oie... on le méprise et on a raison. Tu as voulu épouser une ci-devant, tu as eu tort, mais enfin puisque tes moyens te permettaient de te passer cette fantaisie, il fallait au moins mettre la citoyenne sur un bon pied et savoir être le maître chez toi. Au lieu de cela, tu défigures ton nom, tu mets tes anciens amis à la porte... tu veux singer les grands seigneurs d'autrefois... *T'es t'un* imbécile...

— Monsieur Mouchenez !...

— Oui, un imbécile, oh ! fâche-toi si tu veux, mais je te dirai ce que je pense, et queuque jour tu te mordras les pouces d'avoir épousé ta princesse... je te prédis ça, mon gros, et ce sera ben fait, tu l'auras ben mérité !... Adieu, monsieur ni, ni, c'est fini !...

Mouchenez avait ainsi quitté son ancien ami, et le millionnaire était rentré chez lui tout triste et tout penaud ; car il sentait bien qu'il y avait de la vérité dans ce que lui avait dit celui qu'il venait d'éconduire, et les vérités arrivent toujours au but, malgré tous les efforts que l'on fait pour éviter leur atteinte.

Depuis que le comte de Germancey est redevenu riche, son premier soin a été de se rendre près de Florentine et de lui dire :

INS TAYLOR

— Ma chère enfant, ma position est changée, le destin a cessé de m'être contraire, il ne me rend pas les êtres si chers que j'ai perdus, mais en me remettant en possession d'une partie de ma fortune, il me permet enfin de m'acquitter, non pas de tout ce que je dois à votre pauvre mère, car il y a de ces services que l'on ne saurait jamais reconnaître, mais du moins de prouver à sa fille que je ne suis point un ingrat. Votre fille est ma filleule, à ce titre je lui dois non-seulement un tendre attachement mais encore une protection dont je veux dès à présent qu'elle ressente les effets. Elle entre dans sa quatorzième année, elle est charmante, elle a déjà la beauté de sa mère, elle y joint toutes les grâces enfantines de son âge. Mais je veux que son éducation soit cultivée, elle a de l'esprit, je veux qu'elle y joigne des talents. Permettez-moi de la placer dans un pensionnat où tout en lui formant l'esprit on s'occupera aussi de son cœur ; où l'on ne cherchera pas seulement à la faire briller dans le monde, où surtout on ne lui enseignera pas à mépriser sa mère. Je n'ai point d'enfant... je commence à croire que je ne retrouverai jamais les enfants de mon frère, par conséquent, c'est donc à votre fille, à ma filleule que je laisserai toute ma fortune, mais en attendant, dès cet instant je lui assure six mille livres de rente... Oh ! ne refusez pas, vous n'en avez point le droit... un parrain est un second père, c'est à ce titre que je veux assurer le sort de ma petite Honorine. Quant à vous, ma chère enfant, je n'ai point d'ordre à vous donner, mais si vous vouliez suivre mes conseils, vous quitteriez un commerce qui vous fa-

tigue et que vous n'avez plus besoin d'exercer. Votre bonne mère vous avait laissé de quoi vivre, vous vouliez toujours gagner de l'argent pour assurer l'avenir de votre fille, mais maintenant ce soin me regarde et puisque vous êtes tranquille sur son sort, il me semble que vous pouvez bien jouir d'un peu de repos.

Florentine avait d'abord voulu refuser les bienfaits du comte, mais celui-ci avait tenu bon, et son titre de parrain lui avait donné le droit d'insister. Puis, au fond du cœur, Florentine était heureuse en pensant que sa fille aurait de l'éducation, des talents, et pourquoi aurait-elle refusé d'en faire une demoiselle digne d'aller dans le monde, puisque la fortune qui l'attendait lui permettrait d'y tenir sa place.

M. de Germancey avait aussi fait un riche présent à sa commère, mademoiselle Turlure. Mais celle-ci, toujours sans ordre, sans soin, avait bien vite dissipé en spectacle le produit du cadeau qu'on lui avait fait, cadeau qu'elle avait promptement réalisé contre de l'argent. En prenant des années, la grosse blonde sentait augmenter sa passion pour le théâtre, elle se faisait acheter des brochures de mélodrame par Boursiquet, elle apprenait par cœur les rôles de princesse innocente et persécutée, et maintenant sa toquade était de débuter à l'Ambigu ou à la Gaité.

On conçoit qu'au milieu de ces études dramatiques, la marraine s'était fort peu occupée de sa filleule. Cependant lorsqu'elle regardait Honorine, elle s'écriait :

— Elle est fièrement jolie ta fille, Florentine, et au théâtre, elle ferait un furieux effet !...

Mais Florentine n'avait nulle envie de mettre sa fille au théâtre.

Honorine était déjà si jolie, elle montrait tant d'esprit naturel, il y avait tant de grâce dans sa personne, tant de charmes dans ses traits, dans son regard, dans sa voix, que tout le monde l'aimait, et comment sa mère n'aurait-elle pas été fière d'elle, lorsqu'elle voyait chacun l'admirer.

Florentine avait donc suivi les conseils de M. de Germancey. Elle avait abandonné son commerce d'oranges, quitté la place qu'elle occupait sur le boulevard du Temple, où elle avait laissé Turlure, ainsi que la Rouflard. Puis, presque tous les jours, elle allait voir sa fille, dans le pensionnat où le comte l'avait placée. Elle soupirait bien fort lorsqu'il lui fallait s'en retourner seule chez elle, et laisser sa fille à la pension. Mais Honorine était si aimante, si gentille avec sa mère, elle apprenait si bien tout ce qu'on lui enseignait, elle prenait des manières si polies, si distinguées, que cela consolait Florentine, qui se disait en la quittant :

— Ce n'est pas près de mon étalage d'oranges, qu'elle aurait appris à parler comme cela.

Et lorsque le comte venait lui faire des compliments de sa filleule, elle s'écriait parfois :

— Oh ! oui... elle est bien jolie... bien aimable, ma fille... Ah ! si son père la voyait, croyez-vous donc, monsieur, qu'il ne l'aimerait pas, qu'il n'en serait pas fier aussi ?

Mais alors, M. de Germancey détournait les yeux en

fronçant le sourcil, et se contentait de répondre à voix basse :

— Oubliez !... oubliez cet homme... vous ne le reverrez jamais !...

Et il ajoutait en lui-même :

— Espérons-le du moins.

## III

### UN ÉCLAIR DANS L'OMBRE

On était au commencement de l'hiver mil huit cent dix-sept. Les plaisirs étaient à l'ordre du jour, ou plutôt du soir. Ce n'était dans les salons de Paris que fêtes, bals, dîners, concerts. Parmi les maisons qui avaient la réputation d'être des plus gaies, et dans lesquelles la cérémonie ne s'observait pas avec rigueur, on citait celle de M. Roberval, le boursier, l'homme heureux en affaires; dans son salon on trouvait un peu de tout, comme en mil huit cent quatre : des artistes, des gens de lettres, des négociants, des financiers, des entrepreneurs, des militaires, des étrangers, et quelquefois des comtes et des marquis, *mais ceux-ci n'étaient* point en majorité : la société qui se

trouvait chez M. Roberval était un peu trop mêlée pour les gentilshommes de l'ancienne noblesse.

Madame Roberval faisait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâces ; à force de recevoir du monde, elle avait pris cette aisance, cette affabilité que l'on aime à rencontrer dans une maîtresse de maison. Eulalie, c'était le petit nom de cette dame, n'était plus de la première jeunesse, elle avait atteint la quarantaine, peut-être même était-elle déjà du mauvais côté ; mais cela ne l'empêchait pas d'être encore très-bien et de pouvoir, si elle l'avait voulu, ajouter de nouvelles conquêtes à la liste de celles qu'elle avait faites. On doit bien penser qu'en prenant de l'âge, madame Roberval n'avait pas cessé d'être coquette, d'abord c'eût été une faute, la coquetterie chez les femmes est plutôt une qualité qu'un défaut : devons-nous blâmer tous les petits soins, toutes les peines qu'elles se donnent pour nous plaire? Si cela ne leur réussit pas toujours, nous devons leur savoir gré de l'intention, et en prenant des années de plus, c'est bien le cas de redoubler de coquetterie, pour tâcher de combattre, ou du moins de tenir en respect cet ennemi si redoutable qui se nomme le temps!

Une dame riche et coquette doit acheter ses toilettes dans les plus beaux magasins de Paris... Un jour, madame Roberval entre dans une nouvelle boutique de modes qui vient de s'ouvrir dans la Chaussée-d'Antin et qui est déjà en vogue. Ce magasin venait d'être fondé par Maria, la sœur de Victor, qui avait vendu celui qu'elle avait à Rouen, pour s'établir entièrement à Paris.

Madame Roberval va essayer un chapeau qui lui plaît lorsque la maîtresse du magasin pousse un cri de surprise en la regardant, et de son côté la nouvelle pratique en pousse un semblable, puis ce dialogue s'engage entre ces deux dames :

— Je ne me trompe pas... c'est Eulalie Deschamps...

— C'est Maria !... ma bonne petite Maria .. mon amie à Rouen avant que je ne fusse mariée !...

— Oui, c'est moi... Ah ! quel plaisir de te... de vous revoir... pardon, je ne dois plus me permettre de vous tutoyer... car vous avez un équipage... Je vois que vous êtes une grande dame maintenant !

— Oui, je suis riche, j'ai une voiture, mais je n'en suis pas plus fière pour cela, va, ma chère Maria, dis-moi toi, comme autrefois, cela me rajeunira... cela me rappellera le temps où j'étais encore demoiselle... toi, apprentie modiste... Ah ! j'avais seize ans alors ; toi, à peu près autant... je n'avais pas voiture... mais cependant je voudrais encore être à ce temps-là, et aller courir, et me promener avec toi dans ces belles campagnes qui sont à la porte de Rouen.

— Il ne faut pas se plaindre quand le sort nous a été favorable. Ton mari, ce M. Roberval qui n'était qu'un pauvre graveur, puis un petit commis chez un banquier, a donc trouvé moyen de faire fortune ?

— Oui, oh ! nous sommes très-riches... nous donnons des dîners, des fêtes, nous recevons beaucoup de monde.

— Tant mieux, ma chère Eulalie... j'en suis bien contente.

— Et toi, Maria, tu as un beau magasin de modes... est-il à toi?

— Oh! oui, bien à moi.

— Alors, tu es heureuse aussi?

— Je n'ai pas à me plaindre du côté de la fortune, et pourtant je ne suis pas heureuse, moi!...

— Pourquoi donc?

— Je suis mariée!...

— Et ton mari te rend malheureuse?... Pauvre Maria!...

— Non, ce n'est pas cela... Je me suis mariée peu de temps après que tu avais quitté Rouen...

— Avec un jeune homme?

— Oui, un jeune homme, bien joli garçon... nommé Villemart.

— En effet, il y a sur ton magasin: Madame Villemart, modiste. Eh bien!

— Eh bien, au bout de huit mois de mariage, mon mari est parti en voyage... il ne devait être absent que peu de temps... et je ne l'ai pas revu, il n'est pas revenu depuis!

— O mon Dieu! mais il est mort alors?

— Je l'ignore... peut-être l'est-il maintenant, mais dans la première année qui suivit son départ, je sus qu'on l'avait vu, rencontré à Paris... Alors je me décidai à y venir dans l'espoir d'y retrouver mon mari, d'avoir au moins de ses nouvelles... mais rien... rien! Je n'ai rien appris... les années se sont écoulées et aucune nouvelle de Villemart.

— Pauvre Maria ! tu es veuve, il n'y a pas à en douter. Mais tu avais un frère dont tu me parlais souvent ?

— Oh ! grâce au ciel, je l'ai retrouvé, lui !... Victor est un bon garçon... un peu étourdi, un peu paresseux quelquefois, mais obligeant, sensible, j'en ai fait mon premier commis, mon associé... il tient mes livres... quand il a le temps. Pauvre garçon, il était commissionnaire... mais il a bien vite pris de bonnes manières, et c'est à présent un cavalier très-présentable...

— Est-il ici, présente-le moi.

— Non, il n'est pas ici... oh ! il y est rarement, il aime tant à courir, à se promener, à retourner sur son cher boulevard du Temple, où il a passé une partie de son adolescence, et où il prétend qu'il a été très-heureux ! mais si tu me le permets, je le mènerai un jour chez toi.

— Et tes parents ?... as-tu découvert quelque chose ? car tu m'avais raconté cette histoire singulière de cette dame qui vous confia à une paysanne de Vincennes...

— Oui... et nous possédions un flacon qui venait de ma mère et aurait pu servir à nous faire reconnaître... mais, ce flacon, Villemart, mon mari, s'en était emparé... il a disparu avec lui. Au reste, je crois, ma chère Eulalie, qu'il nous faut maintenant renoncer à tout espoir de connaître jamais notre famille... trop d'années se sont écoulées pour que nous puissions encore nous bercer de la moindre illusion à ce sujet.

Après avoir ainsi renoué connaissance avec son ancienne amie, et lui avoir acheté un de ses plus jolis cha-

peaux, madame Roberval était remontée dans son équipage, non pas sans avoir donné son adresse à la marchande de modes, en lui faisant promettre de venir bientôt la voir.

Maria, qui avait été heureuse de retrouver une compagne de sa jeunesse et de la trouver, malgré son changement de position, toujours aussi aimante, aussi aimable avec elle qu'autrefois, ne manque pas de se rendre à l'invitation qu'elle a reçue. Deux jours après cette reconnaissance des deux amies, madame Villemart se rend dans l'élégant petit hôtel occupé par madame Roberval. Elle dit son nom à une femme de chambre, et presque aussitôt elle est introduite près de l'épouse du riche capitaliste.

Eulalie reçoit son ancienne amie avec la joie la plus vive, elle la fait asseoir près d'elle, et tandis que la modiste admire tous ces mille riens, toutes ces curieuses inutilités qui doivent maintenant se trouver dans le boudoir d'une dame du grand monde, madame Roberval fait apporter une délicieuse collation, et elle force son amie à y prendre part avec elle.

Les deux amies fêtaient de fines pâtisseries et humectaient leurs lèvres avec de l'alicante ou du frontignan. On passait en revue les parties de plaisir que l'on avait faites étant demoiselle. Madame Roberval n'avait jamais été si aimable, si gaie, et elle répétait à son amie :

— Je veux que toutes les semaines tu viennes déjeuner avec moi!... nous rirons, nous causerons comme aujourd'hui!

— Mais ton mari, dit Maria, ne trouvera-t-il pas cela mauvais?

— Mon mari! ah! par exemple! est-ce qu'il s'occupe jamais de moi, est-ce qu'il s'inquiète de ce que je fais! Oh! cela lui est bien égal. Figure-toi que je ne le vois guère que lorsque nous donnons à dîner ou à jouer, à danser... Il est quelquefois quinze jours sans mettre le pied dans mon boudoir!

Comme cette dame achevait cette phrase, la porte s'ouvre, et M. Roberval entre dans le boudoir de sa femme.

Les deux dames demeurent toutes surprises, mais Eulalie se met à rire en s'écriant :

— Ah bien! voilà qui est drôle! Je venais justement de dire à mon amie que j'étais souvent quinze jours sans recevoir votre visite, monsieur!

En trouvant une dame établie chez sa femme, l'homme d'affaire lui adresse d'abord un gracieux salut et murmure :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous dérange... En effet, il est assez rare que dans la journée j'aie le temps de venir chez ma femme; aujourd'hui, je voulais seulement la prévenir que j'ai invité dix personnes de plus pour dîner, afin qu'elle donne des ordres en conséquence.

— Eh bien! je suis charmée de cette circonstance... Maria, trouves-tu mon mari changé?

— Mais non. . pas beaucoup... seulement monsieur

a des besicles, et il n'en portait pas autrefois... cela change un peu...

— Et vous, monsieur, est-ce que vous ne reconnaissez pas Maria?

— Ma foi non... je cherche en vain à me rappeler les traits de madame...

— Oh! vous ne devez pas me reconnaître, monsieur, car je suis bien changée, moi!... D'abord bien des années se sont écoulées depuis l'époque où vous m'avez vue à Rouen: j'étais alors une jeune fille... aujourd'hui je suis presque une vieille femme...

— Veux-tu bien te taire, s'écrie madame Roberval; si tu te fais si vieille, on va croire que je le suis aussi, moi!... mais tu es toujours très-bien... seulement ce n'est plus la jeune apprentie modiste!... c'est maintenant une belle femme... car tu as encore grandi et pris du corps... Oui, monsieur, c'est Maria, mon amie intime avant que nous fussions mariés...

— Il me semble que monsieur était graveur alors?...

— Certainement, il était simple graveur... Oh! nous n'étions pas riches quand nous nous sommes mariés!... et je ne pensais guère que j'aurais voiture... Mais Maria a bien fait ses affaires aussi... elle a un fort beau magasin de modes qui lui appartient... et avec ma pratique... sois tranquille, je t'en procurerai une foule d'autres!

Depuis que M. Roberval sait qui est cette dame qu'il entend tutoyer sa femme; depuis qu'elle lui a rappelé l'avoir connu graveur à Rouen, la figure et les manières de ce monsieur ont complétement changé : sa bouche s'est

pincée, son air aimable a disparu, il répond d'un air contraint quelques mots sans suite à la marchande de modes, puis, lui adressant à peine une inclination de tête, il sort de l'appartement en disant d'un ton brusque à sa femme :

— Vous l'avez entendu, madame, dix personnes de plus à dîner... Ordonnez en conséquence!

Lorsque ce monsieur est parti, Maria se tourne vers son amie et lui dit avec un triste sourire :

— Ma bonne amie, ton mari ne te ressemble pas... ma présence ici lui a déplu, il n'est pas content de revoir une personne qui l'a connu pauvre!...

— Oh! par exemple! pourquoi dis-tu cela?

— Je le dis parce que cela est... Allons, Eulalie, sois franche, est-ce que tu n'as pas vu la mine qu'il a faite en nous quittant, et la façon presque impertinente dont il m'a saluée...

— J'ai bien vu que son air était devenu sérieux... mais, après tout, cela m'est bien égal! je m'en moque pas mal; si tu crois que cela m'empêchera de te voir! oh! tu te trompes... ce monsieur ne m'empêchera pas de faire ce qui me plait, et s'il est assez bête pour ne plus vouloir se rappeler qu'il a été pauvre, moi, je n'ai pas envie de l'imiter. Tu es mon amie, je t'aime, je te verrai toujours...

— Chère Eulalie, ton cœur n'a pas changé... oui, nous nous verrons, mais pas ici... Tu conçois que je ne veux pas n'exposer à quelque impertinence de la part de ton mari.. Je ne suis pas patiente, je ne le supporterais pas.

Tu viendras chez moi... aussi souvent que tu voudras ; j'ai mon petit boudoir aussi derrière mon magasin, et là il ne faudra pas que ce monsieur vienne faire son air impertinent, car je ne me gênerais pas pour le mettre à la porte !

— Oh ! sois tranquille ! il ne se présentera pas chez toi.

Les deux amies s'embrassent et se séparent en se promettant de se revoir bientôt. Il n'y a pas cinq minutes que la modiste est partie, lorsque M. Roberval, qui probablement avait fait guetter son départ, se présente de nouveau chez sa femme.

Monsieur se jette dans un fauteuil en s'écriant :

— Parbleu ! madame, il faut que je vous gronde... En vérité, je ne comprends rien à votre conduite... comment ! vous donnez à déjeuner à votre marchande de modes, vous la tutoyez, vous souffrez qu'elle vous tutoie... C'est manquer à toutes les convenances... Tenez donc mieux votre rang, madame ; vous avez un hôtel, un équipage, une livrée : quand on a tout cela, madame, on ne se laisse pas tutoyer par sa modiste, et on ne l'invite pas à déjeuner !...

L'ex-jolie femme hausse les épaules en regardant son mari, et lui répond :

— Savez-vous bien, monsieur, que vous me faites pitié avec votre colère. Maria est une ancienne amie, et je ne renie pas mes amies, moi. Elle m'a vue pauvre ; aujourd'hui elle me retrouve riche... Et vous voulez à cause de cela que je la traite du haut de ma grandeur... Ah ! ah !

ma grandeur! elle est comme la vôtre, monsieur, elle ne date pas du temps des croisades!... mais cela vous vexe, vous, que l'on vous ait connu petit graveur...

— Oui, madame, oui, parce que dans les affaires cela peut me nuire... Vous ne comprenez pas cela, vous ne sentez pas qu'il faut jeter de la poudre aux yeux... C'est l'usage dans le monde!

— Ce que je sais, moi, monsieur, c'est que Maria est mon ancienne amie; que je suis bien contente de l'avoir retrouvée, et que je la verrai toujours...

— Et si je vous le défendais, moi, madame?

— Je ne vous obéirais pas!... Qu'est-ce qui vous prend donc aujourd'hui, monsieur? quelle idée vous est venue de vous mêler de mes affaires, de mes connaissances?... Est-ce que je me mêle des vôtres, moi?... Et pourtant j'aurais bien plus que vous le droit de me fâcher... car vous êtes l'homme aux mystères... Vous avez fait bâtir, dans notre campagne de Ville-d'Avray, un petit pavillon où il n'y a que vous qui entrez... jamais vous n'avez voulu m'y laisser pénétrer... Qu'est-ce que vous cachez donc dans ce pavillon dont vous seul avez la clef... une femme... une maîtresse peut-être!... Ah! vous en êtes bien capable!

Toutes les fois que sa femme lui parlait du petit pavillon bâti au bout du jardin de sa maison de campagne, M. Roberval devenait très-pâle et se hâtait de changer la conversation. Cette fois encore il se lève brusquement en murmurant :

— Madame... mes comptes... mes livres de caisse,

ne sont pas de votre compétence, et je n'ai pas besoin que vous alliez les examiner... Je vous ai dit ce que je pensais de votre marchande de modes... J'aime à croire que je ne la retrouverai plus installée ici.

M. Roberval est parti, et sa femme va se regarder dans une glace, en se disant :

— Ah ! vous voulez faire le tyran, monsieur, voilà une idée qui vous prend un peu tard !.. heureusement que tout ce que vous dites et rien c'est absolument la même chose.

Dans cette même journée, l'heureux homme d'affaires donnait un grand dîner, et le soir il y avait nombreuse réunion dans ses salons. Parmi les habitués on remarquait le banquier Rigoulotini et sa noble épouse. Puis le chevalier de Mérillac, qui ne venait plus que de loin à loin chez Roberval, son changement de fortune lui permettant maintenant de retourner dans les cercles brillants qu'il avait longtemps abandonnés, mais qui cependant ne voulait pas cesser entièrement de venir dans les maisons où il avait été bien accueilli alors que le destin lui était contraire.

Depuis que M. de Germancey lui avait conté les amours secrètes de son frère avec mademoiselle de Hautefeuille, le chevalier ne pouvait s'empêcher de sourire lorsqu'il se trouvait avec madame Rigoulotini. Mais on pense bien que là se bornait l'effet de ses souvenirs ; Mérillac était trop discret, trop bien élevé, pour se permettre le moindre mot qui aurait eu l'air d'une allusion aux secrets dont il était dépositaire. Et l'épouse du millionnaire n'attribuait

le sourire du chevalier, qu'au plaisir qu'il éprouvait en se retrouvant avec une personne de sa caste.

Madame Rigoulotini pouvait avoir alors de cinquante-six à cinquante-sept ans, mais elle était encore fort belle femme, ses traits étaient nobles et réguliers, elle se tenait fort droite, mais sa tournure était un peu roide et l'air de fierté qu'elle conservait habituellement ne lui donnait pas un abord agréable.

On jouait beaucoup chez M. Roberval. La bouillotte y était en grande faveur, le boston y devenait aussi à la mode, enfin l'écarté venait de faire son apparition dans les soirées et ce jeu avait sur-le-champ été très-goûté, d'autant plus que tout le monde sait y jouer plus ou moins bien, et que les grecs trouvaient le moyen d'y exercer leurs petits talents.

Mérillac venait de se mettre à une table d'écarté avec le maître de la maison. Tout en jouant, ces messieurs causaient, car ils apportaient peu de chaleur à leur jeu, et M. Roberval perdait quelques louis avec ce sang-froid et cette indifférence d'un homme qui est tout à fait insensible à cette perte.

Tout en jouant son jeu, le chevalier dit à son adversaire :

— Vous venez sans doute de faire quelque voyage, monsieur Roberval, car vous êtes un touriste déterminé, vous restez peu sans aller et venir...

— Oui, oui, monsieur, en effet, je ne suis de retour de Marseille que depuis six jours...

— Ah! vous avez été à Marseille, je ne connais pas cette ville, mais on la dit très-gaie, très-commerçante surtout...

— Oui, Marseille est une ville où l'on s'amuse assez; on y joue beaucoup, les gens de mer, qui abondent dans cette ville, ont la passion du jeu et ne s'y livrent pas comme nous seulement pour passer le temps...

— Êtes-vous resté longtemps par là?

— Non... quatre jours seulement à Marseille.

Le millionnaire Rigoulotini qui se trouvait alors près de la table d'écarté, s'arrête tout à coup en disant à Roberval :

— Ah! vous venez de Marseille, mon cher ami... moi aussi, j'en arrive... je suis de retour à Paris d'avant-hier seulement... Ah! pardieu! j'ai manqué y être attrapé... fait au même à votre Marseille... Et peut-être l'avez-vous été, vous, sans vous en douter...

— Moi, attrapé... Comment... Que voulez-vous dire?

— Y avez-vous reçu en payement des billets de mille francs à Marseille?

— Des billets... de mille francs... Mais non... je n'avais point d'argent à toucher...

— C'est bien heureux pour vous!

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il circule à Marseille une grande quantité de faux billets de banque... moi-même j'en avais reçu trois... par un heureux hasard, en les mettant dans mon portefeuille, les trouvant tout neufs, il me prit l'envie de les

comparer à d'autres billets de mille francs que j'avais sur moi, et... voyez la chance! je m'aperçois que les nouveaux billets portent exactement les mêmes numéros que ceux que je possédais déjà. Pardieu, me dis-je, cela n'est pas clair!... Je cours chez un banquier de la ville, il avait aussi reçu de ces billets neufs; il fait venir un expert, on examine... les billets sont reconnus faux!... J'ai bien vite rendu les miens à celui qui me les avait donnés en payement. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'alors tous les négociants de la ville ont visité leur portefeuille, et chez beaucoup d'entre eux on a trouvé de ces faux billets... Tous les commerçants sont furieux... Mais comment découvrir celui qui le premier est venu infecter la ville de ses faux billets... C'est bien difficile dans un port de mer où chaque jour arrivent des habitants des quatre parties du monde... Enfin je suis bien content de m'en être tiré ainsi!... Ah! les faussaires! voilà des gens que je verrais pendre avec plaisir... c'est cent fois pis que les voleurs! Ceux-ci s'exposent du moins en vous volant votre bourse... mais le faussaire!... il travaille bien tranquillement chez lui, dans l'ombre et le mystère... Et il bouleverse ensuite le commerce, la société, il détruit la confiance, qui est la base de tout.

M. Roberval n'avait pas répondu un mot, mais il était devenu d'une pâleur livide; le chevalier, tout occupé de son jeu, ne fait pas attention à l'altération des traits de son vis-à-vis, il doit donner les cartes et lui présente le jeu en lui disant :

— Coupez donc!

M. Roberval avance sa main pour couper, mais cette main tremble tellement, que c'est à peine s'il peut prendre les cartes. Mérillac est frappé de ce changement dans l'état normal de son adversaire, il remarque cette main tremblante et se dit en lui-même :

— C'est bien singulier !

# IV

## LA VOCATION DE TURLURE

Depuis qu'elle a renoncé à son commerce, Florentine a pris un joli petit logement sur le boulevard du Temple, du côté opposé à celui où elle était établie, mais dans une grande maison presque en face, et qui est un peu avant le Jardin Turc, nouveau café qui vient d'ouvrir aux consommateurs ses bosquets, sous lesquels des tables sont disposées. Ce côté du boulevard réunit en outre le soir une société assez nombreuse; les habitants du Marais viennent s'asseoir sur des chaises qui sont placées devant le mur qui clôt le Jardin Turc. Cet endroit est devenu un *but de promenade*, et souvent de réunion. Les jolies dames

du Marais... et le Marais a ses jolies femmes, tout comme un autre quartier, les jolies femmes viennent y montrer leurs toilettes, la forme nouvelle de leur chapeau ou la coupe bizarre de leur robe. Les mamans viennent là, promener leurs filles, quelques mauvaises langues disent même *étaler!* Il est certain qu'à la manière dont certaines mamans faisaient asseoir leurs filles devant elles, en leur recommandant toujours de se tenir bien droite, de baisser les yeux quand on les regardait, et de ne jamais rire ni chuchoter entre elles, on aurait pu croire que c'était une marchandise qu'elles venaient mettre en étalage, mais qu'il ne fallait pas se permettre d'y toucher ni même de la regarder de trop près de peur de la faner.

Toutes les précautions des mamans du Marais n'empêchaient point les jeunes gens de remarquer et de lorgner les jeunes personnes qui en valaient la peine. Quelques-uns poussaient même l'audace jusqu'à aller s'asseoir à côté de la jolie demoiselle, qui alors rougissait et n'osait plus tourner la tête de peur d'être grondée par sa maman.

Chaque quartier, chaque usage; il régnait infiniment plus de liberté et d'aimables causeries sur le boulevard des Italiens, fréquenté par les habitants de la chaussée d'Antin, on y voyait des dames fort élégantes, mais la société y était plus mêlée; on se tenait beaucoup moins roide qu'au Marais, mais quelquefois il s'y passait des scènes très-risquées, qui amenaient des querelles et des duels. Au total, là et là, on se donnait des rendez-vous en *dépit des jaloux* et des argus!

La promenade du boulevard Italien avait pris le nom de boulevard de Gand, après le second retour de Louis XVIII ; celle du boulevard du Temple avait pris le nom du jardin devant lequel elle se tenait, car il faut toujours que l'on prenne quelque chose à l'époque ou à la mode, et on disait :

— Nous irons ce soir nous promener au boulevard Turc.

Le boulevard du Temple était donc devenu le boulevard Turc, du côté opposé aux théâtres, depuis Paphos jusqu'à la rue Charlot.

Et Florentine s'était logée dans cette partie du boulevard, parce que de ses fenêtres, qui étaient à un troisième étage, elle voyait parfaitement la place qu'elle avait si longtemps occupée. La place où elle avait été enfant, puis jeune fille ; la place où pour la première fois, elle avait senti battre son cœur en écoutant des paroles d'amour ; la place enfin où elle avait fait connaissance avec son séducteur.

Est-ce que vous croyez que l'on peut voir tout cela avec indifférence ?.... Oh ! non, vous ne le croyez pas ! si cela était, j'aurais une triste opinion de votre cœur.

Florentine avait adopté une chaise contre une de ses fenêtres qui donnait sur le boulevard ; de là, tout en travaillant, elle voyait les étalages de Turlure et de la Rouflard, elle regardait souvent passer le monde, et quand un homme s'arrêtait ou paraissait chercher quelqu'un à son ancienne place ; elle le suivait des yeux, ses regards ne le quittaient que lorsqu'elle l'avait entièrement perdu de

vue. Elle examinait cet homme avec attention, elle observait sa tournure, ses moindres gestes; si elle croyait retrouver en lui quelques traits, quelque ressemblance avec le père de sa fille, aussitôt elle jetait de côté son ouvrage, descendait rapidement les marches de son escalier, courait sur le boulevard, rattrapait l'homme qu'elle avait remarqué, puis s'arrêtait devant lui... Alors, reconnaissant qu'elle s'était trompée, elle baissait tristement la tête, et retournait chez elle, en se disant :

— Ah! M. de Germancey a raison, je ne le reverrai jamais.

Jeune et belle encore, car Florentine n'avait alors que trente-deux ans, la jeune femme n'avait plus de bonheur que par sa fille. Honorine était entrée dans un pensionnat en 1814, mais en trois ans elle avait si bien appris, elle avait mis tant d'aptitude à étudier, qu'elle était aussi savante que beaucoup de jeunes filles qui ont passé huit ou dix ans dans leur pensionnat. Alors sa jeune mère lui avait demandé si cela lui ferait du chagrin de quitter ses compagnes de jeu et d'étude, pour revenir demeurer avec elle; pour toute réponse Honorine s'était jetée dans les bras de sa mère, en s'écriant :

— Mon plus grand bonheur sera de vivre avec toi, de ne plus te quitter... Oh! je ne regretterai pas la pension!... je ne suis peut-être pas bien savante, mais rien ne m'empêchera d'étudier encore quand je serai avec toi; tu aimes la musique, je ne négligerai pas mon piano; au contraire, j'y veux devenir très-forte. Oh! tu verras que tu *ne te repentiras* pas de m'avoir reprise avec toi.

A la suite de cette conversation, Florentine avait été payer la maîtresse du pensionnat en lui annonçant qu'elle reprenait sa fille. A cette nouvelle, la maîtresse de l'institution avait naturellement cherché à garder son élève, en disant à sa mère :

— Vous avez bien tort, madame, votre fille a les plus heureuses dispositions, elle comprend parfaitement tout ce qu'on lui enseigne, mais son éducation n'est pas finie et vous la reprenez au moment le plus intéressant de ses études.

Florentine avait répondu :

— Je trouve que ma fille en sait bien assez, pour la position qu'elle occupera dans le monde. Et puis, madame, s'il faut vous l'avouer, je ne tiens pas à ce que ma fille devienne si savante ; j'ai toujours entendu dire que les demoiselles instruites étaient dans le monde des pédantes qui auraient rougi de soigner un pot-au-feu, ou de faire une reprise à leur robe. Je trouve ma fille bien comme elle est, et cela me suffit.

La maîtresse de pension avait fait la grimace, la jeune mère lui avait fait une révérence, et s'en était revenue chez elle, joyeuse d'y ramener sa fille, qui n'avait pas encore tout à fait quinze ans, mais qui paraissait en avoir dix-sept, grâce à sa taille svelte, élancée, à sa tournure gracieuse et à l'expression à la fois aimable et spirituelle de sa physionomie qui n'était plus du tout celle d'une enfant.

Honorine est donc maintenant chez sa mère, dans le joli petit logement situé sur le boulevard Turc. Florentine *regarde un peu moins* souvent par la fenêtre, parce

qu'elle est bien heureuse quand elle contemple sa fille, qui a toujours un doux sourire prêt à répondre au regard de sa mère. M. de Germancey a bien fait un peu la moue en trouvant un jour sa filleule établie chez Florentine. Il s'est écrié :

— Comment! déjà?... Elle a quitté sa pension?...

— Oui, monsieur!

— Pour tout à fait?

— Oh! oui, monsieur, je ne veux plus me séparer de ma fille.

— Mais son éducation n'est point terminée...

— Oh! monsieur, elle étudiera encore avec moi, c'est-à-dire, ce n'est pas moi qui la ferai étudier, au contraire, c'est ma fille qui me donnera des leçons et m'apprendra de bonnes manières. J'ai entendu dire à un monsieur... qui fait des livres, que ce qu'on apprenait le mieux était ce qu'on se donnait la peine d'apprendre soi-même. Honorine est déjà bonne musicienne, elle étudiera son piano tout aussi bien ici qu'à la pension; enfin cela nous rend bien heureuses d'être ensemble, de ne plus nous quitter... Est-ce que ce n'est pas quelque chose cela, monsieur?

Cette dernière raison était concluante, le comte avait souri, en répondant :

— Au fait, vous avez raison, le bonheur que l'on tient est plus sûr que les beaux rêves que l'on fait pour l'avenir.

Et il avait embrassé Honorine, qui lui avait dit à l'oreille :

— J'étudierai bien chez ma mère, vous serez content de moi, mon parrain!

Et ces mots étaient dits avec tant d'âme, de sentiment, les yeux de la jeune fille exprimaient si bien la tendresse qu'elle éprouvait pour sa mère, et le respect presque filial qu'elle ressentait pour le comte, que celui-ci était vivement touché de l'amitié que cette enfant lui portait. Quand on vieillit, cela est si rare de se voir encore aimé, qu'on est doublement reconnaissant pour ceux qui nous témoignent une sincère affection.

Il y avait quinze jours à peine qu'Honorine habitait avec sa mère, et ces jours-là avaient passé bien vite pour Florentine et sa fille; lorsqu'un matin on sonne à leur porte, et bientôt Turlure entre dans l'appartement.

La petite blonde au minois chiffonné a pris de l'embonpoint, ce qui lui a conservé sa fraîcheur, elle est toujours aussi rieuse, aussi gaie qu'autrefois, elle arrive en chantant chez son amie, puis elle pousse un cri de surprise en apercevant Honorine installée devant un fort beau piano, dont son parrain lui a fait présent.

— Tiens!... ma filleule ici... en voilà de la chance! comme j'ai eu bon nez de venir ce matin!

Et Turlure court embrasser Honorine, tandis que Florentine lui dit :

— Tu fais toujours bien quand tu viens nous voir; mais désormais, que ce soit un jour où un autre, tu trouveras sans cesse Honorine ici... J'ai repris ma fille avec moi... elle ne me quitte plus.

— *Bah! elle a flanqué* la pension de côté... eh bien,

tant mieux... tu as bien fait... est-ce qu'une femme a besoin d'étudier comme un avocat!... pourquoi faire? puisqu'il n'y a pas d'*avocate*. Est-elle grande... est-elle développée... est-elle jolie, ma filleule!... je n'ai jamais été si jolie que ça, moi, même à six mois... et il paraît que nous jouons déjà du piano comme père et mère...

— J'étudie pour devenir forte. Voyez donc, ma marraine le beau piano que mon parrain m'a donné...

— C'est superbe... des dorures, des moulures! tu peux te flatter d'en avoir un fameux de parrain... c'est pas comme la marraine... mais dame, on ne peut pas être bien partagé de tous les côtés!...

— Ah! marraine, vous êtes bien aimable pour moi, je vous aime bien aussi!...

— Merci, mon enfant, mais c'est pas les cadeaux que je te fais qui te fatigueront à porter.

— Eh! qui te demande des cadeaux, Turlure, de quoi viens-tu nous parler là? est-ce que ma fille a besoin de cela pour t'aimer!...

— Tu as raison... j'ai dit cela pour dire une bêtise... mais j'ai bien autre chose à vous conter!... Florentine, est-ce que tu n'as pas remarqué que depuis quelques jours je ne vends plus sur le boulevard?

— Si... je l'ai remarqué, et même j'étais inquiète, je craignais que tu ne fusses malade... j'aurais été m'informer aujourd'hui...

— Non, non, je ne suis pas malade, dieu merci, je me porte comme madame *Saqui*. En voilà une qui a du talent *et qui fait parler* d'elle. Son café d'Apollon est toujours

plein, on y joue des petits vaudevilles, en dansant sur la corde, et en buvant du punch!... Eh bien, vois-tu, Florentine, tout ça me tourne la tête... je dis adieu à mon commerce, où je ne gagnerais jamais de quoi m'acheter une commode en acajou... Quand tu as quitté, j'ai voulu prendre les oranges... mais ça n'allait pas... d'ailleurs, c'est fini... le théâtre me poursuit! j'en rêve... c'est ma vocation... Que sait-on, j'y deviendrai peut-être célèbre comme mamzelle Lévêque ou mamzelle Adèle Dupuis... enfin... c'est décidé... je quitte les oranges, les sucres d'orge! je me mets au théâtre!...

— Tu vas danser sur la corde...

— Mais non... c'te bêtise... je vais jouer le mélodrame, rien que ça!...

— Est-ce bien vrai ce que tu nous dis là, Turlure? et qui a pu te mettre cette folle idée dans la tête ..

— Je n'ai eu besoin de personne... elle s'y est mise toute seule dans ma tête... et je ne vois pas que ce soit une si folle idée...

— Mais à ton âge... enfin... tu n'as plus dix-huit ans...

— J'en ai à peine trente... au théâtre, on cache autant d'âge que l'on veut!... Je suis blonde, rose, fraîche, grasse, j'aurai l'air d'avoir seize ans... Je peux jouer les ingénues pendant quinze ans encore.

— Qu'est-ce qui t'a dit cela?

— C'est M. *Basnage*, un jeune acteur bien gentil du *théâtre de la Gaîté*... il m'a trouvé de grandes disposi-

tions et m'a promis de me pousser; M. *Duménis* m'en a promis autant; je ne peux manquer d'arriver, puisque tous ces messieurs veulent me pousser!... si bien, enfin, mes petites chéries, que par la protection de ces messieurs j'ai pu arriver au régisseur général de l'Ambigu... un monsieur qui a un pied-bot, ce qui ne l'empêche pas d'apprendre aux acteurs à marcher sur le théâtre. Ce monsieur a ri en me voyant, c'est bon signe, et il m'a dit d'étudier le rôle de la *Femme à deux maris*. J'ai voulu l'étudier, mais c'est trop long pour moi, et puis M. Basnage m'a dit : « Ça ne vous va pas du tout... vous avez un physique pour les rôles gais, vous ne ferez jamais pleurer! Vous auriez beau tirer votre voix du fond de votre poitrine... il faut que vous débutiez dans un petit rôle gai. » Ah! si l'ancien directeur de l'Ambigu-Comique, M. Corsse, vivait encore... je suis bien sûre qu'il m'aurait engagée tout de suite lui!

— Qu'est-ce qui te fait penser cela?...

— Ah! c'est qu'un jour... je vendais des bouquets, alors il m'en marchandait un, et je dis: « Prenez toute ma boutique, monsieur,... j'ai tant de plaisir à vous voir jouer, que je n'aurai jamais assez de fleurs à vous offrir pour payer le plaisir que vous m'avez fait. » Le compliment le flatta; il me caressa le menton, en me disant: « Merci, mon enfant, votre éloge me plaît mieux que celui d'un journal... » Pauvre cher homme... il est mort l'année dernière; il avait de la fortune, du talent, de l'esprit... et dire que tout cela n'empêche pas de mourir... C'est dommage! *Après cela* vous me direz : si avec tous ces avanta-

ges on vivait encore plus longtemps que les autres, ça serait trop vexant pour les imbéciles!

— Mais Boursiquet? tu ne me parles plus de Boursiquet, ce brave garçon qui t'aime sincèrement et ne demande qu'à t'épouser... Il sera limonadier, il te mettra au comptoir de son café; ce sera pour toi une jolie position...

— Ah! Boursiquet m'ennuie!... c'est un bon garçon, c'est possible, mais moi je n'aime que les artistes... les gens d'esprit... Boursiquet est garçon de café!... Quand en aura-t-il un à lui?... est-ce qu'on peut savoir... dans dix ans peut-être! je n'ai pas envie d'attendre jusque-là pour me lancer... d'ailleurs, mes enfants, quand on a une vocation, c'est plus fort que soi!... il n'y a pas moyen d'y résister!... il faut que je sois au théâtre!...

— Alors tu aurais dû t'y mettre plus tôt!

— C'est possible, mais il vaut mieux tard que jamais... M. *Duménis* voulait me faire débuter au *café d'Apollon*, où l'on joue des vaudevilles à deux acteurs, qui font du bruit comme quatre!... mais moi j'ai dit: Non; un théâtre où l'on vous écoute en prenant sa demi-tasse, c'est pas un vrai théâtre... je ne veux pas m'exposer à ce qu'un gamin du public me jette un échaudé au visage pendant que je débiterai ma tirade... M. Basnage m'a dit que j'avais raison; il m'a fait apprendre un tout petit rôle dans un grand mélodrame... Je n'ai qu'une phrase à dire, mais c'est pour m'habituer au théâtre, pour que je sache m'y tenir... y marcher avec grâce... J'ai appris le rôle .. c'est une jeune villageoise qui est au service d'un château, *dans une comtesse...*

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je me trompe, au service d'une comtesse dans un château; la comtesse attend avec impatience le retour de son mari, qui est à la guerre, et la villageoise accourt bien agitée, bien contente, lui dire... Attendez, mes enfants que je me rappelle... c'est mon rôle ceci... je vais faire comme si je le jouais, vous allez voir quel feu j'y mets... C'est censé ici un palais... je fais mon entrée, en repoussant tous les valets qui entourent la comtesse...

Turlure sort de la chambre dans laquelle est Florentine, ainsi que sa fille, puis elle y rentre en courant, renverse une chaise, repousse une table qui se trouve sur son passage, fait tomber deux tasses qui étaient dessus, et s'écrie en prenant sa voix de sa tête et sans reprendre sa respiration :

— Madame la comtesse !... madame la comtesse ! bonne nouvelle, un cavalier à cheval entre dans l'avenue... c'est notre bon maître !...

— C'est là tout ce que tu as à dire? demande Florentine pendant que sa fille ramasse la chaise et les débris de tasses cassées.

— Tiens ! il me semble qu'il y en a bien assez long !

— C'est un rôle de figurante, cela.

— Puisque c'est pour me former... pour m'apprendre à connaître la scène...

— Est-ce que tu jetteras comme cela des chaises et des tasses par terre en arrivant?

— *Mais non*... seulement je repousserai tout ce qui se

trouvera sur mon passage... c'était pour vous donner une idée de mon entrée... veux-tu que je recommence?

— Oh non! ce n'est pas la peine!

— Ai-je bien dit mon rôle?...

— Dame... je trouve que tu dis tout cela si vite, qu'on entend à peine ce que tu annonces...

— C'est ce qu'il faut... M. Basnage m'a recommandé Du feu! du feu! de la chaleur... au théâtre on n'en a jamais trop.

— Et quand dois-tu faire ton début par ce beau rôle?

— Ce soir, ma chère amie, pas plus tard que cela... et je suis venue exprès te prévenir, parce que j'espère bien que tu seras là, que tu viendras juger mon talent... Et je suis enchantée que ma filleule soit ici, parce que tu la mèneras avec toi au spectacle... elle viendra voir jouer sa marraine... voilà une occasion de plaisir qu'il ne faut pas laisser échapper.

Florentine semble réfléchir; Honorine regarde sa mère, on voit qu'elle attend avec impatience ce qu'elle va répondre.

— Ma fille n'a pas encore été au spectacle, dit enfin la jeune mère, et son parrain m'avait conseillé d'attendre pour l'y mener qu'elle fut un peu plus âgée...

— Agée! et pourquoi donc faire?... est-ce qu'elle n'est pas assez grande, assez raisonnable pour comprendre ce qu'elle voit? Honorine va avoir bientôt quinze ans... elle en paraît dix-huit, il me semble que c'est l'âge ou jamais de la mener au théâtre; moi, j'y allais à deux ans et je *retenais par cœur les* scènes où l'on mangeait. Dis donc,

Honorine, est-ce que ça ne te fera pas plaisir d'aller au spectacle me voir jouer en villageoise?

— Oh! si, ma marraine, mais il faut aussi que cela ne contrarie pas maman.

— Et c'est à la Gaîté que tu joues?

— Oui, à la Gaîté... là, en face de chez toi... ça ne vous fatiguera pas pour y aller... Si c'était madame Saqui, elle irait sur une corde! Et puis la salle de la Gaîté est très-belle maintenant, ce n'est plus une espèce de grange comme autrefois!... c'est joliment composé... à la première galerie vous serez comme chez vous!

— Cela te fera-t-il plaisir, Honorine, d'aller au spectacle?

— Oh! oui, maman, surtout si j'y vais avec toi...

— Eh bien... nous irons voir débuter Turlure.

— Ah! bravo! voilà qui est parler... je n'aurais pas été contente si vous n'aviez pas assisté à mon début... à présent je me sauve bien vite, parce qu'il faut que je m'occupe de mon costume...

— Est-ce que ce n'est pas le théâtre qui le fournit?

— Si, mais on ne vous donne pas toujours des choses de la première fraîcheur, et moi je veux être superbe... Je vais me faire un bonnet dont vous me direz des nouvelles... Mes enfants, venez de bonne heure afin d'être bien placées...

— Que donne-t-on?

— Deux petits vaudevilles en un acte; et puis le grand mélodrame dans lequel je joue... mais je ne parais qu'au premier acte. Ah Dieu! que le temps va me sembler long

d'ici là... Débuter... je vais jouer sur un vrai théâtre... il y a des moments où je crois que je me trompe... il est temps que ça finisse, je ne dors plus, je ne mange plus... je ne songe qu'à mon rôle... « Madame la comtesse... bonne nouvelle... madame la comtesse!...

— As-tu au moins donné un billet à Boursiquet pour qu'il aille te voir?

— Oh! ma foi non! mais il sait que je débute... Tout le boulevard le sait, tout le monde en parle, comment ne le saurait-il pas!... je suis bien sûre qu'il viendra... « Madame la comtesse... c'est notre bon maître... bonne nouvelle! à cheval dans l'avenue!... » Oh! je sais mon rôle... je le sais trop! je l'ai toujours dans la tête... je ne peux plus dire autre chose. Tout à l'heure j'entre chez la mercière, et je lui dis: « Madame la comtesse donnez-moi du ruban rose dans l'avenue... un mètre... bonne nouvelle... » Elle m'a ri au nez... Au revoir Florentine... embrasse-moi ma filleule... à tantôt, mes enfants.

Et Turlure se sauve vivement et descend l'escalier en criant :

— Bonne nouvelle, madame la comtesse! bonne nouvelle!

Ce qui fait sortir le concierge de sa loge et mettre plusieurs locataires à leur croisée.

## V

### SCÈNE AU SPECTACLE

Quand on n'a jamais été au spectacle, c'est un grand bonheur, c'est presque un événement dans la vie de savoir que l'on va connaître ce plaisir si goûté, si généralement aimé; et quand cet amusement est promis à une jeune fille de quinze ans, la joie est encore plus vraie, le plaisir que l'on se promet est encore plus grand! car à cet âge les moindres distractions sont un bonheur, il faut alors si peu de chose pour être heureux.

Honorine se fait une fête d'aller au théâtre de la Gaîté *voir jouer sa marraine*, et Florentine, qui partage toujours

les sentiments de sa fille, est si contente de voir la joie qui brille dans ses yeux, qu'elle-même se fait aussi un plaisir de la partie projetée pour le soir.

Ces dames font une toilette simple, mais de bon goût; personne ne devinerait une ancienne marchande d'oranges dans la jeune femme qui porte avec tant d'aisance et de grâce un chapeau et un joli châle. Mais il y a des êtres privilégiés qui prennent tout de suite le maintien et la tournure de leur position, et puis, souvenez-vous que, lorsqu'elle vendait des oranges, Florentine n'avait ni les manières communes ni le parler canaille de la plupart de ces dames; et c'est alors qu'on aurait pu trouver qu'elle n'était pas à sa place.

Honorine est ravissante, ses grands yeux noirs brillent d'un éclat que tempèrent à peine les longs cils qui les ombragent. Sa bouche fraîche et rose a cette expression de candeur à laquelle cependant ne se mêle pas la niaiserie ou la sottise, comme cela se voit si souvent sur la bouche d'une adolescente. Enfin il est difficile de ne point admirer ce charmant visage, puis cette taille bien prise, ce pied mignon et cambré, cette démarche élégante qui font d'Honorine une beauté remarquable.

Au bras de Florentine, personne ne voudrait croire que c'est sa mère qui l'accompagne; car l'une, toujours jolie, paraît à peine vingt-sept ans, et l'autre, déjà grande et formée, semble en avoir dix-huit.

Ces dames se sont mises à la première galerie; elles *ont trouvé de la place* sur le premier rang; et bientôt ne *sont plus occupées* que du spectacle qui commence. Ce-

pendant la salle ne tarde pas à se garnir, et le second rang se remplit comme le premier.

Derrière la mère et la fille est venu se mettre un monsieur qui doit friser la soixantaine, mais qui est encore vert, et dont la tenue ainsi que les manières annoncent de grandes prétentions à la jeunesse. Ce monsieur, dont la mise est fort élégante et peut-être trop recherchée pour son âge, a une coiffure qui n'est cependant plus à la mode : il porte une petite queue et des ailes de pigeon; enfin, comme ses cheveux sont presque tout blancs, il y met de la poudre. Joignez à cela des favoris d'un noir de jais, des sourcils aussi lustrés, sur une figure enluminée, de petits yeux de chat, un nez aquilin plein de tabac, une bouche sèche, pincée, point de dents, mais en revanche un menton qui dépasse son nez, et vous aurez le portrait de cet individu qui, après avoir assez longtemps de loin lorgné la jeune mère et sa fille, est venu s'asseoir derrière elles. Se tenant d'abord contre la maman, l'instant d'après se reculant pour être derrière Honorine; continuant ce manége pendant assez longtemps, en avançant souvent la tête pour tâcher de voir les traits de Florentine, cachés par son chapeau; puis enfin se fixant derrière la jeune fille lorsque celle-ci, ayant ôté son chapeau, a laissé voir sa ravissante figure.

Ce monsieur fait tout ce qu'il peut pour se faire remarquer par les dames qui sont devant lui; il se remue sans cesse, chantonne entre ses dents, tousse, prend du tabac, puis *croque* des pastilles, et enfin parle tout *seul.*

— On est mal placé ici... Cette salle est vilaine!... mais pour un petit théâtre du boulevard!... J'aimais mieux la salle de Nicolet... les grands danseurs du roi!... Pourquoi ceux-ci ont-ils quitté ce nom?... on devrait les forcer à le reprendre!... et leur faire tendre une corde qui aille du théâtre dans la salle... Oh! on y reviendra... D'abord tous les théâtres du boulevard devraient avoir des danses de corde!

La mère et la fille ne portent aucune attention aux paroles de ce monsieur, seulement, ennuyées par ce bourdonnement continuel qui se fait à leurs oreilles, elles échangent souvent un regard qui signifie :

— Il ne se taira donc pas, ce monsieur!

Une autre personne vient s'asseoir à côté de ce monsieur. Cette fois, c'est un jeune homme, fort joli garçon, grand, bien fait, dont la figure est à la fois sérieuse et douce. Ses yeux sont bleu foncé, ses cheveux châtains, son nez droit et grec, sa figure ovale et son teint un peu brun. Il porte de petites moustaches, et l'on voit à sa boutonnière le ruban rouge avec lequel l'Empereur récompensait la bravoure et le mérite. Du reste, quoique ce jeune homme annonce à peine vingt-cinq ans, tout en lui laisse deviner l'ancien militaire. Il porte un col noir, sa redingote bleue est boutonnée du haut en bas, et il a cette tenue haute et fière que conserve presque toujours le militaire, même lorsqu'il est en habit bourgeois.

Le jeune homme s'est assis derrière Florentine; il ne *se livre pas à toute* la pantomime de son voisin pour

apercevoir sa figure, mais ses regards ne peuvent manquer de se porter quelquefois sur Honorine, et il serait bien étonnant qu'en ayant vu ses traits charmants, il n'éprouvât pas souvent le désir de les contempler encore.

Le vieux monsieur aux ailes de pigeon semble fort contrarié de ce que ce jeune homme soit venu se placer à côté de lui; il le regarde en fronçant le sourcil, il tâche de s'étaler de façon à tenir beaucoup de place, et voudrait l'empêcher de s'asseoir derrière Florentine. Mais le jeune homme décoré ne se gêne pas pour repousser le chapeau et le mouchoir que l'on a mis sur la banquette, et prendre la place qui est libre. Alors le vieux monsieur se tourne vers lui en s'écriant d'un ton insolent :

— C'est mon chapeau... c'est mon mouchoir que vous froissez ainsi, monsieur... Je vous prie de faire attention!...

— Monsieur, je vous prie, moi, de les reprendre, afin que je puisse m'asseoir... Cette place est libre, l'ouvreuse me l'a dit; vous n'avez pas le droit d'y laisser votre chapeau...

— Pas le droit!... Apprenez, monsieur, que j'ai toujours le droit de faire ce qui me fait plaisir...

— Quand cela ne gêne personne, j'imagine!...

Cependant le monsieur poudré a repris son chapeau, qu'il tient sur ses genoux, tout en murmurant entre ses dents :

— Brigand de la Loire!... soldat de l'usurpateur!... Je gagerais que c'en est un!... un ruban rouge... à cet *âge-là, est-ce que* cela ne fait pas pitié!...

Mais ce monsieur a eu soin de dire tout cela si bas, qu'il n'y a que lui qui puisse l'entendre. Au reste, le jeune homme une fois placé, ne s'occupe plus du tout de son voisin, mais ne lui cède pas un pouce de terrain.

Pour se venger, le vieux mange des pastilles, prise, éternue d'une façon fort désagréable pour tous ceux qui l'entourent, et s'écrie à chaque instant :

— Comme ces acteurs sont mauvais... J'aimais bien mieux les danseurs de corde de Nicolet!

On jouait la seconde petite pièce; c'était un vaudeville, et l'auteur n'avait pas manqué d'y mettre quelques couplets en l'honneur de l'armée française qui, sous l'Empire, avait gagné de si belles victoires! Ces couplets étaient toujours fort applaudis par le public, d'abord parce que le Français aime la gloire, ensuite parce que son grand bonheur est de faire de l'opposition, et qu'à cette époque vanter les faits d'armes de l'Empire, ce n'était pas faire sa cour au nouveau gouvernement.

Un couplet encore mieux tourné que les autres vient d'être chanté en l'honneur des vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram. On applaudit avec transport; le jeune homme ne manque pas de témoigner aussi par de vifs applaudissements le plaisir que lui fait ce qu'on vient de chanter. Mais le vieux poudré se démène avec colère sur la banquette, en disant :

— Ah! oui, applaudissez! je vous le conseille... Ah! c'est joli! Ah! les ânes! ah! les brutes!

Le jeune homme applaudit encore plus fort, tout en jetant sur son voisin des regards qui ne sont pas doux.

Bientôt le public crie *bis*. Alors le monsieur aux ailes de pigeon, crie :

— Non, non... c'est bien assez d'une fois!... c'est déjà trop!

Mais les *bis* sont écoutés, l'acteur recommence son couplet; alors, tirant une petite clef de sa poche, le vieux poudré commence à faire entendre un petit sifflet très-maigre... mais assez aigu... lorsque son jeune voisin lui saisit le bras, et, lui arrachant sa clef qu'il jette de côté, lui dit :

— Je vous défends de siffler!...

— Qu'est-ce que c'est! vous me défendez!... J'ai payé ma place, monsieur, et tout individu qui paye sa place a le droit de siffler si cela lui plaît... *C'est un droit qu'à la porte on achète en...*

— Et moi, je vous dis que vous ne sifflerez pas ce couplet!

Cependant une partie du parterre s'est levée; on crie de tous côtés :

— A bas le siffleur!... A la porte le siffleur!... A la porte!...

Le monsieur opposant voit qu'il ne sera pas le plus fort, il se décide à se taire. Le calme se rétablit, le couplet est bissé, puis applaudi avec enthousiasme; pendant ce temps le vieux cherche sa clef qui est tombée sous la banquette.

Florentine et sa fille se sont retournées lorsque le jeune homme arrachait la clef au siffleur : elles ont craint un moment qu'une rixe ne s'ensuivît, et leurs regards

se sont portés d'un air suppliant vers l'ancien militaire de vingt-cinq ans. Honorine a pu remarquer alors la jolie figure de ce monsieur, car une demoiselle de quinze ans est toujours séduite par les avantages extérieurs. Mais, la querelle s'étant apaisée, ces dames ne se sont plus occupées que du spectacle.

Cependant, à l'entr'acte, Honorine dit tout bas à sa mère :

— Ce jeune homme qui est derrière toi a fait taire ce vieux qui parlait toujours... Je suis bien contente de cela... mais pourquoi donc le vieux voulait-il siffler quand tout le monde applaudissait?

— Parce que probablement c'est un de ces ultra royalistes, revenus avec Louis XVIII, qui sont furieux quand on parle des victoires de l'Empire.

— Pourtant, mon parrain est bien royaliste, lui, et il cite avec éloge ces victoires-là!

— C'est que ton parrain a constamment aimé sa patrie, et qu'il a toujours rendu justice au courage, à la valeur des Français.

— Maman! et ma marraine, quand donc jouera-t-elle?

— Tout à l'heure, dans la pièce qu'on va donner maintenant, et elle nous a dit qu'elle était du premier acte... Pauvre Turlure! j'ai peur pour elle!

— Ah! maman! si ce vieux vilain qui est derrière moi allait la siffler... je ferais comme ce jeune homme, *je lui arracherais* sa clef des mains!...

— *Par exemple*... ce serait joli... est-ce qu'une femme

doit jamais se mêler à une querelle!... Tu te tiendras bien tranquille et ne bougeras pas!... Je le veux.

— Oh! maman, cela suffit, du moment que tu me l'ordonnes... Quel est donc ce monsieur qui est au parterre et te salue?

— C'est M. Boursiquet, celui qui aime tant ta marraine et voudrait l'épouser... mais elle ne veut pas de lui.

— On dirait qu'il pleure en se mouchant.

— C'est l'émotion qu'il éprouve en songeant que Turlure va jouer... Pauvre garçon!... c'est près de lui qu'il ne faudrait pas s'aviser de siffler!

Enfin le mélodrame commence, c'est une pièce larmoyante, et le public de la Gaîté, qui a toujours aimé à pleurer, commence à tirer ses mouchoirs. Le monsieur qui a une queue poudrée murmure à chaque instant :

— Mauvais!... pitoyable!... stupide!... Je suis bien fâché de ne point être entré chez madame *Saqui!* au moins j'aurais vu danser sur la corde!...

Mais depuis que son jeune voisin l'a empêché de siffler, ce monsieur fait ses réflexions beaucoup moins haut, et cela incommode moins ceux qui sont près de lui.

Le moment est arrivé où Turlure doit entrer en scène : la comtesse est dans son château, entourée de ses vassaux qui lui offrent des bouquets; elle les repousse avec tristesse, parce qu'elle est inquiète sur le sort de son époux. Tout à coup la musique annonce un événement imprévu : en effet, une villageoise accourt, toute essoufflée par la vivacité qu'elle a mise à remplir son message.

Ce personnage est celui joué par Turlure, qui s'élance sur le théâtre avec tant de promptitude, qu'elle bouscule deux figurantes qui se trouvent sur son passage; l'une est retenue par un figurant qui l'empêche de tomber; l'autre fait une pirouette qu'elle finit en s'accrochant à une coulisse. Mais tout cela ne ralentit pas la chaleur de la débutante, qui ne s'arrête que devant le souffleur. Là, levant les yeux sur les spectateurs du paradis, elle s'écrie :

— Bonne nouvelle! madame la comtesse, bonne nouvelle!... un cheval vient d'entrer dans l'avenue du château... c'est notre bon maître!

Un éclat de rire général se fait entendre dans la salle. Les acteurs en scène ne peuvent s'empêcher de faire comme le public; et Turlure, voyant que tout le monde rit, est persuadée qu'on est très-content d'elle, et se met à sourire et à faire au parterre des petites mines fort agaçantes. Mais tout à coup une grosse voix s'écrie :

— Va donc vendre tes sucres d'orge!... Tu ne peux pas même dire quatre mots proprement!

Turlure est restée toute saisie, elle ne sait plus quelle figure faire. Malheureusement pour l'individu qui vient de manifester tout haut son opinion, Boursiquet se trouvait assis presque derrière lui. Notre apprenti limonadier, furieux de ce qu'on ose apostropher celle qu'il adore, se lève, se penche en avant et donne un grand coup de poing au monsieur, qui était loin de s'attendre à cette attaque, et qui se retourne pour tâcher de voir *son adversaire*. Boursiquet ne cherche point à se ca-

cher, il continue de taper sur le monsieur, en lui disant :

— Ah ! tu trouves qu'elle ne parle pas proprement... Sors donc avec moi, *feignant !* Je vais t'apprendre à parler, moi !

L'individu qui a interpellé Turlure veut rendre les coups qu'il reçoit, les voisins de Boursiquet veulent l'empêcher de taper, en criant :

— Ce monsieur a raison, cette actrice ne sait pas ce qu'elle a à dire, elle mérite d'être sifflée !...

Mais les claqueurs (car il y avait déjà des claqueurs à cette époque; je crois, au reste, qu'il y en a eu de tout temps et qu'il y en aura toujours), les claqueurs, disons-nous, prennent le parti de Boursiquet et ne veulent pas que l'on siffle leur jolie marchande de sucres d'orge. Alors une bataille générale se livre dans le parterre entre les partisans de Turlure et ceux qui la sifflent.

La pièce est interrompue, et comme il y a des femmes au parterre, (le théâtre de la Gaîté a toujours admis les femmes à son parterre) ces dames, qui se trouvent mêlées parmi les combattants, poussent des cris affreux, et appellent la garde.

Pendant que tout cela se passait, Turlure, l'air étonné, se tenait toujours devant le trou du souffleur sans faire attention qu'on lui criait de la coulisse :

— Allez-vous en donc ! quittez la scène... Vous n'avez plus rien à dire... Allez-vous-en !

Voyant que la débutante ne veut pas quitter la scène, le régisseur se décide à aller l'y chercher. Il va la prendre

par le bras, et l'entraîne dans la coulisse d'une façon assez brusque.

Cependant la garde est arrivée, elle a fait sortir quelques-uns des plus mutins, et notamment Boursiquet, qui avait fini par vouloir battre tout le monde. Alors, la première cause du tapage n'étant plus en scène, le calme se rétablit, les combattants se rasseyent et la pièce continue.

Pendant la bataille, Honorine avait eu des larmes dans les yeux, et disait tout bas à sa mère :

— Ma pauvre marraine!... Ah! maman!... qu'est-ce qu'on va donc lui faire?...

— Rien... tais-toi!... Si cela pouvait la corriger de sa passion malheureuse pour le théâtre, ce ne serait pas un mal!

La scène du parterre a beaucoup diverti le monsieur aux ailes de pigeon; il s'est écrié de temps à autre :

— Ah! on se bat à présent dans le parterre... c'est gentil... C'est probablement une innovation due à la révolution!... Ah! c'est très-bon genre!

On n'a rien répondu à ce monsieur. Le premier acte du mélodrame est fini. La jolie figure d'Honorine est devenue toute triste depuis qu'on a si mal accueilli sa marraine, et sa mère est obligée de la consoler. Le jeune homme placé derrière Florentine ne dit rien, mais il examine ces dames, et, sans y mettre d'affectation, ses yeux rencontrent bien souvent ce charmant visage, qu'un *nuage de tristesse* rend encore plus intéressant.

Le vieux poudré lorgne aussi fort souvent la jeune fille qui est devant lui ; dès qu'elle tourne la tête, il avance la sienne en lançant alors des œillades qu'il croit sans doute incendiaires, et qui font seulement retourner bien vite la tête à Honorine. Voyant qu'on ne répond pas à ses regards, ce monsieur veut agir d'une autre façon : pendant le second acte, il avance peu à peu ses deux genoux, de manière à encadrer dedans la personne qui est devant lui. Ces genoux gênent considérablement la jeune fille, qui cependant n'ose pas se plaindre, s'imaginant qu'au spectacle on a peut-être l'habitude d'être aussi serré que cela. Mais la patience de la charmante enfant enhardit ce vieux libertin, qui, voyant qu'on supporte la pression de ses genoux, avance bientôt ses mains, qu'il a tenues d'abord sur ses genoux à lui, puis glisse ses mains sur la jolie taille de la jeune fille, puis va se permettre de la palper plus bas... lorsque tout à coup une main saisit la sienne et la serre à la briser, en lui disant à demi-voix :

— Vous êtes un vieux drôle... Je vous examinais depuis quelques instants... j'ai vu combien avec vos genoux vous gêniez mademoiselle qui n'osait pas se plaindre... et maintenant vous alliez pousser l'outrage plus loin encore... Tenez, si ce n'était votre âge, je vous aurais déjà corrigé... Mais tenez-vous tranquille et reculez vos genoux, sinon je vous fais mettre à la porte !...

On devine que ces paroles ont été dites par le jeune militaire ; elles ont été entendues par Florentine et sa fille, qui *toutes deux* le remercient, et Honorine avoue

que le monsieur placé derrière elle la gênait depuis bien longtemps.

— Pourquoi ne le disais-tu pas, s'écrie Florentine, nous aurions changé de place?

— Ah ! maman, je n'osais pas!...

Cependant le vieux poudré est devenu pâle, puis violet, et il dit à son voisin :

— Monsieur, vous m'avez insulté... cela ne se passera pas comme cela!... Je ne suis pas un homme qu'on insulte impunément!...

— Tant mieux, monsieur, je suis tout disposé à vous rendre raison...

— Oui, oui... je comprends... votre métier doit être de vous battre... Vous étiez sans doute un soldat de l'autre!

— Qu'est-ce que c'est que l'autre, monsieur? je voudrais bien savoir ce que vous entendez par l'autre?...

— C'est bien !... c'est bien!... en voilà assez!... Voilà ma carte, monsieur... Vous verrez à qui vous aviez l'honneur de parler...

— Et voilà la mienne, monsieur, c'est celle d'un homme d'honneur.

Ces messieurs ont échangé leurs cartes, puis, dès que le second acte est terminé, le monsieur à poudre s'empresse de sortir.

— Ah! quel bonheur! si ce vilain monsieur-là pouvait ne plus revenir! s'écrie Honorine.

— *Non, mademoiselle*, soyez sans crainte, je vous

réponds qu'il ne reviendra pas !... d'ailleurs il doit être trop honteux de ce qu'il a fait !

— Mais vous avez échangé votre carte avec ce monsieur, dit Florentine ; j'espère cependant que cette querelle n'aura pas de suite... Nous serions trop désespérées, ma fille et moi, si nous étions cause d'un duel !...

— Je ne sais si cette affaire aura une suite, madame, mais, en tous cas, veuillez bien croire que je m'estimerai toujours heureux d'être le défenseur et l'appui des dames, c'est un emploi auquel je ne renoncerai jamais...

— Mon Dieu ! maman, est-ce que les hommes se battent quand ils échangent des cartes ?

— Mais... quelquefois, ma fille.

— Ah ! voyons donc celle que ce monsieur m'a donnée... et qui doit m'inspirer tant de respect !...

Le jeune homme sort la carte qu'il avait mise dans sa poche, et lit :

*Le vicomte Oreste de la Palissonnière, ancien officier de la bouche du roi.*

— Ah ! ah ! la Palissonnière... oui, ce monsieur doit descendre du fameux La Palisse... mais j'ai beau regarder en haut et en bas, je ne vois pas d'adresse... Comment donc monsieur le vicomte Oreste veut-il que je lui envoie mes témoins, si je n'ai pas sa demeure ?...

— Oh ! tant mieux, monsieur, dit Florentine, de cette façon, au moins, vous ne vous battrez pas.

— Mais moi, madame, je n'ai pas de cartes sans adresse, et si ce monsieur de la Palissonnière a véritablement

blement envie que je lui rende raison, il ne tiendra qu'à lui, il saura où me trouver, moi.

— Qu'est-ce qu'il y a donc sur votre carte à vous? s'écrie Honorine; puis, elle n'a pas plutôt dit cela, qu'elle devient toute rouge, parce qu'elle sent qu'elle vient de commettre une indiscrétion. Sa mère la reprend avec bonté, en lui disant :

— Honorine, de quel droit demandez-vous à monsieur ce qu'il y a sur sa carte? Vous manquez à toutes les convenances... Si vous n'étiez une enfant, je vous gronderais bien fort!...

— Ah! madame, ne grondez pas mademoiselle; sa demande est toute naturelle, je trouve fort juste, moi, de désirer savoir à qui l'on parle. Mademoiselle, il y a sur ma carte : *Ernest Didier, ex-lieutenant dans le* 29e *de ligne, faubourg Montmartre*, 17.

— Vous êtes militaire, monsieur, dit Florentine, déjà officier et décoré... cependant vous êtes bien jeune...

— J'ai vingt-quatre ans, madame; je me suis engagé en 1811, j'avais alors dix-huit ans; j'ai fait toutes les dernières campagnes avec l'Empereur; à Leipzig, il m'a nommé lieutenant et m'a décoré... mais aujourd'hui je ne suis plus rien!...

— Pourquoi ne servez-vous pas toujours?

— Madame, l'Empereur était mon dieu, mon idole! et je n'aime pas à changer de religion!

— Ah! c'est bien cela! s'écrie Honorine; et sa mère est encore obligée de lui pousser le genou, pour lui faire sentir qu'elle exprime trop son opinion.

Pendant le restant du spectacle, Ernest Didier, puisque maintenant nous savons son nom, continue de causer avec la mère et la fille, mais toujours avec cette réserve, cette extrême politesse qui annonce un homme bien élevé.

Le spectacle finit ; on sort, le jeune homme se trouve toujours à côté de ces dames. Arrivés sur le boulevard, il dit à Florentine :

— Madame, si vous n'avez pas de cavalier, ce serait un grand bonheur pour moi de vous en servir jusqu'à votre porte.

— Nous vous remercions beaucoup, monsieur, répond la jeune mère, mais nous demeurons en face, et nous n'avons que le boulevard à traverser pour être chez nous. Recevez encore nos remercîments, monsieur, pour la protection dont vous nous avez entourées ce soir au théâtre.

En disant cela, Florentine salue ainsi que sa fille, puis toutes deux traversent légèrement la chaussée. Le jeune officier s'est incliné avec respect, et reste à sa place ; mais il les suit des yeux.

## VI

### LE BARON DE STERNITZ ET LE MAJOR KROUTBERG

M. de la Palissonnière était bien un véritable gentilhomme, mais de ceux qui, à cette époque, voulaient être plus royalistes que le roi. Il avait émigré en 90, emportant avec lui toutes ces vieilles coutumes, tous ces préjugés ridicules dont les Français ne voulaient plus. A l'étranger, M. de la Palissonnière avait jeté feu et flamme contre les partisans de la Révolution, mais là s'était arrêté son grand dévouement, et bien qu'il se fût écrié maintes fois : « Nous les vaincrons ces rebelles ! » il ne *s'était jamais enrôlé* dans aucun de ces corps d'armées

que fondaient les Condé, les Bouillé, et toute la noblesse en émigration.

M. de la Palissonnière, revenu en France avec Louis XVIII, y avait rapporté toute la morgue, toutes les vieilles coutumes qu'il avait emportées dans son émigration. Ce monsieur croyait et voulait retrouver Paris tel qu'il était avant la prise de la Bastille, il se mettait en colère à chaque changement qu'il y trouvait, ce qui fait qu'il était souvent de mauvaise humeur.

Mais comme il y a un certain proverbe qui dit : « *A beau mentir qui vient de loin!* » l'ancien officier de la bouche, de retour à Paris, ne se gênait point pour dire qu'il avait beaucoup contribué au rétablissement de la monarchie des Bourbons, et que dans mainte affaire il avait combattu et versé son sang pour elle.

Un tel personnage devait naturellement être reçu à bras ouverts chez le banquier Rigoulotini. Madame la banquière, ci-devant mademoiselle de Hautefutaie, accueillait de son plus gracieux sourire, le vicomte Oreste, qui lui baisait la main en faisant un de ces saluts de cour, tels que *Gardel* les enseignait à ses élèves, et dont la tradition est entièrement perdue de nos jours.

M. de la Palissonnière s'en donnait à cœur-joie chez le banquier pour parler de ses exploits et de tous les beaux faits d'armes qu'il avait accomplis à l'étranger.

M. Rigoulotini écoutait tout cela sans sourciller, et comme un homme à qui cela est bien égal. Mais la noble *banquière* poussait des *oh!* des ah! d'admiration, et sou-

vent elle pressait avec effusion la main d'Oreste, en s'écriant :

— Ah! vous êtes un magnanime gentilhomme, vous êtes digne de descendre de Godefroi de Bouillon!...

L'ex officier de la bouche trouvait aussi qu'il aurait dû descendre d'un Bouillon.

Cependant tout le monde n'y mettait pas autant de confiance que cette dame, et plus d'une fois, même parmi d'anciens émigrés comme lui, plusieurs s'étaient mis à rire au récit que le vicomte faisait de ses exploits, et quelques-uns s'étaient même écriés :

— Ce diable de la Palissonnière... est-ce qu'il croit que nous donnons là-dedans!

Lorsqu'il entendait de ces réflexions, Oreste s'empressait de s'éclipser, de disparaître pour aller chercher d'autres auditeurs; mais un jour dans un cercle où venait une grande quantité d'étrangers, alors qu'il faisait le récit des dangers qu'il avait courus dans une affaire où commandait Larochejacquelein, il est bien surpris d'entendre dire à son oreille :

— Ah! oui... je me le rappelle... vous vous êtes battu comme un lion à cette affaire... vous avez manqué vingt fois d'être tué... Je le sais bien, puisque j'y étais aussi... et je crois même avoir reçu là quelques coups de sabre qui vous étaient destinés.

M. de la Palissonnière se retourne pour savoir quel est ce personnage qui l'a vu à une bataille où il n'était pas. Il aperçoit un homme d'une belle taille, ayant des che-

veux presque blancs, la barbe grise, une belle figure, des yeux très-noirs, en général des traits assez beaux, mais qui sont gâtés par une énorme cicatrice qui part du bas de sa joue gauche d'où elle va rejoindre le dessous de l'œil, dans le coin du nez. Ce monsieur, dont l'abord est sévère, paraît avoir de cinquante-cinq à cinquante-huit ans, il est mis avec beaucoup d'élégance, se tient très-roide, et porte à sa boutonnière une petite brochette à laquelle pendent une grande quantité de décorations étrangères.

Oreste salue ce personnage, et celui-ci rend le salut, en lui disant :

— Vous ne me remettez pas, monsieur le vicomte, je le comprends... dans la mêlée... dans la chaleur du combat, on n'a guère le temps d'examiner ceux qui nous entourent... Je suis le baron de Sternitz, j'ai servi avec ardeur votre cause, bien que je ne sois pas Français...

— Monsieur le baron, je vous en fais mon compliment, je suis bien charmé, bien flatté de la rencontre... et... vous m'avez reconnu... vous?

— Parfaitement! d'autant mieux que je m'étais déjà trouvé avec vous à une autre affaire, je crois que c'est à Quiberon; n'étiez-vous pas à Quiberon?...

— Oui... oui... certainement j'y étais! répond le vicomte, qui se dit à lui-même : ce baron me prend nécessairement pour un autre, qui sans doute est mon Sosie; mais je me garderai bien de le détromper, cela va même me poser d'une manière très-avantageuse!

— Oh! je crois bien que c'est là!... major Kroutberg! N'est-ce pas à Quiberon que nous avons remarqué ce gentilhomme français qui se battait comme un désespéré?

Un autre personnage s'avance. C'est un homme dont il est difficile de deviner l'âge: il a tellement de barbe qu'il ne reste plus de place pour sa figure, et ses énormes sourcils qui se rejoignent sur son nez, lui donnent un air farouche qui le fait ressembler à l'image enluminée du *Juif errant;* seulement il a un nez fort gros et presque violet, qui par en bas se perd dans ses moustaches, et par en haut va rejoindre ses sourcils; ce nez-là semble tout dépaysé en se trouvant sur cette face barbue, et tout cela forme un ensemble fort peu gracieux.

Cet individu, qui répond au nom de major Kroutberg, s'avance d'un pas mesuré, et répond avec une voix qui semble sortir du fond de la gorge, et à laquelle se joint un accent allemand qui quelquefois devient du provençal :

— *Ya*, *ya*, c'est à Quiberon... mais il a été tué.

— Comment, il a été tué?... mais vous faites erreur, major, puisque c'est monsieur... regardez-le bien...

— Ah! tarteiff... c'est vrai!... c'est monsir... mais je croyais qu'il avait été tué!...

— Mon Sosie aura été tué! se dit le vicomte. Tant mieux! comme cela il ne viendra jamais réclamer pour lui *la gloire dont on me* couvre!... c'est parfait!

Et l'ex-officier de la bouche salue gracieusement le major Kroutberg, en disant :

— Ah! monsieur était avec vous à Quiberon?

— Ya, ya!...

— Nous n'y fûmes pas heureux! reprend le baron, mais cela n'ôte rien aux beaux faits d'armes qui s'y sont passés ! J'étais fort lié avec le comte d'Hermilly qui, vous le savez comme moi, commandait le corps d'émigrés qui débarqua à Quiberon.

— Oui... en effet, c'était le comte d'Hermilly qui commandait...

— Par malheur, nous eûmes pour adversaire le général Hoche, un rude gaillard, qui nous rossa ferme; mais, comme je le disais, cela n'empêche pas les beaux faits d'armes des vaincus!

— Non, certainement!... cela ne leur ôte aucun mérite!... au contraire... et vous m'y avez vu?

— Et admiré... n'est-ce pas, major?

— Ya, ya!... beaucoup admiré.

— Seulement nous ne savions pas le nom de ce gentilhomme qui se battait si bien; aujourd'hui nous sommes heureux de savoir que c'était M. de la Palissonnière.

— Messieurs, voilà une rencontre... Je ne saurais vous dire à quel point elle m'est agréable!... Votre main, baron de Sternitz... votre main, major Kroute...

— *Kroutberg*!

— Votre main! dès cet instant, si vous le permettez, nous sommes amis!...

— Ce sera un honneur et un bonheur pour moi!...

— Ya! ya!...

— Et nous nous verrons souvent... Vous êtes étrangers, vous avez peut-être peu de connaissances à Paris, je vous mènerai avec moi, je me ferai un plaisir de vous introduire dans les salons les plus distingués... Je vous présenterai partout!...

— J'accepte volontiers, monsieur le vicomte, car en effet, moi et le major, nous avons peu de relations à Paris.

— Eh bien, c'est entendu, et dès aujourd'hui, pour cimenter cette heureuse rencontre, si vous le permettez, monsieur, je vous emmène dîner avec moi au Palais-Royal, chez Beauvilliers.

— Ma foi... votre offre est faite d'une manière si aimable... qu'on ne saurait refuser.

— Ya, ya... bas refuser! chamais!

Le vicomte de la Palissonnière, qui est dans le ravissement d'avoir trouvé deux hommes qui l'ont vu se battre et faire des prodiges de valeur, se promet bien de faire en sorte d'avoir souvent ses nouveaux amis avec lui.

Pour commencer, il leur paye un excellent dîner chez le meilleur restaurateur du Palais-Royal. Le baron de Sternitz fait honneur à ce repas, mais sans passer les bornes de la *bonne compagnie*; il semble toujours s'observer et

affecte ces manières distinguées d'un homme habitué à bien vivre et pour qui les mets les plus recherchés sont choses fort ordinaires.

Il n'en est pas tout à fait de même du major Kroutberg, qui mange comme quatre et boit comme six, bien que son ami lui dise de temps à autre :

— Prenez garde, major, vous vous laissez séduire par votre désir de faire honneur au dîner que nous offre M. de la Palissonnière, mais songez à vos blessures... on vous a dit de vous ménager.

— Oh! ya... ya... le tête il être ponne!...

— Ah! monsieur le major a été souvent blessé?

— Touchours! chaque fois que je m'étais battu...

— Mais vous, monsieur le baron, vous avez à la joue une terrible cicatrice!... Vous avez dû avoir le visage coupé en deux!...

— Oui... c'est un coup de sabre... il était rude! J'ai cru que je n'avais plus que la moitié de ma tête... J'ai été fort longtemps à guérir... je n'osais plus me montrer... cela m'a tellement défiguré...

— Baron, ces cicatrices-là sont des titres à la gloire... Vous êtes Allemand?

— Je suis Prussien. . J'étais fort lié avec le prince de Condé, avec MM. de Bouillé... et de Saint-Priest....

— Vous avez été à Coblentz alors?

— J'ai été partout! Je me suis battu à *Eylau*, à *Friedland en 1807*. J'étais fort lié avec le général Rennigsen

qui commandait l'armée russo-prussienne, et m'avai nommé son aide de camp.

— En vérité...

— Et vous, major Kroutemann?...

— Kroutberg!

— C'est juste, Kroutberg, vous êtes Prussien aussi?

— Nix, che suis Bavarois!

— Et vous êtes depuis longtemps le compagnon du brave baron?

— Ya... nous étions touchours liés ensemble...

— Ah! que c'est beau cela! .. cette amitié que cimentent les combats, les dangers! Vous me rappelez *Achille et Patrocle!... Pithias et Damon!... Castor et Pollux!..*

— Les *quatre fils Aymon!* murmure le major.

Mais son ami le baron lui donne un coup de pied qui lui ferme la bouche.

Le baron reprend au bout d'un moment:

— On avait dû me donner diverses lettres de recommandations pour les premières maisons de Paris... Je crois que j'en avais une, mais je l'ai perdue!... pour un fameux banquier... monsieur... Mon Dieu! j'ai son nom dans la tête... M. Rigoulotini... Connaissez-vous cela, vicomte?

— Le banquier Rigoulotini... Pardieu! si je connais cela!... c'est une maison où je vais fort souvent!... Sa femme est une Hautefutaie... Grande famille... bonne noblesse... Mademoiselle de Hautefutaie s'est un peu en-

canaillée en épousant ce Rigoulotini!... Mais il est millionnaire... il donne de belles fêtes... on le supporte en faveur de sa femme... Oh! je vous mènerai là... Je vous y présenterai... très-incessamment, et l'on sera flatté de vous recevoir...

— Cela me fera infiniment de plaisir de me trouver avec... une Hautefutaie!...

— C'est convenu... c'est arrangé... Allons prendre le café...

— Allons-y *illico!*... s'écrie le major.

Et le vicomte Oreste le regarde en disant :

— Tiens! vous parlez aussi italien... je crois que *illico* est italien?

— Le major parle un peu toutes les langues, seulement il mèle souvent l'une avec l'autre, ce qui fait qu'il a parfois un baragouin auquel on ne comprend rien.

Et pendant qu'on se lève et que M. de la Palissonnière paye la carte, le baron dit à l'oreille du major :

— Si tu ne te tiens pas mieux dans le monde, je ne te mènerai plus avec moi... Tu te laisses aller à boire, et puis tu dis des bêtises...

— N'aie donc pas peur... je vois bien avec qui nous sommes... Ton vieux pigeon est une oie auquel on peut faire accroire tout ce qu'on veut!...

— Je le sais bien, et c'est pour cela que je l'ai choisi pour être notre cornac... mais ce n'est pas une raison pour cesser d'être prudent...

— Sois donc tranquille... avec tes cheveux poivre et sel on te donnerait soixante ans, ta figure est maquillée au superlatif, ta cicatrice te change entièrement... et quant à moi, grâce à mon faux nez qui est habilement adapté sur le véritable, je défie qu'on reconnaisse en moi le petit la Grenouille !...

— Mais tais-toi donc, imbécile ! et ne prononce pas ce nom-là !

M. de la Palissonnière a passé la soirée avec ses nouveaux amis, il ne les quitte qu'à regret, mais il prend rendez-vous avec eux pour le lendemain soir, c'est réception chez le banquier Rigoulotini, il veut les présenter, mais cependant il compte aller le matin prévenir la noble épouse du millionnaire.

En effet, le lendemain, dès que l'heure le permet, Oreste se fait annoncer chez madame Rigoulotini, qui était encore à sa toilette, mais ordonne qu'on laisse entrer le vicomte, et lui tend la main en disant :

— Quel bon vent vous amène si matin, vicomte, auriez-vous quelque nouvelle intéressante à m'annoncer ?

— Belle dame, je vous demande pardon d'être venu vous surprendre encore à votre toilette... mais, en effet, j'ai à vous annoncer que j'ai fait connaissance avec deux hommes charmants... deux hommes de la plus haute distinction... qui m'ont reconnu pour m'avoir vu plusieurs fois sur le champ de bataille... où... je faisais des prodiges de valeur..... à ce qu'ils ont la bonté de dire...

— En vérité, vicomte, et ces messieurs sont?

— Étrangers; l'un, le baron de Sternitz, est Prussien; l'autre, le major Kroutberg, est Bavarois... Tous deux ont combattu pour notre cause... Le baron de Sternitz s'est même trouvé à Eylau, à Friedland... il était aide de camp du général Bennigsen... il a reçu une terrible blessure à la tête... car il a une balafre à la joue gauche... qui est magnifique!... Il a été à Coblentz avec le prince de Condé; il était ami de M. de Bouillé...

— Oh! mais c'est un homme que je serai heureuse de connaître!... Vous me l'amènerez, vicomte... ainsi que son ami...

— C'était pour vous en demander la permission que j'étais venu ce matin...

— La permission! en aviez-vous besoin! vous, dont je connais les principes, les excellents sentiments!... Toutes les personnes présentées par vous seront reçues à bras ouverts!...

— Trop bonne, mille fois! Alors, dès ce soir, je vous amène le baron de Sternitz et le major Kroutberg... Le baron est un homme très-spirituel, très-instruit; on voit qu'il a beaucoup voyagé... Le major Kroutberg parle peu... mais comme il a plusieurs accents étrangers... il s'exprime moins facilement, c'est pour cela sans doute qu'il est plus silencieux.

— Ah! je brûle du désir de voir ces messieurs.

— A ce soir donc. Je vous laisse, belle dame! mais, de *grâce, pas tant* de toilette... ménagez nos cœurs!...

— Ah! toujours galant! toujours aimable... Vous ne changerez jamais...

— Je ferai comme vous, belle dame...

Après cet assaut de gentillesse, vieux style, M. de la Palissonnière a été rejoindre ses nouveaux amis, et leur annonce que le soir il aura le plaisir de les présenter à madame de Rigoulotini. Quant à son mari, on n'en parle pas, il doit être trop heureux de recevoir les personnes qui plaisent à sa femme.

TAYLOR INST. - OXFORD

# VII

## LA FEMME DU BANQUIER

Sur les neuf heures du soir, les salons du riche banquier avaient peine à contenir la société qui affluait; car si l'eau va toujours à la rivière, il est bien certain aussi que la foule va toujours trouver la fortune. Il y a des gens qui croient qu'en se frottant aux gens riches ils y attraperont quelque chose.

M. de la Palissonnière fait son entrée chez le banquier entre les deux personnes qu'il va présenter. Le baron de Sternitz, dont la toilette est fort recherchée, quoique sévère, *marche la tête* haute et regarde fièrement la com-

pagnie; le major Kroutberg n'a pas une démarche aussi assurée, mais il rentre son nez dans ses moustaches, et roule constamment les yeux de droite à gauche. On traverse deux salons où l'on jouait, sans y rencontrer madame, en revanche dans le second salon on se heurte presque contre M. Rigoulotini, alors le vicomte lui frappe familièrement sur l'épaule, en lui disant :

— Bonsoir, mon bon! Je vous amène le baron de Sternitz et le major Kroutberg... Hein! j'espère que vous êtes content de moi?... et que vous m'en saurez gré?

Le banquier regarde ces nouveaux venus d'un air bête, et balbutie quelques mots qu'on n'entend pas. Le baron et le major lui font un salut militaire et l'on passe.

— En voilà bien assez pour le mari! dit la Palissonnière... Mais où donc se cache la divinité de ce séjour?... Ah! je l'aperçois enfin... Venez, messieurs, elle nous a vus, car elle sourit déjà!...

En effet, la maîtresse de la maison venait d'apercevoir ces messieurs. Elle se hâte de se lever, va au-devant d'eux et leur fait une révérence dans laquelle elle met tout ce qu'elle a de noblesse et de grâce. Le baron et le major sont présentés, ce dernier salue en baragouinant on ne sait quoi, mais le baron adresse à cette dame un compliment fort bien tourné et accepte le fauteuil qu'elle lui présente. Le vicomte s'assied aussi près de madame Rigoulotini, mais le major reste debout et ne sait ce qu'il doit faire, alors son ami lui dit :

— *Major,* vous aimez le jeu... on joue dans plusieurs

salons... allez regarder les parties... madame vous le permet.

— Comment donc! s'écrie la grande dame, mais je prie monsieur le major de faire ici comme chez lui... ce sera me prouver qu'il s'y plaît!

— Montame.., assurément... ya... ya... mein Got!...

Et le major, après avoir dit cela, s'éloigne en marchant sur le bas de son pantalon.

Madame Rigoulotini exprime au baron tout le plaisir qu'elle éprouve à le recevoir, en le félicitant sur son dévouement à la cause des Bourbons, dévouement dont il a donné tant de preuves, d'après ce que lui a dit M. de la Palissonnière, avec lequel elle sait qu'il s'est rencontré plusieurs fois sur le champ de bataille.

— Oui, plusieurs fois, répond le baron. Oh! M. le vicomte est un brave, une rude lame, je l'ai vu à l'œuvre, et à quiconque aurait le malheur de me dire le contraire, je serais obligé de passer mon épée au travers du corps!

Oreste de la Palissonnière est dans le ravissement; la vanité lui sort par les yeux; s'il osait il embrasserait le baron et le presserait sur son cœur... mais devant le monde il renferme sa reconnaissance et se borne à prendre la main de son nouvel ami, qu'il presse avec effusion, en s'écriant :

— Oui... nous sommes dignes l'un de l'autre! c'est mon plus bel éloge.

*Madame Rigoulotini* ne manque pas d'amener la con-

versation sur sa famille, son ancienne noblesse, en gémissant sur les circonstances qui l'ont obligée à s'allier à un roturier.

— Notre cher baron sait tout cela, dit Oreste, je n'ai pas manqué de lui apprendre que vous êtes une descendante des Hautefutaie, et cela n'a fait qu'augmenter le désir qu'il éprouvait de faire votre connaissance...

— En vérité! dit la banquière. Ah! je suis bien sensible à cette marque d'intérêt... Auriez-vous entendu parler de nous à Coblentz?

— Non pas à Coblentz, répond le baron en laissant échapper un léger sourire, mais en Angleterre.

— En Angleterre!... et par qui?

— Par un émigré avec lequel je m'étais lié fort intimement, et que vous devez vous rappeler, madame, c'est le marquis de Germancey.

Ce nom produit une impression assez vive sur la descendante des Hautefutaie, cependant elle se remet assez vite et répond :

Le marquis de Germancey... ah! oui... il nous connaissait... il était reçu chez mon père... Il est mort il y a déjà plusieurs années, ce marquis...

— Oui, madame... il y a déjà longtemps, mais avant de mourir il m'a fait confidence de beaucoup d'aventures galantes qui lui sont arrivées... avant la Révolution...

— Ah! oui, j'ai entendu dire que ce marquis avait été *un séducteur*, un Lovelace! dit Oreste; il a un frère qui

est à Paris... Le voyez-vous, quelquefois, belle dame?

— Fort rarement, répond l'épouse du banquier qui semble fort mal à son aise et ne regarde plus le monsieur balafré avec autant d'admiration, puis, voulant changer la conversation, s'écrie :

— Vous ne jouez pas, monsieur de Sternitz?

— Jamais, madame, je déteste le jeu!... Je disais donc que ce marquis de Germancey avait eu dans sa jeunesse des aventures fort piquantes... Figurez-vous, vicomte, qu'il séduisit une demoiselle de grande maison, et la rendit mère deux fois...

— Deux fois! le polisson!... une, je ne dis pas! mais deux! cela passe la permission... et il n'épousa pas la demoiselle?

— Non, c'est elle qui en épousa un autre que lui...

— Elle fit bien... mais les enfants?...

— Ah! les enfants... elle les mit dans une campagne... en gardant le plus strict *incognito*, et puis les abandonna...

— Diable! mais c'est très-compliqué... Ah! qu'avez-vous donc, belle dame, vous changez de couleur, vous sentiriez-vous indisposée?...

— Oui... je ne sais... la chaleur... un étourdissement... j'ai besoin d'air...

— Permettez-moi, madame, de vous conduire jusqu'à cette croisée, dit le baron en présentant son bras à la maîtresse de la maison.

Celle-ci hésite d'abord, mais enfin elle accepte ce bras

qu'on lui offre et traverse le salon avec le baron. Chemin faisant, celui-ci lui dit à l'oreille et bien bas :

— Madame, j'aurais besoin d'avoir avec vous un entretien secret... Voulez-vous me recevoir seul, demain ?

— Oui, monsieur, oui, assurément, balbutie l'épouse du banquier qui sent ses genoux fléchir.

— A quelle heure puis-je me présenter, madame?

— Mais... sur les une heure, monsieur.

— Je n'y manquerai pas, madame.

On était arrivé près de la fenêtre. Le baron quitte alors le bras de cette dame, la salue très-respectueusement, puis s'éloigne. Il traverse deux salons, aperçoit le major à une table d'écarté, où il joue et gagne constamment ; il se penche vers lui et lui dit à l'oreille :

— Perdez !

Le major obéit : il perd la partie et quitte alors le jeu. Le baron lui fait signe de le suivre, et tous deux sortent de chez le banquier.

— Eh bien ! cela marche-t-il? demande le major lorsqu'ils sont dehors.

— Comme sur des roulettes. J'ai un rendez-vous pour demain matin avec cette dame... oh ! c'est une affaire d'or.

— Tu m'as fait quitter le jeu... c'est dommage, je gagnais beaucoup...

— Tu gagnais trop ! c'est imprudent... il faut savoir se *modérer, surtout* dans notre position, et il ne faut pas,

pour quelques misérables pièces d'or, risquer de compromettre les sommes immenses qui seront bientôt en notre possession.

— C'est juste... aussi, tu le vois, je t'ai obéi tout de suite!... J'ai envoyé à mon adversaire les beaux jeux que je me donnais auparavant... C'est gentil de ma part!

Le lendemain, comme une heure sonnait, le soi-disant baron de Sternitz se présentait à l'hôtel du banquier Rigoulotini, et il était introduit dans l'appartement de madame.

Cette dame attendait ce monsieur, non plus comme la veille, avec le plus vif désir de le recevoir, mais avec une inquiétude, une anxiété qui était presque de la terreur. Cependant elle s'efforce d'accueillir le baron avec un aimable sourire, tandis que celui-ci lui fait un salut profond, et elle lui montre un siége à côté d'elle en lui disant :

— Vous m'avez demandé hier un moment d'entretien particulier, monsieur le baron ; me voici toute disposée à vous entendre...

Le baron salue de nouveau, puis s'assoit et répond :

— Je vous remercie, madame, vous voyez que j'ai été exact à l'heure que vous m'avez indiquée...

— On ne peut plus exact; c'est du reste l'habitude des anciens militaires... Maintenant j'attends que vous vouliez bien m'apprendre le motif de cet entretien secret...

— Est-ce que vous n'en devinez pas un peu le sujet, madame?...

Madame Rigoulotini change de couleur, mais elle tâche de maîtriser son émotion en répondant :

— Mais non, monsieur... je ne devine rien... pourquoi?... comment devinerais-je?...

— Eh bien! madame, puisque vous ne devinez pas, je vais m'expliquer et catégoriquement, car j'aime à aller droit au fait : Je vous ai dit hier que monsieur le marquis de Germancey avait, avant la Révolution, séduit une demoiselle de grande maison, qu'il en avait eu deux enfants, puis l'avait laissée là... Cette demoiselle de grande maison, c'est vous, madame, ces deux enfants ce sont les vôtres!... Je le tiens de la bouche même du marquis.

La femme du banquier devient blême, cependant elle cherche à rappeler son courage et s'écrie :

— C'est faux! monsieur, c'est une horreur que cette accusation... Ce marquis de Germancey est un monstre, il vous a menti... c'est faux! c'est faux!

Le baron reprend avec un grand sang-froid :

— Ah! vous niez, madame, mais nous n'accusons pas sans preuve, nous. Nierez-vous encore, quand on vous amènera votre fille et votre garçon, que vous aviez confiés, tout enfants, à une personne de Vincennes, la bonne mère Duchemin?... Nierez-vous, quand on vous présentera ce riche flacon sur lequel sont gravées vos armes, et qu'un jour vous avez oublié chez la paysanne à Vincennes?...

En disant ces mots, le baron sort de sa poche le flacon qu'il met sous les yeux de la fière Herminie. A cette vue, cette dame est atterrée, elle perd toute son assurance... elle s'incline et tombe presque aux genoux du baron en murmurant :

— Ah! monsieur... par grâce... par pitié... ne me perdez pas!...

Le baron s'empresse de relever cette dame, de la faire se rasseoir, en lui disant de sa voix la plus douce et avec la plus exquise politesse :

— Vous perdre, madame, eh! mon Dieu! pour qui nous prenez-vous, et pouvez-vous croire que nous en avons jamais eu la pensée?... Vous perdre de réputation! fi donc! et pourquoi? pour une peccadille de jeunesse... pour une faiblesse du cœur... Eh! qui n'en a pas eu!.. Si l'on pouvait lire dans toutes les consciences, croyez-vous que l'on en trouverait beaucoup de bien nettes?...

— Ah! monsieur le baron, vous rendez un peu de calme à mon âme...

— Ayez-en toujours! il ne s'agit ici que de secourir deux personnes qui vous touchent de près... Vous ne savez peut-être pas ce que sont devenus vos enfants?

— Non... car la Révolution est arrivée... il a fallu s'expatrier... et quand je suis revenue... la difficulté d'avoir des renseignements...

— Je comprends, oh! je comprends parfaitement... Et puis vous pouviez craindre de vous compromettre...

— En effet...

— Eh bien! moi, par le plus grand des hasards, je les ai retrouvés ces pauvres enfants... ils m'ont conté comment ils avaient été mis à Vincennes chez la femme Duchemin... Comme j'avais reçu la confidence du marquis, cela m'a mis sur la voie... la vue du flacon m'a tout de suite fait connaître que je ne me trompais pas.. je connais les armes de toutes les maisons nobles de France...

— Ah! mon Dieu! et vous leur avez appris quelle est... leur mère?

— Non, non, oh! diable!... je n'aurais pas fait cela sans votre permission!

— Ah! vous me rendez la vie!... Quelle est leur position?

— Misérable, ah! bien misérable!... la fille fait des ménages... le garçon vend des contre-marques à la porte des théâtres...

— Ah! mon Dieu!

— Voulez-vous que je vous les amène...

— Oh! gardez-vous-en bien!

— Au fait... cela pourrait leur donner l'éveil... et puis vous n'avez pas besoin de les voir pour les secourir... Je me chargerai de la commission... car je pense que votre intention n'est pas de laisser ces infortunés dans une aussi triste position... cela ne tombe pas dans l'idée de toute personne qui a un cœur!...

— Assurément... je veux... je dois leur faire du bien...

j'ai là... à moi, cinq ou six mille francs que je vais vous remettre pour eux...

Le baron se renverse sur sa chaise et rit aux éclats en disant :

— Cinq... six mille francs... ah! je pense que vous voulez rire... pour la femme d'un millionnaire, vous n'êtes pas généreuse... mais vous plaisantiez!...

— Enfin, monsieur le baron, combien pensez-vous que je doive faire remettre à... ces deux personnes?

— Combien? Cent mille francs, madame, cent mille francs, et, en vérité, ce n'est pas trop!

La superbe Herminie a fait un bond sur son siége en entendant ce chiffre. Elle s'écrie :

— Mais, monsieur, y pensez-vous... cent mille francs... c'est une grosse somme!

— Cela ne fait que cinquante mille francs pour la fille et autant pour le garçon!

— Mais, monsieur, je ne possède pas cet argent, moi!

— Mais votre mari en possède bien davantage, lui, cent mille francs pour le banquier Rigoulotini, c'est une goutte d'eau dans un bassin!... Vous les lui demanderez, il s'empressera de vous les donner; ce n'est pas plus difficile que ça!...

— Mais quel motif donnerai-je pour lui demander cette somme?

— Est-ce qu'une dame est jamais à court de motif pour

tromper son mari !... je ne vous fais pas l'injure de croire...

— Mais, monsieur, il me semble qu'une quarantaine de mille francs pourrait suffire.

— J'ai dit cent mille francs, madame, je n'accepterai pas un sou de moins... Si vous refusez, je dirai à vos enfants de venir vous les demander eux-mêmes...

— Oh ! monsieur... c'est assez... pas un mot de plus. — vous aurez cette somme...

— Fort bien, madame ; demain, à la même heure, je viendrai ici la chercher, car je suis bien persuadé que monsieur votre époux vous la donnera dès que vous la lui demanderez. Adieu donc, madame, et à demain. Veuillez bien agréer mes respectueux hommages.

Le baron de Sternitz est parti. La noble Herminie, encore toute bouleversée par ce qui vient de lui arriver, se décide à se rendre dans le cabinet de son mari, tout en se disant :

— Ah ! pourquoi M. de la Palissonnière m'a-t-il amené ce baron ?... mais, après tout, il serait toujours venu me trouver, puisqu'il avait reçu la confidence du marquis. Aller raconter un secret de cette importance... Ah ! que les hommes sont indiscrets.

Le banquier Rigoulot est fort surpris de recevoir la visite de sa femme, c'était la première fois qu'elle lui faisait l'honneur de venir dans son cabinet. Il en est tout radieux, et s'empresse de présenter un fauteuil à madame, en balbutiant :

— Par quel hasard... c'est bien aimable à vous... je ne m'attendais pas...

— En effet, monsieur, vous ne m'aviez pas encore vue dans votre cabinet... ce n'est guère la place d'une femme... et si j'y viens aujourd'hui c'est que j'ai une demande à vous faire...

— Une demande ! parlez, madame, je serai très-content de pouvoir vous être agréable en quoi que ce soit.

— Monsieur, il s'agit... d'argent.

— D'argent, je comprends, quelque mémoire à solder qui vous gênerait en ce moment ! Envoyez-moi ce mémoire, le porteur sera payé sur-le-champ.

— Non, monsieur... j'ai des raisons... c'est une ancienne dette que je désire acquitter moi-même.

— Alors dites-moi quelle somme il vous faut... je vais vous la remettre.

Madame hésite un peu, enfin elle murmure :

— Cent mille francs, monsieur...

— Cinq mille francs... très-bien, je vais vous les compter...

— Je n'ai pas dit cinq mille francs, monsieur, mais cent mille.

Le banquier reste saisi, il ouvre de grands yeux et s'écrie :

— Cent mille francs ! eh mon Dieu, madame, que voulez-vous donc faire de tout cela ?

— Je vous l'ai dit, monsieur, payer une dette ancienne...

— Eh madame! on ne doit pas cent mille francs! vous ne pouvez pas devoir cela! d'ailleurs, si la dette est ancienne, il y a prescription.

— Il n'y en a jamais pour les gens d'honneur!

— Envoyez-moi votre créancier, madame, et je suis bien certain que j'arrangerai l'affaire avec lui à meilleur marché. ... Les femmes n'entendent rien à tout cela!.....

— Monsieur, je ne vous enverrai personne... Je vous ai dit que j'avais besoin de cette somme, il me semble que cela devait vous suffire, et quand une Hautefutaie s'abaisse jusqu'à vous faire une prière, je trouve bien extraordinaire que vous hésitiez à la satisfaire... Faut-il vous rappeler qui je suis, monsieur; faut-il que je proclame tout haut dans mes salons que vous refusez de l'argent à celle qui vous a honoré de son alliance?

Cette dame a pris un ton si impérieux, elle lance sur son mari des regards si courroucés, que celui-ci en est effrayé; il se hâte de courir à sa caisse en disant :

— Ne vous fâchez pas, madame, mon Dieu! je vais vous satisfaire... tenez, madame, tenez... voilà cent mille francs...

Le banquier a pris dans sa caisse des liasses de billets de banque; il compte cent mille francs à sa femme, qui les prend en lui disant d'un ton arrogant :

— C'est bien... et si je suis venue vous les demander, monsieur, c'est qu'il fallait que j'en eusse grand besoin.

Voilà le seul remercîment que cette dame adresse à son époux. Elle s'éloigne, et le banquier se dit :

— Voilà une visite qui me coûte cher!... j'aime autant que ma femme ne vienne pas souvent... Ah! si Mouchenez l'avait entendue... je crois qu'il se moquerait de moi.

Le lendemain, le baron de Sternitz ne manque pas de se rendre près de madame Rigoulotini, qu'il salue toujours très-profondément; et celle-ci s'empresse de lui présenter un portefeuille en lui disant :

— Il y a cent mille francs là-dedans, comptez!

— Jamais après vous, belle dame! Je vais rendre au bonheur deux infortunés...

— Mais toujours sans me nommer!

— Soyez tranquille! j'arrangerai cela... d'ailleurs, ceux auxquels on donne une telle somme croient facilement tout ce que l'on veut...

— Et mon flacon, monsieur le baron? j'ai oublié hier de vous le redemander... veuillez me le rendre.

— Je l'ai laissé chez moi, mais j'aurai incessamment l'honneur de vous le rapporter.

— Ah! ne l'oubliez pas!

— Je vous quitte, car il me tarde de voir le bonheur, l'ivresse de ceux dont je vais changer la position.

M. de Sternitz a quitté madame Rigoulotini: dans la rue, il est rejoint par le major qui lui dit :

— Eh bien! les fonds?...

— Je les ai... ils sont là! dans ce portefeuille... cent

mille francs! rien que cela... A nous les plaisirs, les festins... Je vais louer un superbe appartement dans la Chaussée-d'Antin! demain, je prends équipage, j'achète des chevaux...

— Diable! ça va rouler alors!

— D'autant plus que, ces cent mille francs mangés, je fais une seconde visite à la banquière, et il faudra qu'elle en redonne autant!... Ensuite. nous avons le comte de Germancey, qui est riche maintenant, et que nous ferons chanter...

— Tu iras le trouver?

— Oh! que non pas; malgré le talent avec lequel je me suis grimé, je ne voudrais pas soutenir longtemps le regard de cet homme; mais je lui enverrai sa nièce, son neveu; il faudra bien qu'il les enrichisse, et j'en ferai mon profit, car sa nièce est ma femme !... Quand j'aurai le temps, je m'occuperai aussi de ma fille...

— Ta fille?

— Sans doute! l'enfant de Florentine... Elle est bigrement jolie ma fille!... je la regardais l'autre jour... elle est souvent à sa fenêtre... c'est ce qu'on peut appeler une beauté... plus tard, il faudra que je m'occupe de son établissement... En attendant, allons louer un superbe logement, une voiture, des laquais...

— Mais, dis donc, ne crains-tu pas que par tout ce luxe tu n'attires les regards et qu'on ne vienne à découvrir...

— Imbécile! c'est justement ce luxe-là qui fera notre

sûreté. Quand on cherche un malfaiteur, un échappé du bagne, c'est dans les basses classes, c'est parmi les misérables que l'on croit le trouver! Mais un homme qui a voiture, laquais, qui mène un grand train!... est-ce qu'on se permettrait de le suspecter... par exemple!... on s'incline devant lui, et on est enchanté quand il veut bien vous donner une poignée de main.

# VIII

## LE PAVILLON MYSTÉRIEUX

Malgré la défense que son mari lui avait faite, peut-être même à cause de cela, car on sait que ce qui leur est défendu a toujours beaucoup d'attrait pour les femmes, et cela date de loin, madame Roberval voyait très-souvent son ancienne amie; elle allait chez elle, s'installait dans le petit boudoir au fond du magasin; et souvent y déjeunait avec Maria et avec son frère, qui avait été charmé de faire connaissance avec madame Roberval.

De temps à autre cette dame renouvelait ses instances

près de son amie pour qu'elle vînt aussi déjeuner chez elle, en lui répétant :

— Tu ne verras pas mon mari, il déjeune à part ; il ne vient jamais dans mon appartement : c'est un bien grand hasard qui l'y a conduit justement le jour où tu y étais, mais ces hasards-là n'arrivent pas deux fois. Et puis, après tout, il viendrait qu'il ne te mangerait pas ; je suis parfaitement libre de recevoir qui je veux.

Mais la marchande de modes résistait à ces prières en répondant :

— Non, ma chère amie ; ton mari a été impoli... presque grossier envers moi ; je ne veux pas m'exposer à de nouvelles impertinences de sa part...

— Mais il ne t'a rien dit...

— Non, c'est vrai ; mais en quittant ta chambre, où tu lui avais rappelé qui j'étais, il ne m'a pas dit un mot, ne m'a pas même saluée... Je suis très-vive, ma chère Eulalie, et quoique ton mari soit très-riche, cela ne n'empêcherait nullement de lui apprendre à vivre s'il me faisait encore quelque malhonnêteté ; il vaut donc mieux ne pas m'y exposer ; il a été un jour chez toi sans y être attendu, il pourrait y revenir encore... Tu peux venir chez moi tant que cela te plait ; je suis toujours heureuse quand je t'y reçois, et là, du moins, aucune inquiétude ne se mêle à nos douces causeries.

Lorsque Victor était là, il partageait l'avis de sa sœur et disait :

— Votre mari est devenu trop riche, la fortune l'a

gâté... tant pis pour lui ; mais nous n'avons pas besoin de ses écus, et moi je ne tiens pas du tout à faire sa connaissance, car je ne lui ressemble pas ! Grâce à ma sœur, ma position a changé ; mais je n'oublie pas que j'ai été commissionnaire, et mon plus grand plaisir est de retourner flâner sur mon boulevard du Temple et d'offrir de la bière à mon ami Beaulard, un bon et brave garçon qui montre les figures de cire... et qui ne veut pas faire autre chose... Il n'a pas d'ambition celui-là !

Cependant madame Roberval, qui a mis dans sa tête qu'elle recevrait et traiterait encore son amie chez elle, lui dit :

— Tu ne veux pas venir chez moi, à Paris... c'est bien, c'est fini, n'en parlons plus ! Mais tu ne peux pas refuser de venir passer une journée avec moi à ma maison de campagne de Ville-d'Avray... là tu ne craindras pas de rencontrer mon mari, et tu verras comme notre villa est charmante... un vrai bijou, ma chère, des fleurs de tous côtés, et des fleurs rares... et puis un jardin qui est grand, bien ombragé... Oh ! nous nous amuserons bien, et tu rapporteras un bouquet magnifique que tu cueilleras toi-même.

— J'irai à ta maison de campagne... je le veux bien ; mais c'est seulement lorsque ton mari sera en voyage, parce qu'alors je serai bien sûre qu'il n'y viendra pas aussi.

— Quelle idée !... enfin, soit ; comme M. Roberval voyage souvent, tu ne tarderas pas à y venir.

Quelques jours après cet entretien, la marchande de

modes recevait, sur les dix heures du matin, le billet suivant :

« Mon mari est parti ce matin pour Lyon; voilà le moment de réaliser notre projet et d'aller à Ville-d'Avray. Le temps est superbe, un peu chaud peut-être, mais il y a de l'ombre là-bas... Tiens-toi prête pour midi, j'irai te prendre. Si ton frère peut venir avec nous, nous l'emmènerons.

« A toi.

« EULALIE ROBERVAL. »

Maria fait sur-le-champ tous ses préparatifs pour avoir sa journée libre; elle distribue de l'ouvrage à ses ouvrières, en leur disant :

— Il est bien probable que je ne rentrerai qu'à la nuit.

A midi un quart, un remise s'arrête devant le magasin. Madame Roberval en descend; elle court à son amie :

— Tu es prête, j'espère?

— Mais oui... toute prête.

— Et ton frère?

— Je ne l'ai pas vu ce matin; envoyer chez lui, ce serait inutile, il n'y est jamais.

— Tant pis! nous nous passerons de lui... Je n'ai pas

voulu prendre ma voiture; je n'ai pas besoin que tous mes domestiques sachent où je vais; j'ai loué ce remise pour la journée...

— Tu as bien fait, nous serons plus libres...

— J'emporte un excellent pâté, une volaille froide... avec cela des œufs frais et des fruits, nous vivrons, n'est-pas?

— Oh! c'est plus qu'il n'en faut!...

— Pour du vin, il y en a d'excellent là-bas... je trouve même que mon mari a tort de laisser les clefs de la cave à son jardinier, qui est bien souvent gris... mais c'est un détail. Partons-nous?

— Partons.

Les deux amies montent en voiture, heureuses, joyeuses de se trouver ensemble, de savoir qu'elles y seront toute la journée; qu'elles auront tout le temps de causer, de rire, de se rappeler ces jours de leur jeunesse où elles allaient aussi courir dans les fraîches campagnes de la Normandie, où c'était une grande fête pour elles quand elles avaient toute une journée de libre. Alors elles n'allaient point se promener dans un excellent remise; elles faisaient modestement la route à pied, mais elles ne s'en trouvaient pas moins heureuses, car alors elles étaient jeunes, et la jeunesse, c'est la gaieté de la vie. Oh! la belle chose que la jeunesse! et pourquoi donc ne sait-on pas souvent en user, en jouir comme il faut?

Pourquoi? C'est qu'on n'a pas tout à la fois! c'est que, dans cet âge si beau où l'on ne devrait qu'aimer et sourire, il faut presque toujours se livrer au travail pour se

créer une carrière; il faut penser à l'avenir, il faut enfin gagner de l'argent, afin de pouvoir se donner tous ces plaisirs dont on est avide. De là les soucis, les tracas, les ennuis qui viennent jeter du sombre sur nos beaux jours! Vous me direz qu'il y a de ces mortels privilégiés qui naissent au sein de l'opulence, des grandeurs; ceux-là ne sont donc pas obligés de se créer une position; ils doivent voir l'avenir couleur de rose, et leur jeunesse ne doit être qu'une longue série de plaisirs!... Détrompez-vous: ceux-là traînent après eux le dégoût, la satiété, l'énervement qui accompagnent presque toujours l'abus des voluptés; parce que ceux-là, au lieu de profiter modérément de leurs avantages, veulent se donner à la fois toutes les jouissances et vivent dix ans en six mois; ceux-là usent leur jeunesse encore plus vite que les autres... et au total, tout est compensé!

Revenons à nos dames. Elles causent du passé et jouissent du présent, car la journée est magnifique, et en approchant de Ville-d'Avray, on a la vue de ces sites délicieux parsemés sur les bords de la Seine, et Maria s'écrie souvent :

— Ah! que c'est charmant la campagne!... quel plaisir d'y demeurer!... aussi, dès que je quitterai le commerce, je veux m'acheter une petite campagne et m'y retirer.

— Tu vas voir la nôtre; comme c'est joli, élégant; comme le jardin est bien dessiné...

— Je n'en doute pas... mais moi, une modeste maison-

nette me suffira... avec un jardin que je soignerai moi-même.

— On dit cela; moi, je veux quelquefois soigner des fleurs, mais c'est bien fatigant, va! et je suis bien vite obligée d'appeler le jardinier pour m'aider.

— Oh! mais tu es déjà gâtée par la fortune... elle rend paresseux; on n'a plus la force de rien faire par soi-même!

— Si, madame, si!... Vous verrez comme je vous ferai voir ma maison du bas en haut, les terrasses, le kiosque, la pièce d'eau... Ah! il y a pourtant quelque chose que je ne te montrerai pas... mais comme je ne puis pas le voir moi-même, il me serait difficile de le montrer aux autres.

— Comment! il y a dans ta propriété quelque chose que tu ne peux pas voir?... je ne comprends pas.

— Figure-toi que mon mari a fait bâtir, tout au bout du jardin, et c'est assez loin de la maison, un petit pavillon qui n'a qu'un rez-de-chaussée et deux fenêtres, qui a la forme d'une rotonde, qui est élégant, en dehors du moins, car pour le dedans, je ne l'ai jamais vu!

— Tu n'y es jamais entrée?

— Pas moyen! mon mari en ferme la porte à clef, et cette clef il l'a toujours sur lui, il ne la confie à personne.

— Quoi! pas même à sa femme?

— Pas même à sa femme. Il m'a dit : C'est mon cabinet de travail; c'est là que je fais mes calculs, mes spécu-

lations : je ne veux pas qu'on y entre. J'ai fait bâtir ce pavillon pour pouvoir y travailler à mon aise, je ne veux point y être jamais dérangé.

— Mais quand il n'est point dedans, on ne le dérangerait pas en y allant?

— Sans doute ; mais apparemment qu'il craint qu'alors on ne touche à ses papiers!...

— Des papiers sont ordinairement dans un bureau, dans un secrétaire qu'il ferme sans doute ; par conséquent, on ne peut pas les déranger.

— C'est vrai ; mais mon mari ne veut pas que l'on entre dans ce pavillon... c'est son idée, il faut bien s'y soumettre.

— Et y va-t-il souvent, lui, dans son pavillon?

— Très-souvent, et quelquefois il y passe des journées entières ; mais, en général, il y va plutôt quand il vient seul à notre campagne.

— Et tu ne vas pas voir ce qu'il y fait?

— Moi! ma foi non!... d'ailleurs, je te répète que ce serait impossible, puisqu'il s'y enferme.

— Et lorsque vous avez du monde?

— Alors mon mari ne se rend pas dans son pavillon ; mais il reste toujours fermé, et puis on ne va pas se promener par là, c'est tout au bout du jardin.

— C'est égal, je trouve cela singulier... ce mystère, même avec sa femme... Oh! tu n'es pas curieuse, toi! moi, à ta place, je saurais déjà ce qu'il y a dans ce pavillon!

— Et quels moyens employerais-tu pour cela?...

— Je ne sais pas... mais j'en trouverais! Sais-tu bien que ton pavillon me rappelle l'histoire de Barbe-Bleue!... Et si ton mari te confiait sa clef en te défendant d'entrer dans ce mystérieux réduit, est-ce que tu obéirais?...

— Peut-être! mais j'aime autant qu'il ne me la confie pas.

— Moi, je sais bien que j'aurais fait comme la femme de Barbe-Bleue. A ta place, je me figurerais que mon mari cache dans cet endroit si bien fermé une maîtresse... une jeune fille... qu'il a enlevée peut-être!...

— Oh! quelle idée!... moi, cela ne m'est jamais venu à l'esprit!.

— Mais je te donne de mauvaises pensées sur ton mari, et j'ai tort! il ne me sied guère, à moi, qui suis abandonnée par le mien, de critiquer la conduite des autres!

Tout en causant, ces dames sont arrivées à Ville-d'Avray. Madame Roberval indique au cocher le chemin qu'il doit prendre, et bientôt la voiture s'arrête devant une belle grille, derrière laquelle est une pelouse entourée d'orangers, puis, plus loin, une jolie maison bâtie à l'italienne.

— Nous y voici, dit Eulalie en mettant pied à terre.

En ce moment on ouvrait la grille, et un vieux paysan se disposait à sortir du jardin; il s'arrête en voyant la voiture, et s'écrie :

— Tiens! v'là madame... Ah! ben! elle est bonne celle-là!...

— Maria, je te présente mon jardinier, dit madame Roberval. Bonjour, père Guillaume; il me paraît que nous arrivons à temps... car vous alliez sortir...

— Oh! madame, j'allais seulement en face... manger une bouchée...

— Oui, chez le marchand de vin, comme à l'ordinaire...

— Dame! faut ben se nourrir, et puis je n'attendions personne, d'autant plus que monsieur m'avait dit : « Guillaume, n'ouvrez à personne; s'il venait des visites, vous diriez : les maîtres n'y sont pas, et j'ai ordre de ne point ouvrir!

— Ah! monsieur vous a dit cela! il est donc venu par ici ce matin?...

— Certainement, madame, monsieur est arrivé ici de bon matin, avant huit heures, et il y est toujours...

— Mon mari est ici, en ce moment?

— Sans doute... tiens, madame ne le savait pas? Je croyais qu'elle venait retrouver monsieur!

Eulalie regarde Maria, les deux amies sont consternées, et la modiste s'écrie :

— Ma chère amie, ne fais pas déballer tes provisions; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous en retourner...

— Ah! par exemple! y penses-tu! Père Guillaume, où est mon mari en ce moment?

— Pardi! madame doit bien s'en douter; monsieur est dans son pavillon, il s'y est rendu tout droit, il n'est

même pas entré dans la maison. Au reste, c'est toujours comme ça quand monsieur vient seul ici, il reste dans son pavillon jusqu'à six heures du soir, puis s'en va sans entrer dans la maison.

— Tu l'entends, Maria, nous ne le rencontrerons pas ! il ne se doutera même pas que nous sommes venues. Le voilà enfermé dans son pavillon pour jusqu'à six heures du soir ; nous nous en irons bien avant, par conséquent, c'est pour nous comme s'il n'était pas ici !...

— Oh ! je ne trouve pas que ce soit la même chose, moi !...

— Guillaume, portez ces provisions dans la salle à manger... mettez deux couverts... allez à la cave, et montez-nous du vin...

— Oui, madame, oh ! c'est facile ça !

— Ensuite vous ferez boire le cocher...

— Oui, madame, je boirai avec lui...

— Naturellement... Allons, viens, Maria, et quitte cet air sérieux ; on croirait que tu as peur ici !... Pendant que l'on va mettre notre couvert, je vais te montrer le jardin...

— Le jardin ! mais de son pavillon ton mari peut nous y apercevoir...

— Nullement... les fenêtres du pavillon ont des verres dépolis, ensuite les persiennes sont toujours fermées... car je me demande ce que monsieur Roberval peut faire là où l'on doit à peine voir clair... moi, je crois qu'il va tout bonnement y dormir... Viens... d'ailleurs, pour

plus de sûreté, nous ne passerons pas devant le pavillon.

— J'aime mieux cela.

Ces dames se dirigent vers le jardin qui est derrière la maison, mais leur gaieté a disparu. Eulalie a beau faire pour chercher à la ranimer, Maria reste sérieuse et murmure :

— C'est une partie manquée, mais tu m'avais écrit que ton mari était parti pour Lyon.

— Il me l'avait annoncé lui-même, en me disant qu'il serait huit jours absent ; il aura changé d'idée...

— Ah ! c'est bien dommage...

— Eh ! mon Dieu ! ne nous occupons plus de lui... puisque nous sommes sûres de ne point le rencontrer.

— S'il me trouve encore déjeunant ici, il dira que je ne viens chez toi que pour manger !

— Ah ! que tu es folle... Tiens, regarde ces camélias, ces magnolias... et ces belles roses... ceci, c'est la *Gloire de Dijon*, cette autre, c'est le *Souvenir de la Malmaison*...

— Oui, oui, oh ! tu as des fleurs ravissantes... mais le pavillon ?...

— Il est là bas .. au bout de cette grande allée... veux-tu le voir sans le moindre danger d'être aperçue de celui qui est dedans ?

— Comment ferait-on pour cela ?

— C'est bien facile : cette grande allée a de chaque

côté deux petites allées qui lui sont parallèles, mais qui de chaque côté sont bordées par d'épaisses charmilles...

— Eh bien?

— Eh bien! prenons une de ces petites allées, nous arriverons tout près du pavillon sans pouvoir être aperçues d'aucun côté...

— Ah! vraiment... si tu es sûre qu'on ne peut pas nous voir... allons-y un peu...

Les deux amies prennent une petite allée bien touffue et qui en effet est fermée sur ses côtés par des buissons de lilas et de seringat. Elles avancent doucement; au bout de deux cents pas, elles aperçoivent le pavillon, dont la porte fait face à la grande allée du milieu. Maria s'arrête, elle éprouve comme un vague effroi, mais sa compagne lui dit :

— Viens donc... avançons encore... Tu vois bien que nous pouvons examiner à notre aise l'élégance de cette architecture, sans crainte d'être vues.

Ces dames avancent encore, elle ne sont plus éloignées du pavillon, lorsqu'un bruit de clefs se fait entendre, puis la porte du pavillon s'ouvre brusquement, et M. Roberval paraît sur le seuil.

Les deux femmes se sont arrêtées spontanément, elles regardent et retiennent leur respiration.

M. Roberval tient une lettre cachetée à sa main, il fait quelques pas en avant, puis se met à crier :

— Guillaume!... Guillaume!... Hom! maudit ivrogne!... Holà Guillaume!...

Mais le jardinier ne paraît ni ne répond. M. Roberval frappe du pied avec impatience en disant :

— Il faut pourtant que cette lettre parte ce matin... Guillaume!... Guillaume!... ah! il faut que je le trouve! ..

Et il s'éloigne précipitamment, en marchant du côté de la maison. Mais il a laissé entr'ouverte la porte du pavillon.

— Il est éloigné! dit Maria.

— Oui... Ah! vois donc .. il a laissé ouverte la porte du pavillon... Oh! l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter... viens... Maria...

— Que veux-tu donc faire?

— Voir ce qu'il y a là-dedans... nous avons bien le temps... il y a loin d'ici à la maison, et puis il ne trouvera pas tout de suite Guillaume, qui est allé boire avec le cocher... Viens vite... rien qu'un coup d'œil et nous partons.

En disant cela, madame Roberval écarte les branches d'un lilas et court au pavillon. Maria la suit, en se disant :

— C'est moi qui ai excité sa curiosité... je dois aller avec elle, et si l'on gronde quelqu'un, je prendrai toute la faute sur mon compte.

Les deux dames ont poussé la porte et elles entrent dans un petit salon de forme octogone, mais dans lequel on voit à peine clair.

— Là, je m'en doutais, dit madame Roberval, un

demi-jour qui est presque la nuit. Que peut-il donc faire ici ?

— Mais il y a une autre pièce, dit Maria en apercevant un rayon de lumière sortir d'une porte entre bâillée.

— Une autre pièce?... ah! tu as raison... voyons, voyons.

Ces dames poussent la porte et se trouvent dans une petite pièce, qui est aussi resplendissante de lumière que la première est sombre; cependant cette chambre n'a pas de fenêtre, mais le jour vient par le haut, qui a pour plafond un vitrage, toujours en verre dépoli. Cet endroit n'a pour meuble qu'un fauteuil placé devant un immense bureau qui à lui seul tient tout le fond de la chambre.

Sur ce bureau, on voit des masses de papiers de différentes sortes, puis tous les outils qui servent à un graveur. Puis des plumes, des encriers, et enfin une liasse de billets de banque, et une paire de pistolets.

Madame Roberval, qui aperçoit d'abord les outils de graveur, s'écrie :

— Il vient ici pour graver... voilà tout le mystère... est-ce bête de se cacher pour cela... Des billets de banque... il parait qu'il a aussi une caisse ici... Ah! voilà des pistolets, c'est pour s'il venait des voleurs...

Mais tout à coup Maria pousse un cri. Elle vient d'apercevoir sur la table du bureau un papier de soie artistement étalé, et retenu de chaque bout par des

carrés de marbre; sur ce papier on a commencé à faire un faux billet de banque, mais il n'est pas encore achevé.

Maria prend la main de son amie et la met sur le billet à moitié gravé, en lui disant :

— Tiens... regarde... voilà ce que ton mari vient faire ici...

Madame Roberval pâlit et balbutie :

— Mon Dieu !... qu'est-ce que c'est donc que cela?

— De faux billets de banque... ton mari est un faussaire... cette liasse de billets... c'est lui qui les a faits, sans doute...

— Tu me fais frémir... il serait possible...

— Viens... viens... sauvons-nous... ah! sortons bien vite de cet horrible lieu... s'il revenait... ces armes... il nous tuerait... car nous savons son secret... Viens... mais viens donc!

La pauvre femme n'avait plus la force de marcher, Maria est obligée de la tirer par sa robe, de la porter presque pour la faire sortir du laboratoire, puis du salon octogone; enfin elles sont dehors... dans le jardin. Eulalie va pour fermer la porte du pavillon, son amie l'arrête en lui disant :

— Malheureuse! ce serait lui faire voir que nous y sommes entrées, car il doit bien se rappeler qu'il l'a laissée ouverte... viens... éloignons-nous de cet infâme séjour...

Mais les deux amies n'ont pas fait trois pas, que M. Roberval paraît devant elles. Il est d'une pâleur livide, il n'a plus de besicles, et son regard est effrayant ; il barre le chemin aux deux dames en leur disant d'une voix étouffée :

— Que faites-vous là ?...

— Mon ami... nous... nous venions d'arriver, nous nous promenions dans le jardin...

— Vous êtes entrées dans ce pavillon ?

— Non... nous n'y sommes pas entrées...

— Pourquoi donc êtes-vous devant la porte alors?

— Parce que... mon Dieu ! je vais te l'avouer... en passant j'ai vu que la porte n'était pas fermée... et comme tu ne veux jamais permettre que l'on entre là, j'avais bien envie de profiter de... cette porte ouverte pour visiter un peu ce pavillon... que je ne connais pas... mais Maria s'opposait à mon dessein... et elle refusait d'entrer avec moi là-dedans quand tu nous as surprises...

Ces paroles ont été dites avec une émotion que la pauvre femme fait tout son possible pour surmonter. Quant à Maria, elle ne tremble plus; la vue de M. Roberval, loin de l'abattre, lui a rendu toute son énergie, au lieu de baisser les yeux devant lui, elle tient sa tête haute et son regard semble le braver.

Ce monsieur jette quelques instants sur les deux femmes des regards fauves et irrésolus; puis il se dirige vers la porte du pavillon en murmurant :

— C'est bien .. vous pouvez vous retirer.

Les deux amies ne demandent pas mieux ; elles doublent le pas... elles traversent le jardin sans se dire un mot, elles arrivent enfin à la grille; elles trouvent là le cocher et le jardinier. Le père Guillaume leur dit :

— Le déjeuner de ces dames est tout prêt, tout servi. — il les attend... je viens de voir monsieur, je lui ai demandé s'il déjeunait avec ces dames... il ne m'a pas répondu ; en apprenant que madame était ici, il s'en est retourné tout de suite...

Mais on pense bien que les deux amies ne songeaient plus à déjeuner.

— Nous partons, dit madame Roberval, nous partons sur-le-champ...

— Quoi! madame... et votre déjeuner...

— Viens, Maria... Cocher, ramenez-nous à Paris!

Les deux dames montent en voiture sans même répondre aux lamentations du jardinier. Lorsqu'enfin le cocher a fouetté les chevaux et qu'on a perdu la maison de vue, madame Roberval se jette en pleurant dans les bras de son amie, et murmure :

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

— Oh ! oui, pauvre Eulalie. Et moi qui enviais ton bonheur !...

— La femme d'un... ah ! je n'ose prononcer ce mot affreux. Quelle sera mon existence maintenant ! à chaque instant je croirai voir arriver des gendarmes pour arrêter

mon mari !... Maria !... ma bonne Maria, tu ne diras rien, n'est-ce pas ?... tu ne divulgueras pas cet horrible secret !... qui conduirait sur l'échafaud celui dont je porte le nom...

— Non, je ne dirai rien... à cause de toi !... car sans cela !... mais à cause de toi, je ne dirai rien.

## IX

### JEUNES AMOURS

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis cette soirée qui vit les débuts de Turlure au théâtre de la Gaîté, débuts qui ne furent pas heureux, on doit se le rappeler; aussi le directeur engagea-t-il la débutante à retourner vendre du sucre d'orge sur le boulevard.

Mais ce conseil n'avait pas été suivi, car, à la suite de cette soirée, Turlure n'avait pas reparu sur le boulevard du Temple, où sa place n'était plus occupée que par l'infortuné Boursiquet, qui, dès qu'il pouvait quitter un

moment son café, ne manquait pas d'aller s'y planter, pour y gémir et pousser de gros soupirs en disant à la marchande de pain d'épice :

— Vous ne l'avez pas vue? elle n'est pas encore revenue?...

Mais madame Roufflard lui répondait d'un air moqueur :

— Êtes-vous bête! elle reviendra à Pâques ou à la Trinité!

— Vous croyez qu'elle reviendra à la Trinité?

— Je crois que vous êtes un serin de soupirer encore pour une femme qui se moque de vous... Turlure sera partie avec quelque bambocheur du théâtre... je vous réponds bien qu'elle ne reviendra plus vendre sur le Boulevard.

Et Boursiquet, tout désolé, était allé chez Florentine dans l'espoir d'y obtenir quelque renseignement sur son ingrate. Mais Florentine lui avait répondu :

— Je n'en sais pas plus que vous, mon pauvre Boursiquet; depuis cette fatale soirée qui aurait dû la corriger de sa passion pour la scène, Turlure n'est pas revenue chez nous. Ma fille n'a pas revu sa marraine. Autrefois, je savais son adresse; mais elle avait déménagé et ne m'avait pas appris sa nouvelle demeure...

— Ni à moi non plus, la sournoise! Quand je lui demandais où elle logeait, elle me répondait : « Qu'est-ce que cela vous fait, puisque je ne veux pas que vous veniez *me voir?...* »

— Tenez, monsieur Boursiquet, croyez-moi, oubliez Turlure; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et le pauvre garçon limonadier s'en était allé, en se disant :

— C'est bien facile de conseiller à quelqu'un d'oublier celle qu'il aime!... c'est absolument comme quand on a mal aux dents, et qu'il y a des gens qui vous disent : « Faut pas y penser! »

Mais cette soirée, féconde en événements, n'avait pas seulement causé la peine de Boursiquet; elle avait fait éclore bien d'autres sentiments, fait battre bien d'autres cœurs! et tous les amours qu'elle avait vu naître ne devaient pas avoir le même sort que celui de l'amoureux de Turlure.

Ce jeune Ernest Didier qui, au spectacle, avait causé avec Florentine et sa fille, n'avait pu effacer de sa pensée l'image si ravissante d'Honorine; et, d'ailleurs, pourquoi y aurait-il essayé? A vingt-quatre ans, qu'est-ce qu'un officier en non-activité peut avoir de mieux à faire que l'amour? Ce jeune homme avait suivi des yeux la mère et la fille lorsqu'elles étaient rentrées chez elles; il avait remarqué leur maison, et, dès le lendemain, dans l'après-midi, il se promenait en face, de l'autre côté du boulevard, regardant sans cesse les fenêtres de cette heureuse maison qui recélait dans ses murs l'objet charmant qu'il brûlait de revoir.

Les regards de notre officier se portaient sans cesse du premier au troisième étage; heureusement pour lui, la maison n'en avait pas davantage, ce qui aurait fini par le

faire loucher, car il voulait souvent examiner plusieurs fenêtres en même temps. Aux deux premiers étages, les croisées restent constamment fermées; mais enfin, au troisième, on ouvre une fenêtre, quelqu'un s'y place... ce n'est pas la charmante fille, mais c'est sa mère, et c'est déjà quelque chose de savoir que c'est sur les croisées du troisième qu'il faut porter ses regards.

Le jeune homme ne veut pas cependant mettre trop d'affectation à porter les yeux de ce côté; il continue de se promener, mais il ne va pas bien loin et ne perd jamais de vue les bienheureuses croisées; quand il s'est assez éloigné, il revient sur ses pas, et lorsqu'il est tout en face de la maison qui l'intéresse, il ne la regarde plus qu'à la dérobée et comme en regardant autre chose; puis il s'éloigne encore pour revenir bientôt. C'est une véritable faction; mais qui de nous n'en a pas fait de ces factions amoureuses qui durent quelquefois plus que celles d'une sentinelle! Pour mon compte, je me souviens d'avoir bien souvent monté cette garde-là en hiver, bravant la neige, la pluie, ne voyant même pas les ruisseaux dans lesquels je barbottais!... Oh! la bonne chose que l'amour!

Ce jour-là, Honorine ne paraît pas à la fenêtre, mais le lendemain on est plus heureux; la jolie enfant vient s'y placer un moment à côté de sa mère. Dans ce simple négligé que l'on garde chez soi, elle paraît encore plus séduisante, et le jeune homme ne peut détacher ses yeux de dessus la fenêtre; il s'arrête, il reste comme en extase... Alors, comme à Paris, dès qu'on voit une personne s'arrê-

ter et regarder longtemps au même endroit, on s'imagine qu'il y a quelque chose de curieux à voir, bientôt plusieurs badauds s'arrêtent à côté d'Ernest, et lui disent :

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a? est-ce le feu qui est quelque part?

Notre jeune homme, ennuyé, repousse tout ce monde qui l'entoure et s'éloigne en répondant aux flâneurs :

— C'est un singe qui s'envole.

Et les curieux restent ébahis, en se répétant :

— Un singe qui s'envole!... oh! il faut voir cela!

Et la foule augmente; bientôt on ne peut plus passer sur le boulevard. Tout le monde s'arrête pour voir ce singe qui s'envole; on fait des commentaires, des réflexions.

— C'est donc un singe qui a des ailes? demande une bonne femme.

— Pourquoi pas? dit un petit vieux qui veut faire le savant; il y a bien des fourmis volantes, pourquoi n'y aurait-il pas des singes-volant?

— Bon! c'est voleur que vous voulez dire?

— Mais je ne vois rien...

— Ni moi!...

— Enfoncés les jobards! crie un gamin en se mettant à rire.

Alors la foule s'écoule désappointée, mais plusieurs bonnes femmes sont persuadées qu'il y a des singes-volant, et s'empressent d'aller l'apprendre à leur portière.

Ernest a compris qu'il ne devait pas rester en extase pour regarder la charmante fille, puisque cela provoquait des rassemblements sur le boulevard. Il s'est promis de passer son chemin, tout en allant assez doucement pour avoir le loisir de contempler ces traits qui lui ont ravi le repos; c'est ce qu'il fait pendant plusieurs jours. Il aperçoit Honorine, pas tous les jours, mais lorsqu'elle paraît à la croisée, il emporte du bonheur pour le restant de la journée.

La jeune fille ne se mettait jamais à la fenêtre que lorsque sa mère y était déjà. Cependant un jour, par hasard, Honorine s'est mise à une croisée, et sa mère n'est pas auprès d'elle. Ernest passait justement dans ce moment-là; cette fois il ne peut s'empêcher de s'arrêter encore. La charmante enfant regarde de son côté; aussitôt il la salue à plusieurs reprises, et, avec sa tête, Honorine lui rend gracieusement son salut. Notre amoureux est enchanté, car il se dit :

— Elle m'a reconnu, puisqu'elle veut bien me rendre mon salut; si je n'étais pour elle qu'un inconnu, elle aurait détourné la tête. Elle m'a reconnu! alors elle ne m'avait donc pas entièrement oublié!

Mais, de sa chambre, Florentine avait vu sa fille saluer quelqu'un, et elle lui crie, sans quitter sa chaise :

— Qui donc salues-tu sur le boulevard, mon enfant?

Et la belle enfant, sans trop savoir pourquoi, devient rouge comme une cerise, en répondant :

— Maman... c'est .. tu sais bien... c'est ce jeune homme...

— Mais non, ma fille, je ne sais pas... Quel jeune homme?

— Celui avec qui nous avons causé au spectacle, le soir que nous avons été voir jouer ma pauvre marraine, qui a disparu depuis...

Florentine ne disait pas la vérité en répondant à sa fille qu'elle ne savait pas; car, comme elle regardait très-souvent sur le boulevard, elle avait fort bien remarqué et reconnu le jeune homme qui passait et repassait si souvent de l'autre côté de la chaussée; mais elle n'en avait rien dit à Honorine, se doutant bien que c'était pour sa fille que le gentil militaire se promenait ainsi devant leur maison, et voulant savoir si celle-ci l'avait remarqué.

Une mère ne se trompe guère aux allures d'un amoureux, surtout lorsque cette mère est encore dans l'âge d'aimer et de plaire. Il y en a beaucoup, dans ce cas, qui prennent pour elles les œillades qu'on adresse à leur fille, mais Florentine n'était pas de celles-là; ne songeant plus à plaire, n'ayant plus dans le cœur qu'un amour, celui qu'elle éprouvait pour sa fille, elle trouvait tout naturel qu'on en devint amoureux; elle eût été bien plus surprise du contraire; aussi ce qu'elle tenait surtout à savoir, c'était ce qui se passait dans le cœur d'Honorine.

Comme maintenant il n'y avait plus à feindre, Florentine répond en affectant un air d'indifférence :

— Ah! oui, je me souviens à présent! un jeune homme qui était derrière nous au spectacle.

— Oui, maman, et qui a fait finir ce vieux vilain qui m'enfonçait ses genoux dans le dos...

— Il était fort poli ce jeune homme...

— Oh ! très-poli ! c'est M. Ernest Didier.

— Comment ! tu sais son nom ?

— Maman, c'est lui-même qui nous l'a dit, après avoir lu la carte du vieux qui s'appelait : le vicomte Oreste de la Palissonnière, officier de la bouche, sans adresse ; M. Ernest, alors, nous a dit sa carte, son nom, son état ; il est ex-lieutenant dans le 29e de ligne, et il demeure faubourg Montmartre, numéro 17.

— Mon Dieu ! Honorine, quelle mémoire tu as !

— Oh ! oui, maman ; j'ai toujours eu beaucoup de mémoire.

Florentine ne juge pas à propos pour cette fois de prolonger cette conversation ; mais elle observe avec encore plus de vigilance les moindres actions de sa fille ; elle s'aperçoit, qu'à dater de ce jour, Honorine se met bien plus souvent à la croisée, et que, lorsqu'elle n'ose pas ouvrir la fenêtre, elle s'assied tout contre, et à chaque instant porte ses regards sur le boulevard, si bien que sa broderie en souffre et qu'elle est parfois obligée de recommencer son ouvrage.

Quant au jeune officier, il passe plus que jamais ; depuis qu'il a échangé un salut avec Honorine, il ne pourrait pas être un jour sans chercher à la voir, et dès qu'il l'aperçoit les salutations recommencent ; la jeune mère qui observe tout cela, dit avec malice :

— Tu vois donc souvent passer des connaissances, ma fille ?

— Mais, maman, c'est M. Ernest qui me salue...

— Toujours M. Ernest... Ne trouves-tu pas que ce jeune homme passe bien souvent devant chez nous?

— Maman... c'est si gentil le boulevard... il y a tant de choses à voir sur celui-ci!...

— Mais il passe donc sa vie à se promener ce jeune homme?...

— Maman, puisqu'il n'est plus en activité, que veux-tu qu'il fasse?

— Ah! c'est juste!... c'est ce qu'il peut faire de mieux... mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se promène même quand il pleut!

— Ah! maman! est-ce que les militaires ont peur de l'eau!

Florentine voit que sa fille a réponse à tout, et que les promenades et les saluts du jeune homme sont loin de lui être indifférents. La jeune mère se rappelle qu'elle a été victime de la séduction; elle tremble déjà pour le repos de sa fille, et se promet de consulter son meilleur ami, son protecteur, enfin de demander au comte de Germancey ce qu'elle doit faire pour empêcher qu'un amour, peut-être blâmable, s'empare du cœur d'Honorine.

L'occasion ne tarde pas à se présenter : M. de Germancey vient voir sa filleule, et lorsque la jeune fille, après avoir embrassé son parrain, va reprendre sa place contre la fenêtre, Florentine prend le comte à part et lui raconte tout ce qui a rapport au jeune homme qui échange maintenant de si fréquents saluts avec sa fille.

M. de Germancey a écouté la jeune mère avec attentio et s'informe d'abord si cette nouvelle connaissance da de loin.

— Il y a déjà près de cinq mois, répond Florentine, q nous sommes allées au théâtre de la Gaîté, où je viens vous dire comment nous avons été amenées à causer av ce jeune homme. Ce ne fut que plus d'un mois après que m'aperçus qu'il se promenait bien souvent devant n fenêtres; mais alors Honorine ne s'en aperçut pas, elle mettait fort rarement à la croisée. Ce n'est que depuis s semaines à peu près qu'elle a reconnu ce monsieur q l'a saluée; mais depuis ce temps elle se place constai ment contre la fenêtre pour travailler, et elle y travai fort mal, parce qu'à chaque instant ses yeux se portent s le boulevard... et le jeune homme passe, ils se saluent elle rougit... Ah! mon cher protecteur, je sais trop tc ce que cela veut dire... Honorine commence à aimer, je me suis promis de tout vous dire, et de vous consult pour savoir comment nous chasserions cet amour na sant de son cœur.

Le comte sourit, puis répond :

Mais d'abord est-il bien prouvé que nous devions ch ser cet amour naissant et nous opposer à sa croissance? Ma chère Florentine, votre fille est maintenant dans seizième année; elle est trop jolie pour ne point insp rer de l'amour, trop sensible pour ne pas en éprouv elle-même... il s'agit seulement de savoir si celui q cherche à lui plaire est digne de posséder son cœur. *Oh! quant* à cela, il faut bien prendre garde!... mais

soin me regarde; et si ce jeune homme s'entourait de mystères...

— De mystères!... oh! bien au contraire; il nous a dit tout de suite sa position,.. il est décoré...

— Vous me l'avez dit, mais il ne faut pas toujours se fier aux décorations...

— Ah! il nous a dit aussi son nom ; il s'appelle Ernest Didier...

— Ernest Didier !... Attendez donc... un jeune homme de ce nom venait quelquefois dans une maison où je vais aussi... C'est un fort joli garçon. brun, taille élancée...

— Oh! c'est bien cela... mais, tenez, ma fille salue en ce moment; venez à une autre fenêtre, vous verrez le jeune homme en question.

Le comte va ainsi que Florentine se placer contre les carreaux d'une autre fenêtre, sans que la jeune fille le remarque, parce qu'elle n'a des yeux que pour le boulevard. Ernest Didier ne tarde point à repasser, et comme il ne manque pas de lever la tête pour regarder Honorine, M. de Germancey peut le voir tout à son aise. Il dit à demi-voix :

— C'est bien lui .. c'est mon jeune homme !

— Alors vous le connaissez?...

— Pas particulièrement, mais assez pour avoir entendu dire beaucoup de bien de lui !

— Mais il s'est battu pour l'empereur...

— Croyez-vous que je lui en veuille pour cela !... je serais *donc bien injuste.*

— Mais il n'a pas voulu entrer au service du roi...

— Preuve qu'il est fidèle à ses opinions, et c'est fo[illegible] rare aujourd'hui.

— Alors, monsieur, vous pensez donc...

— Que cet amour ne serait pas mal placé. Au rest[illegible] je saurai... je m'informerai... ne soufflez mot de rie[illegible] dans quelques jours je serai fixé sur le compte de [illegible] jeune homme.

Et M. de Germancey va trouver sa filleule, lui pre[illegible] le menton, l'embrasse sur le front, en se disant :

— Voilà qui va rendre bien malheureux notre amo[illegible] reux qui, malgré mes cheveux blancs, va me prend[illegible] pour un rival !

Et la jolie enfant est toute embarrassée en recevant [illegible] caresses de son parrain qui lui dit :

— Qu'as-tu donc, mon enfant?...

— Moi... mais rien, mon parrain...

— Tu as l'air moins gai qu'à l'ordinaire...

— Oh ! je vous assure que vous vous trompez...

— Tu as les yeux rouges... c'est de travailler con[illegible] la fenêtre, tu auras attrapé un coup d'air...

— Oh ! par exemple... au contraire... j'y vois bien pl[illegible] clair !

Et le comte est parti en souriant à Florentine. Mai[illegible] Ernest a disparu aussi en voyant un monsieur embrasser familièrement Honorine, et celle-ci est désolée en n'a[illegible] percevant plus le beau jeune homme. Elle se dit :

— *Il a* vu qu'on m'embrassait... il est parti ! Que va-

t-il penser... mon Dieu! je ne pouvais cependant pas lui crier par la fenêtre : C'est mon parrain! ce n'est que mon parrain!

Quelques jours plus tard, le comte revient chez Florentine; il la prend à part et lui dit :

— Je me suis informé... c'est un brave et honnête garçon dont la famille est fort honorable; il a perdu ses parents de bonne heure. Il a seize cents livres de rentes, c'est tout ce que son père lui a laissé; il vit avec cela sans faire de dettes! ce qui annonce autant d'ordre que d'économie!... ce qui est rare chez les jeunes gens...

— Il vous a revu chez ces personnes qui vous ont renseigné?

— Non, il n'y vient presque plus depuis qu'il est amoureux!

— Ainsi, monsieur, vous croyez donc?...

— Que vous pouvez recevoir chez vous Ernest Didier, et lui permettre de faire la cour à Honorine.

— Le recevoir chez nous... comment vous pensez...

— Je pense qu'une cour honnête, sous les yeux d'une mère qui ne quitte jamais sa fille, vaut beaucoup mieux que des œillades et des saluts par la fenêtre... Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

— Oh! si monsieur! mais ma fille est si jeune...

— Pardieu! je ne vous dis pas de la marier à présent! quand elle aura dix-sept ans, nous verrons, jusque-là il n'y a pas de mal que les jeunes gens puissent se connaître et s'apprécier... Je ne vous parle pas du peu de

fortune du jeune homme... ma filleule a déjà six m
livres de rente, et tout annonce qu'elle sera mon h
tière... il vaut donc mieux la donner à un homme pau
mais honnête qu'à un richard libertin ou fripon... s
vent tous les deux à la fois.

— Vous avez toujours raison, monsieur, mais ce je
homme... pour lui permettre de venir ici... je ne sai

— Soyez tranquille, cela me regarde; se promène
toujours sur le boulevard ?

— Oh ! toujours...

— C'est bien. Mettez votre châle et votre chapc
dites à Honorine d'en faire autant; nous allons descen
nous promener aussi.

Florentine est bientôt prête ; Honorine semble inqui
en apprenant qu'elle va sortir avec sa mère et son p
rain. Cependant elle obéit et met son chapeau, tout
jetant des regards par la fenêtre, car elle vient de
Ernest passer.

Les dames ont terminé leurs apprêts. On descend e
comte dit :

— Traversons; l'autre côté du boulevard est beauc
plus gai.

On traverse. M. de Germancey donne le bras à la m
et à la fille. Celle-ci est tremblante; elle pense que
jeune officier, en la voyant au bras d'un monsieur,
encore faire bien des conjectures; elle voudrait presc
*ne pas* le rencontrer, et malgré cela ses regards le ch
*chent toujours*.

On n'a pas fait deux cents pas que l'on se trouve vis-à-vis d'Ernest, qui salue respectueusement les deux dames et va passer, lorsque le comte s'écrie :

— Eh ! mais je ne me trompe pas... c'est monsieur Ernest Didier !...

En entendant prononcer son nom, le jeune homme s'arrête, considère alors le comte, puis rappelant ses souvenirs :

— Mais... en effet... j'ai l'avantage de connaître monsieur... je cherche...

— Chez M. Grandpré...

— Ah ! oui, pardon... c'est monsieur le comte de Germancey que j'ai l'avantage de saluer.

— Lui-même... et vous connaissez ces dames?

— J'ai eu le plaisir de me trouver au spectacle près de madame et de mademoiselle... mais je...

— Eh bien ! monsieur Didier... c'est ma filleule que vous voyez... J'ai une jolie filleule, n'est-ce pas? elle tient de sa mère !

La figure du jeune homme devient radieuse lorsqu'il apprend que le comte est le parrain de celle dont il est amoureux. Quant à Honorine, depuis que son parrain a causé avec Ernest, depuis qu'elle sait qu'il le connaît, elle est si contente qu'elle ne peut plus se tenir tranquille sur ses jambes, elle sautille au bras de son parrain qui lui dit :

— Qu'avez-vous donc, ma chère filleule... est-ce que *vous voulez me faire* danser?

— Oh! pardon, mon parrain, c'est que j'ai... des fourmis dans les jambes...

— Ma chère Florentine, je vous présente monsieur Ernest Didier comme un jeune homme dont on m'a dit beaucoup de bien...

— Ah! monsieur le comte, vous êtes trop bon, et je ne mérite pas...

— Le bien que l'on dit de vous? j'aime à croire que si... Au reste, puisque vous connaissez déjà un peu ces dames, eh bien! je vous mènerai chez elles... afin que vous fassiez tout à fait connaissance...

— Ah! monsieur le comte, que de reconnaissance!... si madame daigne permettre...

— Ce sera avec plaisir, monsieur.

— Décidément ma filleule a du vif-argent dans les jambes, elle ne saurait se tenir en place... nous allons continuer notre promenade... Monsieur Didier, voilà ma carte... Venez me prendre demain sur les deux heures, et nous irons ensemble rendre visite à ces dames.

— Oh! je n'y manquerai pas, monsieur!

Le jeune homme salue et s'éloigne tout joyeux. De son côté, Honorine continue de sautiller au bras de son parrain, qui dit tout bas à Florentine :

— Comme elle est contente!

Et Florentine soupire en murmurant :

— Elle l'aime donc déjà bien!

Le lendemain, Ernest est exact à l'heure qu'on lui a dite, et le comte le mène chez Florentine. Ainsi la

jeune homme se trouve introduit chez celle qu'il aime, ainsi il peut la voir, lui parler ; mais, tout en ne cherchant point à dissimuler l'amour qu'il ressent pour Honorine, il est près d'elle si respectueux, si convenable, sa tenue chez ces dames est toujours si digne, que le comte dit à Florentine :

— Vous repentez-vous de recevoir ce jeune homme?

— Oh ! non, et je commence à croire aussi que ma fille... plus heureuse que sa mère, a bien placé ses affections.

De son côté, Honorine se montre encore plus aimante, plus prévenante pour sa mère. Le bonheur brille dans ses yeux ; l'amour heureux rend si aimable, si bon !... excepté chez les mauvaises natures.

Mais un jour, Florentine voyant sa fille très-attentionnée à regarder par la croisée, lui dit :

— Est-ce que notre jeune ami, monsieur Didier, passe sur le boulevard en ce moment ?

— Oh ! non, maman, ce n'est pas lui !...

— Que regardes-tu donc alors qui semble te préoccuper?

— Maman, c'est un monsieur qui, depuis quelque temps, passe souvent devant nos fenêtres... Je l'ai remarqué parce qu'en cherchant des yeux M. Ernest qui devait venir nous voir et qui ne venait pas, j'ai aperçu un monsieur dans une calèche qu'il avait fait arrêter presque en face... puis il regardait ici, et j'ai bien vu qu'il me désignait à un autre homme qui était dans la voi-

ture à côté de lui, et cet autre homme, il m'a bien semblé que c'était le vilain monsieur avec qui Ernest... je veux dire M. Ernest, s'est querellé au spectacle... tu sais... et depuis ce jour je l'ai encore vu passer en calèche... et toujours il se retourne pour regarder nos fenêtres...

— Et comment est-il cet homme?

— D'abord il est très-bien mis, très-élégant, sa voiture est fort jolie... son cocher a une livrée; c'est un homme qui doit être vieux, car il a les cheveux presque blancs, et cependant sa figure n'est pas vieille... il a des yeux qui brillent comme des éclairs, mais il a une grande cicatrice à une joue.

— Et tu éprouves du plaisir à le regarder cet homme?

— Oh! non, il me fait plutôt peur! et... c'est bien drôle, il avait l'air de me sourire.

— C'est singulier... je veux que tu me le montres ce monsieur... est-ce qu'il vient de passer?

— Oui, et il a fait arrêter sa calèche devant le théâtre de la Gaîté, puis il y est entré, sans doute pour louer une loge... il va revenir, car sa voiture est toujours là qui attend...

Florentine court se placer à la fenêtre, elle se sent toute émue, toute troublée. Bientôt Honorine lui dit :

— Tiens, maman, voilà ce monsieur... il sort du théâtre... il regagne sa voiture...

Le soi-disant baron de Sternitz venait en effet de louer une loge d'avant-scène. Florentine l'examine avec anxiété; les cheveux gris-blancs, la grande cicatrice ne lui per-

mettent pas de reconnaître son amant; cependant, au moment de monter en voiture, ce monsieur a levé la tête pour regarder si Honorine est encore à la croisée, mais en apercevant Florentine près de sa fille, il se hâte de se jeter au fond de la calèche, qui repart aussitôt.

Florentine a pourtant eu le temps d'apercevoir le regard que l'élégant monsieur a jeté sur sa fille, et elle se sent bouleversée; il lui semble que ce regard ne peut appartenir qu'à Francisque, mais bientôt cette pensée s'évanouit, elle se dit:

— Non, ce n'est pas lui... il est jeune encore... et cet équipage... cette livrée... Allons !... j'étais folle de croire que je le revoyais !... oh! ne parlons pas de cela à mon protecteur... il se moquerait de moi !...

TAYLOR INST.-OXFORD

## X

### LE BARON DE STERNITZ VA GRAND TRAIN

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son intime, qu'il avait intitulé major Kroutberg, le baron de Sternitz, dès qu'il avait eu en poche les cent mille francs qu'il s'était fait compter par la descendante des Hautefutaie, avait loué un appartement magnifique dans la Chaussée-d'Antin, pris une voiture, acheté des chevaux, engagé à son service des laquais auxquels il faisait porter une élégante livrée. Puis il courait les spectacles, ne dînait que chez *les meilleurs traiteurs*, affichait un luxe insolent, jouait

gros jeu, hantait les roulettes du Palais-Royal, et se promettait chaque soir de faire sauter la banque.

Le major Kroutberg logeait avec son ami et partageait une partie de ses orgies. Quelquefois, dans un tête-à-tête, La Grenouille se permettait de dire à son compagnon :

— Ton audace me confond!... tu vas partout la tête haute, la démarche fière, le ton tranchant! tu te fais introduire dans les cercles les mieux composés... et tu ne crains pas d'être reconnu... tu ne crains pas que l'on dise : « Qnel est donc ce baron de Sternitz qui mène un si grand train :

— Imbécile! je t'ai déjà dit que c'était ce luxe, cette audace qui me garantissaient du soupçon! D'ailleurs, à la suite de Sa Majesté Louis XVIII, il est venu en France, et surtout à Paris, tant de Russes, de Prussiens, d'Autrichiens! Crois-tu donc qu'on ait le temps et même la volonté de bien connaître la généalogie de tout ce monde-là?... Je passe dans la foule! c'est tout simple! Je sème l'or sur mon chemin... je suis généreux... on est enchanté de faire ma connaissance; ensuite ce vieux sot de la Palissonnière, que je promène souvent avec moi, et qui dit me connaître de longue date, achève de bien me poser partout! Quant à me reconnaître, c'est impossible! J'ai su me vieillir de quinze ans, et cette balafre qui me défigure achève de me rendre méconnaissable!

— C'est juste! mais comme c'est heureux que tu n'aies pas reçu cette blessure avant notre fuite de là-bas! car

si tu l'avais eue alors, au lieu de te déguiser, elle servirait à te faire reconnaître!

— Tu vois bien que la fortune me protége. Je dois cependant t'avouer, major, qu'il y a un homme que je crains... un seul... mais devant celui-là, je ne sais pas si je saurais soutenir mon personnage.

— Et c'est?

— Parbleu! tu dois bien le deviner, c'est le comte de Germancey!... aussi j'ai grand soin de l'éviter! Dernièrement, j'étais dans un cercle; on a annoncé le comte; aussitôt, sans en avoir l'air j'ai filé et disparu.

— Tu as bien fait, c'est plus prudent... je ferais de même si j'entendais annoncer le chevalier de Mérillac, qui m'avait si bien reconnu dans la forêt de Senart! et pourtant je me flatte que mon faux nez me change entièrement.

— Oh! parfaitement... et tu pourrais te dispenser de tenir, comme tu le fais toujours, ton menton dans ta cravate!

— Mon cher! tout le monde n'a pas ton aplomb! je ne suis pas un petit Car...

— Tais-toi! je t'ai défendu de prononcer tous ces noms-là... je ne suis plus que le baron prussien.

M. le vicomte de la Palissonnière, qui, plus d'une fois, a eu le plaisir de monter dans la belle calèche de son nouvel ami, ne cesse de vanter à tout le monde les belles manières, l'élégance, le luxe du baron, et en se retrouvant bientôt avec madame Rigoulotini, il lui dit:

gros jeu, hantait les roulettes du Palais-Royal, et se promettait chaque soir de faire sauter la banque.

Le major Kroutberg logeait avec son ami et partageait une partie de ses orgies. Quelquefois, dans un tête-à-tête, La Grenouille se permettait de dire à son compagnon :

— Ton audace me confond!... tu vas partout la tête haute, la démarche fière, le ton tranchant! tu te fais introduire dans les cercles les mieux composés... et tu ne crains pas d'être reconnu... tu ne crains pas que l'on dise : « Qnel est donc ce baron de Sternitz qui mène un si grand train :

— Imbécile! je t'ai déjà dit que c'était ce luxe, cette audace qui me garantissaient du soupçon! D'ailleurs, à la suite de Sa Majesté Louis XVIII, il est venu en France, et surtout à Paris, tant de Russes, de Prussiens, d'Autrichiens! Crois-tu donc qu'on ait le temps et même la volonté de bien connaître la généalogie de tout ce monde-là?... Je passe dans la foule! c'est tout simple! Je sème l'or sur mon chemin... je suis généreux... on est enchanté de faire ma connaissance; ensuite ce vieux sot de la Palissonnière, que je promène souvent avec moi, et qui dit me connaître de longue date, achève de bien me poser partout! Quant à me reconnaître, c'est impossible! J'ai su me vieillir de quinze ans, et cette balafre qui me défigure achève de me rendre méconnaissable!

— C'est juste! mais comme c'est heureux que tu n'aies pas reçu cette blessure avant notre fuite de là-bas! car

si tu l'avais eue alors, au lieu de te déguiser, elle servirait à te faire reconnaître!

— Tu vois bien que la fortune me protége. Je dois cependant t'avouer, major, qu'il y a un homme que je crains... un seul... mais devant celui-là, je ne sais pas si je saurais soutenir mon personnage.

— Et c'est?

— Parbleu! tu dois bien le deviner, c'est le comte de Germancey!... aussi j'ai grand soin de l'éviter! Dernièrement, j'étais dans un cercle; on a annoncé le comte; aussitôt, sans en avoir l'air j'ai filé et disparu.

— Tu as bien fait, c'est plus prudent... je ferais de même si j'entendais annoncer le chevalier de Mérillac, qui m'avait si bien reconnu dans la forêt de Senart! et pourtant je me flatte que mon faux nez me change entièrement.

— Oh! parfaitement... et tu pourrais te dispenser de tenir, comme tu le fais toujours, ton menton dans ta cravate!

— Mon cher! tout le monde n'a pas ton aplomb! je ne suis pas un petit Car...

— Tais-toi! je t'ai défendu de prononcer tous ces noms-là... je ne suis plus que le baron prussien.

M. le vicomte de la Palissonnière, qui, plus d'une fois, a eu le plaisir de monter dans la belle calèche de son nouvel ami, ne cesse de vanter à tout le monde les belles manières, l'élégance, le luxe du baron, et en se retrouvant bientôt avec madame Rigoulotini, il lui dit :

gros jeu, hantait les roulettes du Palais-Royal, et se promettait chaque soir de faire sauter la banque.

Le major Kroutberg logeait avec son ami et partageait une partie de ses orgies. Quelquefois, dans un tête-à-tête, La Grenouille se permettait de dire à son compagnon :

— Ton audace me confond!... tu vas partout la tête haute, la démarche fière, le ton tranchant! tu te fais introduire dans les cercles les mieux composés... et tu ne crains pas d'être reconnu... tu ne crains pas que l'on dise : « Qnel est donc ce baron de Sternitz qui mène un si grand train :

— Imbécile! je t'ai déjà dit que c'était ce luxe, cette audace qui me garantissaient du soupçon! D'ailleurs, à la suite de Sa Majesté Louis XVIII, il est venu en France, et surtout à Paris, tant de Russes, de Prussiens, d'Autrichiens! Crois-tu donc qu'on ait le temps et même la volonté de bien connaître la généalogie de tout ce monde-là?... Je passe dans la foule! c'est tout simple! Je sème l'or sur mon chemin... je suis généreux... on est enchanté de faire ma connaissance; ensuite ce vieux sot de la Palissonnière, que je promène souvent avec moi, et qui dit me connaître de longue date, achève de bien me poser partout! Quant à me reconnaître, c'est impossible! J'ai su me vieillir de quinze ans, et cette balafre qui me défigure achève de me rendre méconnaissable!

— *C'est juste*! mais comme c'est heureux que tu n'aies *pas reçu* cette blessure avant notre fuite de là-bas! car

si tu l'avais eue alors, au lieu de te déguiser, elle servirait à te faire reconnaître!

— Tu vois bien que la fortune me protége. Je dois cependant t'avouer, major, qu'il y a un homme que je crains... un seul... mais devant celui-là, je ne sais pas si je saurais soutenir mon personnage.

— Et c'est?

— Parbleu! tu dois bien le deviner, c'est le comte de Germancey!... aussi j'ai grand soin de l'éviter! Dernièrement, j'étais dans un cercle; on a annoncé le comte; aussitôt, sans en avoir l'air j'ai filé et disparu.

— Tu as bien fait, c'est plus prudent... je ferais de même si j'entendais annoncer le chevalier de Mérillac, qui m'avait si bien reconnu dans la forêt de Senart! et pourtant je me flatte que mon faux nez me change entièrement.

— Oh! parfaitement... et tu pourrais te dispenser de tenir, comme tu le fais toujours, ton menton dans ta cravate!

— Mon cher! tout le monde n'a pas ton aplomb! je ne suis pas un petit Car...

— Tais-toi! je t'ai défendu de prononcer tous ces noms-là... je ne suis plus que le baron prussien.

M. le vicomte de la Palissonnière, qui, plus d'une fois, a eu le plaisir de monter dans la belle calèche de son nouvel ami, ne cesse de vanter à tout le monde les belles manières, l'élégance, le luxe du baron, et en se retrouvant bientôt avec madame Rigoulotini, il lui dit:

— Y a-t-il longtemps, noble dame, que vous avez vu mon intime ami?

— De quel intime ami me parlez-vous? demande la fière Herminie d'un ton assez sec.

— Eh! mais... je n'en ai pas deux comme celui-là : c'est ce cher baron de Sternitz, que j'ai eu l'avantage de vous présenter, et que vous avez accueilli avec tant de plaisir...

L'épouse du millionnaire fait une singulière figure; enfin elle répond avec un sourire qui pourrait passer pour une grimace :

— Ah!... ce baron prussien... je l'ai revu... il y a déjà quelque temps... mais je ne tiens pas à ce qu'il vienne souvent!

— Vous m'étonnez!... Comment! le brave des braves! un homme qui s'est battu partout pour notre cause... ne serait plus dans vos bonnes grâces!...

— Je ne dis pas cela... mais c'est cette balafre qui lui coupe la figure... cela n'est pas agréable à voir!...

— C'est une glorieuse cicatrice!... aussi le baron est recherché, fêté partout. Il paraît qu'il est extrêmement riche! il mène un train superbe... il a équipage! J'ai eu le plaisir de monter plusieurs fois dans sa voiture... il m'a absolument voulu faire dîner avec lui et ce bon major Kroutberg chez les meilleurs restaurateurs de Paris; et quels dîners!... moi, qui ai été dans la bouche du roi, je m'y connais... c'était tout ce qu'il y a de plus recherché... *Ensuite* le baron loue des loges partout... il joue... oh! *il joue* beaucoup! il perd avec une indifférence prin-

cière!... c'est un homme qui doit avoir au moins cent mille livres de rentes!

— Ah! vous croyez qu'il a cent mille livres... de rentes?...

— Je ne serais pas étonné qu'il dépensât même plus que cela par année.

Madame Rigoulot, que cela impatiente d'entendre ainsi vanter le baron, trouve un prétexte pour quitter M. de la Palissonnière; et celui-ci retourne chez son ami le baron, en se disant :

— Comprenez donc quelque chose aux femmes!... moi, d'abord je déclare que je n'y ai jamais rien compris!... En voici une qui devrait être enchantée que je lui aie fait connaître mon ami intime... mais non... sa balafre déplaît à madame... cela fait pitié!... parole d'honneur! cela fait pitié!

Cependant le baron de Sternitz menait si grand train la somme qu'il s'était fait donner, qu'au bout de cinq mois, de ses cent mille francs il ne lui en restait plus que vingt-cinq. Il dit alors à son inséparable :

— Kroutberg... combien crois-tu que j'aie encore en caisse de mes cent mille livres?

— Ma foi!... tu vas si vite... tu en as peut-être déjà mangé la moitié?

— La moitié! dis donc les trois quarts... c'est tout au plus s'il me reste vingt-cinq mille livres...

— Diable!... et quand il n'y aura plus rien?...

— *Bon! est-ce que* je n'ai pas les moyens de m'en faire

donner?... mais comme il faut ménager les ressources, je veux ce soir tripler, quadrupler ma somme... J'irai au Palais-Royal, au numéro neuf; je jouerai à la roulette, et j'ai dans l'idée que je ferai sauter la banque!

— Dis donc... y a-t-il moyen de tricher là?

— Non... impossible!

— Alors je n'aime pas ce jeu-là!

— Et moi j'en suis fou!... Oh! ce soir, je gagnerai... j'en suis sûr.

Le soir, en effet, ce monsieur se rend à la maison de jeu du Palais-Royal qui portait le numéro neuf, et qui n'était pas, comme le cent treize, hantée par les ouvriers et les petits joueurs, parce qu'on ne pouvait pas faire son jeu de moins de cent sous.

Malgré la confiance qu'il a dans sa fortune, le baron de Sternitz ne fait pas sauter la banque; et, au lieu de cela, il perd tout ce qu'il possédait. Il quitte alors la roulette, sans être plus triste, et dit au major qui l'attendait dans les galeries du Palais-Rayal :

— J'irai demain faire une petite visite à madame Rigoulotini.

— Ah! bigre!... cela veut dire...

— Qu'au lieu de faire sauter la banque, c'est moi qui ai sauté... ce sont de ces coups du sort qu'on ne saurait parer... Ah! je vais aussi écrire à ma femme...

— A ta femme?

— Oui; du moins, à celle que j'ai épousée sous le nom *de Villemart*... qui n'a jamais été le mien... par consé-

quent elle n'est pas plus ma femme que Florentine. Mais elle est la nièce du comte de Germancey... voilà ce que je veux lui apprendre, afin qu'elle ait une bonne part de la fortune du cher oncle...

— Je comprends... alors tu te remettras avec elle?

— Oh! nous verrons... cette Maria a des idées... elle me gênerait. Dans le tourbillon des plaisirs où j'ai vécu, j'avais oublié d'exploiter cette affaire; mais, dès demain, je veux réparer ma faute.

Le lendemain de cette soirée, la descendante des Hautefutaie était seule dans son appartement, rêvant à tout ce que le vicomte Oreste lui avait conté quelque temps auparavant du luxe et du train princier que menait son cher ami le baron, lorsque sa femme de chambre entre doucement et lui demande si elle veut bien recevoir M. de Sternitz.

A ce nom, cette dame a changé de couleur; cependant elle se rappelle que ce monsieur avait promis de lui rapporter son flacon; elle pense que c'est pour tenir sa promesse qu'il vient lui faire visite, et donne ordre qu'on l'introduise.

Le monsieur balafré se présente avec la même politesse, l'air toujours aussi respectueux; il fait même ses saluts encore plus longs et plus profonds, puis accepte enfin le fauteuil qu'on lui présente.

Madame Rigoulot attend que ce monsieur entame l'entretien; le baron semble se recueillir; enfin, impatiente, et voyant qu'il ne commence pas, Herminie lui dit :

— Je présume, monsieur, que vous venez pour me re-

mettre ce flacon... que vous avez oublié d'apporter... la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir?

Le baron se renverse dans son fauteuil, se met à son aise, et répond avec le plus beau sang-froid :

— Non, madame, non ; ce n'est pas pour ce motif que je suis venu.

— Ah! ce n'est pas... mais ce flacon cependant?...

— Oh! nous en parlerons plus tard! que cela ne vous inquiète pas! C'est pour une cause... plus importante... que je me suis permis, madame, de réclamer de vous cet entretien.

— Une cause... importante... voyons, monsieur, parlez, je vous écoute.

Herminie respire à peine tant elle est inquiète, mais celui qui est devant elle semble s'étudier à peser ses paroles.

— Madame... ainsi que cela devait être, j'ai vu M. votre fils... qui vend des contremarques, et mademoiselle votre fille... qui fait des ménages...

— Je pense, monsieur, que leur position est changée maintenant?

— Oui, madame, oui, nécessairement leur position n'est plus la même!... je leur ai donné la somme que vous m'aviez remise pour eux.

— Ils ont dû se trouver bien heureux... être bien joyeux... en recevant tant d'argent?...

— Oui, madame, oui; oh! ils ont été enchantés. J'ai *distribué* la somme en deux parties, comme cela devait

être... alors ils se sont mis dans leurs meubles... ils n'y étaient point auparavant...

— Monsieur, à quoi bon tous ces détails? ils sont maintenant tranquilles sur leur avenir, cela suffit!

— Mais non, madame, malheureusement, cela ne suffit pas! La demoiselle Maria, votre fille, menait une conduite assez sage. . mais il n'en a pas été de même de M. votre fils Victor... Lorsqu'il s'est vu possesseur d'une somme assez rondelette, cela lui a tourné la tête! il a fait des folies, il a joué! il s'est laissé gruger par les femmes... car il y a des femmes qui n'ont pas honte de gruger les hommes! bref, il a été bientôt aussi pauvre qu'auparavant! Ne voulant plus retourner à ses contremarques, il s'est adressé à sa sœur, excellente fille qui ne pouvait voir son frère dans la peine; elle lui a donné tout ce qu'elle avait, et il l'a mangé également; si bien que les voilà tous deux redevenus aussi misérables qu'autrefois!

— C'est affreux cela, monsieur!... je vois que ce garçon est un fort mauvais sujet... mais que voulez-vous que j'y fasse?...

— Mon Dieu, madame, cela va tout seul: que vous renouveliez le cadeau que vous leur avez déjà fait... Ce qui est arrivé leur servira de leçon, et il y a tout à parier que votre... fils sera plus sage à l'avenir.

— Quoi! monsieur, c'est encore de l'argent que vous venez me demander... pour eux?...

— Pas autre chose, madame; d'autant plus qu'on est toujours sûr d'en trouver chez la femme d'un millionnaire...

— Mais c'est impossible, monsieur! je n'ai pas d'argent, moi!

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que votre mari ou vous, madame, c'était la même chose!...

— Je ne puis plus en demander à mon mari, monsieur; je ne le puis plus...

— Ne les demandez pas, madame, mais arrangez-vous pour me les donner...

— Monsieur... j'ai là mille écus pour ma toilette... je vais vous les remettre...

— Fi donc, madame! pas de plaisanterie! c'est cent mille francs qu'il me faut!...

— Encore cent mille francs!... mais c'est odieux cela!...

— Non, madame; c'est une bagatelle pour un millionnaire...

— Je ne vous les donnerai pas, monsieur!

— Vraiment! eh bien, alors, attendez-vous à voir vos enfants venir ici les réclamer... Ils n'ont pas été ma dupe quand je leur ai donné la première somme... ils m'ont dit : Vous connaissez notre mère... nommez-nous-la... que nous allions nous jeter dans ses bras!... J'ai refusé; mais, cette fois, je vais le leur dire...

Le baron se lève et va prendre son chapeau. Madame Rigoulot court à lui, saisit une de ses mains, l'arrête en s'écriant :

— Monsieur... de grâce!... pitié!... ne me perdez *pas!...*

— Je n'ai pas le moindre désir de vous perdre, madame; c'est vous qui vous perdrez si vous refusez de me donner ces cent mille francs...

— Eh bien... vous les aurez, monsieur...

— A la bonne heure!... j'étais persuadé que nous finirions par nous entendre...

— Mais qui me dit que... dans quelques mois... ce ne sera pas encore à recommencer?...

— Eh! ma parole donc, que je vous engage... Oh! rassurez-vous; je vais donner une semonce à ce mauvais sujet de Victor... et lui dire: Ce secours est le dernier que vous recevrez... Alors, à demain, madame, à deux heures... vous savez que je suis l'exactitude même... je viendrai chercher la somme en question.

Le baron est parti. Herminie reste quelques instants accablée, terrifiée par ce qui vient encore de lui arriver; puis enfin, se levant tout à coup, elle se dit :

— Allons!... finissons-en sur-le-champ... rendons-nous près de M. Rigoulot.

Le banquier était dans son cabinet; il causait avec son ami Mouchenez, qui ne lui avait pas gardé rancune et venait le voir quelquefois; de son côté, depuis que sa femme lui avait impérativement demandé cent mille francs, Rigoulot était beaucoup moins enthousiaste de la descendante des Hautefutaie; parfois même il lui arrivait de convenir avec Mouchenez que la noble dame n'était pas d'une humeur bien agréable avec son époux.

En voyant entrer sa femme dans son cabinet, le banquier reste tout *saisi*; il se rappelle la visite qu'il a reçue

quelques mois auparavant; un secret pressentiment lui dit que sa fière épouse n'a rien d'agréable à lui communiquer.

En apercevant Mouchenez, madame Rigoulot est très-mécontente; cependant elle fait à celui-ci un salut moins hautain, moins désagréable qu'à l'ordinaire, puis elle murmure :

— Monsieur, je suis fâchée de troubler votre entretien avec votre ami, mais j'aurais besoin de vous parler un instant... à vous seul.

Mouchenez se lève aussitôt; il est encore tout surpris d'avoir reçu de cette dame un salut presque aimable, et lui dit :

— Je m'en vas, belle dame! oh! je m'en vas! Vous avez t'à parler z'à votre époux... je ne veux pas vous gêner! oh! gêner les gens, c'est pas mon genre!... Au revoir, fiston!...

— Mouchenez, va m'attendre dans le jardin du Palais-Royal; j'y serai dans une heure...

— Eh ben! ça va... c'est convenu, nous prendrons queuque chose ensemble... du ratafia ou du n'importe quoi! Madame, j'ai *t'évu* celui de vous saluer!

Mouchenez est parti, Herminie s'est jetée dans un fauteuil. Le banquier regarde sa femme et ne paraît pas empressé de savoir ce qu'elle vient faire dans son sanctuaire. De son côté, la noble dame cherche de quelle façon elle va formuler sa demande; elle se sent vexée d'être embarrassée devant son mari.

*Un silence* assez long règne donc entre les deux époux;

le banquier n'avait garde de le troubler; il avait pris une plume et s'occupait à la tailler; il l'aurait taillée toujours. Enfin Herminie s'écrie presque avec colère :

— Monsieur, est-ce que vous croyez que je suis venue ici pour rien?

— Non, madame, ou cela m'étonnerait.

— Et vous ne me demandez pas seulement ce qui m'amène...

— J'attends que vous me le disiez, madame...

— Eh bien! monsieur, j'ai besoin d'argent.

— Encore! il me semble cependant que je vous ai donné une assez forte somme, il n'y a pas six mois!

— C'est vrai, monsieur, mais vous savez bien que cette somme était pour payer une dette d'honneur...

— Vous me l'avez dit, en effet.

— Malheureusement, monsieur, je n'ai pu tout payer... cette somme n'était qu'un à-compte...

— Vous m'effrayez, madame! cent mille francs un à-compte!...

— Oui, monsieur, et il m'en faut encore autant.

Cette fois le banquier bondit sur sa chaise, puis il se lève, marche dans son cabinet avec agitation, en s'écriant :

— Oh! cela devient trop fort... des cent mille francs à chaque instant!... non, madame, non, cela ne se peut pas... Je ne suis point une vache à lait!... Si vous jetez votre argent par les fenêtres, madame, moi, je ne veux pas y *jeter le mien!...*

Herminie se ronge les ongles de dépit, elle laisse quelque temps son mari exhaler son humeur, puis, comme sa colère lui a donné du courage, elle lui dit d'un ton ferme et résolu :

— Monsieur, vous vous conduisez avec moi comme un manant, comme un parvenu que vous êtes... vous oubliez le rang de la personne que vous avez épousée...

— Ah ! fichtre ! madame, je m'en mords bien les doigts d'avoir fait ce mariage-là ! il me coûte cher ! et si c'était à recommencer...

— Assez, monsieur, assez ! je crois que vous voulez m'insulter !...

— Non, madame, je ne vous insulte pas, mais...

— Monsieur, il me faut cent mille francs...

— Je ne les ai pas là, madame !

— Alors vous me les enverrez demain avant deux heures... vous entendez, monsieur, avant deux heures... mais je vous promets une chose, c'est que cette demande d'argent est la dernière que je vous ferai... oh ! oui !... j'aimerais mieux mourir que de renouveler cette scène !

— Envoyez-moi demain votre créancier, madame, et je le payerai.

— Non, monsieur, je ne vous enverrai personne... c'est à moi seule qu'il appartient de terminer cette affaire... Vous m'enverrez demain, avant deux heures, la somme que je vous ai demandée, n'est-ce pas, monsieur? je puis y compter?

*Rigoulot* baisse le nez devant les regards flamboyants *de sa femme* et balbutie :

— Puisqu'il le faut absolument... et que ce sera votre dernière demande... oui, madame...

— C'est bien, monsieur.

Herminie est partie. Le banquier prend sa canne et son chapeau, s'essuie le visage avec son mouchoir, murmure des mots sans suite, puis se hâte d'aller au Palais-Royal retrouver son ami.

En apercevant le banquier dont la figure est toute bouleversée, Mouchenez court à lui :

— Qu'est-ce qui est donc z'arrivé à Crésus... tu es tout je ne sais comment... est-ce que tu as z'évu des mots mêlés d'aigreur avec ta femme?

— Oh ! si ce n'était que des mots!... mais j'ai eu bien mieux que cela!... mon pauvre Mouchenez ! tu avais bien raison de me dire que j'avais fait un sot mariage !... Ah ! quelle sottise de se lier à quelqu'un qui croit nous faire trop d'honneur en acceptant notre nom... notre fortune... J'ai été un imbécile, un orgueilleux, et pas autre chose !...

— Allons, calme-toi, mon gros. Qué diable peut te monter z'ainsi contre ta femme... Est-ce que, par hasard.. elle t'aurait cornardé?

Eh non !... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux que cela fût ça... oui, je l'aimerais mieux... mais madame travaille à me ruiner... c'est bien pis !

— Te ruiner ! z'est-ce que c'est possible?

— Oui, du train dont elle y va !

Et le banquier *raconte* à son ami la première visite de

sa femme, puis ce qui vient de se passer à la seconde. Mouchenez ouvre de grands yeux et murmure :

— Bigre! z'excusez! des cent mille francs à la fois... et tu vas encore les donner?

— Il le faut bien... j'ai promis... avant deux heures demain...

— Et tu ne sais pas à qui ta femme donne cet argent?

— Non, c'est ce qui m'inquiète... Ah! je voudrais bien savoir ce qu'elle en fait!

— Mais, mon homme, rien de si facile... Quand tu auras remis ou z'envoyé la somme demain, mets queuque-z'un en embuscade... mets-toi z'y toi-même... si ta femme sort, fais-la suivre; si on vient cheux elle, remarque qui vient!...

— Pardieu! tu as raison, mon cher Mouchenez... et cette idée-là ne me serait jamais venue... Sais-tu que tu n'es pas bête, Mouchenez!

— Et pourquoi t'est-ce que je serais bête? parce que je fais des cuirs en parlant?... c'te farce! mais, mon homme, j'ai vu, moi, des savants qui étaient bêtes comme des pots!...

— J'adopte ton idée... c'est après deux heures qu'on viendra, sans doute... Je veillerai, je guetterai par une fenêtre de ma chambre à coucher qui donne sur la cour... Je me cacherai derrière les rideaux...

— Et moi, si ça te va, à dater de deux heures, je me promènerai, sans trop t'en avoir l'air, devant ta maison... *j'aurai l'œil* sur les visiteurs!

— Oui, oui, je le veux bien... Comme cela impossible de ne point savoir qui viendra... c'est convenu !

— Et à présent paye-moi quéque chose.

Le lendemain, à l'heure dite, les deux amis étaient à leur poste. Le banquier avait porté lui-même les cent mille francs à sa femme dans un beau portefeuille, et il avait remarqué qu'elle ne paraissait nullement préparée à sortir. A deux heures cinq minutes, l'élégante calèche du baron de Sternitz s'arrête devant la porte cochère. Le baron descend et prend tout droit le chemin qui mène aux appartements de madame; il n'y fait qu'un court séjour, et au bout de cinq minutes reparaît, tout radieux, tenant encore à sa main le portefeuille que le banquier venait de porter chez sa femme; il remonte dans sa voiture et s'en va.

M. Rigoulot quitte alors sa cachette et va rejoindre son ami Mouchenez, qui lui dit :

— Eh bien, tu as vu ce beau monsieur qui est venu en voiture... sais-tu qui c'est?

— Oui, vraiment; c'est un baron prussien que M. de la Palissonnière nous a présenté il y a environ six mois... oh! je l'ai bien reconnu à sa cicatrice.

— C'est donc là le créancier de ta femme?

— Il paraît que oui !

— Quoi qu'il fait, ce coco-là?

— Je ne sais pas... mais puisqu'on nous l'a présenté, alors Herminie ne le connaissait donc pas !...

— C'est *louche tout* ça... enfin tu sais à qui tu as

affaire, et à présent tu peux prendre des informations... A ta place, moi, je n'en ferais ni une ni quatre, j'irais trouver le Prussien, et je lui dirais : Voyons, fiston, pourquoi t'est-ce que ma femme vous flanque comme ça des cent mille francs?... je demande z'à savoir de quoi il retourne entre elle et vous !

Rigoulot ne répond rien, mais il semble réfléchir.

## XI

### MARIA ET VICTOR

Depuis la partie de campagne à Ville-d'Avray, madame Roberval venait moins chez son amie la modiste, et alors qu'elle y venait, ce n'était plus cette femme si gaie, si rieuse d'autrefois; maintenant cette dame était triste, inquiète, une vague préoccupation paraissait sans cesse l'empêcher d'être à ce que l'on disait, et ce revirement dans son humeur agissait déjà sur son physique; Eulalie changeait à vue d'œil, en quelques mois elle avait vieilli de plusieurs années.

Victor n'avait pas été sans remarquer ce changement, et, un jour, il avait dit à sa sœur :

— Qu'est-il donc arrivé à ton amie? elle, qui était si gaie, qui ne songeait qu'à s'amuser, qui projetait sans cesse quelque partie de plaisir! maintenant elle a toujours l'air d'avoir du chagrin... elle soupire... elle est distraite, rêveuse... Toi, son ancienne amie, tu dois savoir ce qui la rend si différente d'autrefois?

— Elle a, je crois... des contrariétés dans son ménage... son mari ne la rend pas aussi heureuse qu'elle l'espérait...

— Tu crois?... hom!... tu ne veux pas me dire la vérité; mais comme autrefois madame Roberval paraissait s'inquiéter fort peu des actions et de l'humeur de son mari, il faut qu'il y ait autre chose, car cette dame ne se ferait pas du chagrin pour cela!... toi-même, avec elle, je ne te trouve plus si expansive... si à ton aise...

— Tu te trompes, Victor!

— Oh! non, je ne me trompe pas! mais si c'est un secret que tu as promis de garder, tu dois tenir ta promesse, et je ne te questionnerai plus à ce sujet.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cette conversation, lorsqu'un matin, pendant que le frère et la sœur réglaient ensemble les comptes du mois, le facteur apporte une lettre pour madame Villemart.

Maria éprouve une vive émotion en prenant la lettre; elle balbutie :

— Qui peut m'écrire?... c'est singulier!... je ne reçois jamais de lettres...

— Quelque dame de tes pratiques... qui te fait une commande...

— Oh! pour ces choses-là, les dames n'écrivent pas, elles viennent elles-mêmes... on a trop de détails à donner...

— Ouvre donc cette lettre, tu sauras ce que c'est...

— Mon ami... je ne sais pourquoi... je tremble... il me semble que je vais apprendre quelque chose... de mon mari... ah! je ne pourrai pas lire!... vois toi-même...

Victor prend la lettre, brise le cachet, regarde la signature et s'écrie :

— Villemart!...

— Villemart!... Ah! je ne m'étais donc pas trompée... il vit... il existe encore... ah! donne... donne... oh! je pourrai lire maintenant!

Victor rend la lettre à sa sœur, qui lit tout haut :

« Ma chère femme,

« Après tant d'années de séparation, vous avez dû me croire mort, j'avoue que j'ai un peu tardé à vous donner de mes nouvelles; mais j'avais résolu de faire fortune, de ne revenir que cousu d'or, de vous faire une existence princière; dans ce but, j'ai voyagé, j'ai été dans le nouveau monde, au diable, enfin! et, malheureusement, mes spéculations n'ont pas réussi. Je suis donc revenu en France, assez pauvre d'écus. Grâce au hasard, je viens de faire une découverte qui va changer votre position... quoique j'aie *appris que* vous faites assez bien vos affaires...

mais c'est une fortune que je vais vous donner... et à moi aussi par conséquent : j'ai découvert quels sont vos parents... »

Ici, Maria s'interrompt et regarde son frère en balbutiant :

— Ah ! mon ami !... entends-tu?

— Oui, oui, mais continue...

« Quels sont vos parents ; ils sont fort distingués, ainsi que je l'avais toujours pensé... Vous êtes le résultat d'une intrigue amoureuse entre le marquis de Germancey et une noble demoiselle, dont je sais le nom, que je me réserve de vous apprendre plus tard. Le marquis votre père est mort en Angleterre ; mais, avant de mourir, il a écrit à son frère pour lui apprendre qu'il avait deux enfants naturels, enfin, toute son intrigue avec la noble demoiselle. Ne sachant pas ce que vous étiez devenus, il n'a pu que donner à son frère des détails sur l'endroit où votre mère vous avait fait élever ; mais il le chargeait de faire tout son possible pour vous retrouver, en vous recommandant à son cœur. Or voici le beau de l'affaire : ce frère, le comte de Germancey, qui est rentré dans ses biens, a maintenant plus de vingt-cinq mille livres de rentes, il est célibataire et sans enfants, et il a fait son possible pour vous trouver, parce qu'il lui tarde d'enrichir sa nièce et son neveu. Allez donc bien vite le voir, ma chère Maria, allez vous jeter dans les bras de cet oncle qui brûle du désir d'embrasser sa nièce. Allez, devenez très-riche, je *pense bien* qu'alors vous n'oublierez pas que c'est à moi,

à votre mari que vous devez votre fortune, et j'irai vous faire visite quand votre position sera changée. J'ai toujours en ma possession le précieux flacon; mais comme il ne vient pas de votre père, il ne peut en rien intéresser votre oncle, et je le garde jusqu'à nouvel ordre. Je vous le répète, il faut courir trouver votre oncle et vous en faire reconnaître. Le comte de Germancey demeure à Paris, rue de Paradis-Poissonnière ; tout le monde vous indiquera sa maison.

« Au revoir, ma femme ; je vous certifie que je n'ai pas cessé d'être amoureux de vous...

« VILLEMART. »

Maria est tellement bouleversée par ce quelle vient de lire, qu'elle continue de regarder le papier sans avoir la force de parler. Quant à Victor, il a plusieurs fois froncé le sourcil pendant la lecture du billet et semble réfléchir.

— Eh bien, mon frère, tu ne dis rien? s'écrie enfin Maria ; est-ce que cette lettre ne te cause pas, comme à moi, un grand plaisir?...

— Cette lettre... oui sans doute... si ce qu'elle dit est vrai... si le comte de Germancey est notre oncle et qu'il désire, en effet, nous reconnaître pour les enfants de son frère... oui... ce serait un bonheur... mais, tiens, si tu veux que je te dise franchement ce que je pense... sur ton mari...

— Oui sans doute... parle...

— Eh bien, ce Villemart me paraît être une infâme canaille!...

— Ah! mon frère... comme tu le traites!... qui te fait penser...

— Tout! sa conduite, le style de sa lettre... Est-ce que tu crois que j'ajoute foi à ce désir de faire fortune... de t'enrichir qui, soi-disant, l'a empêché pendant un si grand nombre d'années de te donner de ses nouvelles? Mensonges que tout cela? Ce monsieur a... je ne sais comment, découvert que le comte de Germancey était notre oncle... il sait le comte riche, sans enfant; il nous dit: « Courez bien vite vous en faire reconnaître, afin qu'il vous enrichisse et que je partage votre fortune... » Trouves-tu cela délicat? moi, cela me semble le calcul d'un misérable...

— Ah! Victor!...

— Ensuite, ce monsieur sait qui est notre mère, et il nous cache son nom!... pourquoi? dans quel but? Son premier devoir n'était il pas de nous la faire connaître?... Avant de nous rendre un oncle, croit-il donc qu'il ne nous serait pas plus doux d'aller nous jeter aux pieds de notre mère et de lui demander sa bénédiction? Mais elle n'est pas riche peut-être, et c'est pour cela qu'il ne nous dit pas son nom!...

Maria écoutait son frère avec attention, et, dans le fond de son âme, convenait qu'il avait raison. Elle examine de nouveau la lettre et murmure :

— Il ne m'a pas donné son adresse... pourtant cette *lettre est* datée de Paris...

— Il ne tient pas du tout à ce que tu lui répondes... il te dit lui-même qu'il ne viendra te voir que lorsque le comte de Germancey t'aura fait don d'une partie de sa fortune!...

— Ah! mon frère!... tu me désoles!... que faut-il donc faire?

— Écoute, voilà, suivant ce que me dicte l'honneur, quelle doit être notre conduite. Nous irons tous deux trouver ce M. de Germancey; nous lui dirons ce que nous sommes, et nous verrons s'il veut en effet nous ouvrir ses bras. S'il nous repousse, eh bien, nous aurons fait une démarche inutile; mais s'il nous traite en bon parent, s'il veut nous faire jouir d'une partie de sa fortune, nous lui dirons : Gardez vos richesses, monsieur; vous nous témoignez de la tendresse, de l'amitié, c'est tout ce que nous désirions. Notre position est heureuse, elle suffit à notre ambition; ce que nous venions chercher près de vous, c'était le nom de nos parents, c'était votre amitié, nous n'en voulons pas davantage, et nous nous efforcerons toujours de la mériter.

— Oh! tu as raison, mon frère, oui, c'est ainsi qu'il faut nous conduire!...

— Et quant à ton mari... à ce monsieur qui te donne de ses nouvelles après plus de dix-huit ans d'absence, s'il n'est pas content... nous verrons!

— Quand faut-il nous présenter chez M. de Germancey?

— Dès demain. Sachons vite à quoi nous en tenir. Tu feras de la *toilette*, moi aussi, car il faut faire honneur à

notre oncle... s'il l'est réellement. Je viendrai te chercher demain à midi, un homme est visible à cette heure-là.

M. de Germancey était seul chez lui; il songeait à sa filleule, et au jeune Ernest Didier qui ne lui avait pas caché l'amour qu'il éprouvait pour Honorine; et comme chaque jour le comte découvrait de nouvelles qualités chez le jeune homme, il caressait la pensée de l'unir à sa charmante filleule; seulement il se disait : « Lui avouerai-je où a été son père?... non... Je lui ai appris déjà que la fille de Florentine était un enfant naturel, qu'elle ne portait que le nom de sa mère; à quoi bon lui en dire davantage? »

Le domestique vient annoncer au comte qu'une dame et un monsieur demandent à lui parler à lui seul.

— Eh bien, je suis seul, introduis ce monsieur et cette dame, répond M. de Germancey, qui se demande ce que l'on peut avoir à lui dire de mystérieux.

Maria avait alors près de trente-huit ans, mais elle était encore fort belle, sa taille avait de la noblesse, de l'élégance, ses grands yeux étaient pleins de vivacité, sa bouche était aimable et gracieuse; elle avait enfin tout ce qu'à vingt ans mademoiselle Herminie de Hautefutaie devait avoir de bien. Sa toilette simple, mais de bon goût, sa coiffure bien choisie, achevaient en ce moment d'en faire une dame fort digne d'être remarquée.

Victor avait trente-cinq ans, il en paraissait à peine trente; il était grand, bien fait, sa démarche était fière, *hardie*, et l'expression de sa physionomie annonçait aussi

un caractère décidé. C'était un joli cavalier, mis avec une certaine recherche, mais sans affecter de la prétention.

Le frère et la sœur sont visiblement émus en se présentant devant le comte; celui-ci s'en aperçoit et s'empresse de leur offrir des siéges. Mais bientôt, en fixant Victor, le comte semble partager l'émotion de ses visiteurs, et c'est d'une voix presque tremblante qu'il leur dit :

— Puis-je savoir, madame et monsieur, ce qui vous amène chez moi?...

— Madame est ma sœur, dit Victor; excusez-nous, monsieur le comte, mais ce qui nous amène... va peut-être vous paraître si singulier...

— La même voix!... la même voix aussi! s'écrie le comte en interrompant Victor. Pardon... pardon, monsieur... votre nom, s'il vous plaît?

— Victor... rien que Victor, monsieur...

— Victor! et madame votre sœur s'appelle Maria?

— Oui, monsieur... élevée avec mon frère à Vincennes... chez madame Duchemin... où notre mère... dont nous ignorons le nom... nous a abandonnés... et nous avons un papier, signé par le curé d'alors, qui certifie tout cela...

— Ah! venez dans mes bras... mon neveu! ma nièce... Toi Victor... ah! je n'avais pas besoin de ces détails pour te reconnaître! tu es l'image vivante de feu mon pauvre frère!... tu as jusqu'à sa voix... en t'écoutant, je croyais l'entendre encore!... Et vous... Maria, vous ma nièce... ah! c'est avec votre mère que vous avez de la ressem-

blance!... Mes enfants! mes chers enfants... je vous ai donc enfin retrouvés! ah! venez, que je vous embrasse encore!...

Le comte a des larmes dans les yeux; Maria et Victor partagent son émotion. Après les premiers moments donnés au plaisir de se regarder, de se connaître, le comte dit :

— Je vous ai cherchés bien longtemps, mes enfants; je suis allé à Vincennes, j'ai questionné des enfants de la femme Duchemin, je n'ai pu obtenir d'eux aucun renseignement sur votre sort. Comment avez-vous appris, vous, que j'étais votre oncle... et si tard! au bout de si longtemps?... Ah! racontez-moi cela.

— Nous aussi, dit Victor, nous cherchions nos parents, monsieur...

— Appelez-moi votre oncle, mes enfants, je le veux.

— Eh bien, mon oncle... nous tâchions de découvrir quelque chose en nous informant, en racontant comment on nous avait confiés à une paysanne de Vincennes... Ah! il faut vous dire que ma sœur possédait un fort beau flacon qui a été oublié chez la nourrice la dernière fois que notre mère y vint. Sur ce flacon il y a un chiffre, des armes gravées; nous espérions que cela nous aiderait dans nos recherches...

— Et malgré cela, dit Maria, moi qui avais emporté ce flacon à Rouen, je n'étais pas plus avancée que mon frère!

— Enfin, mes enfants

— *Enfin*... monsieur...

— Ah! je ne veux plus de monsieur!

— Pardon... je n'ose pas encore dire : mon oncle. Eh bien, il faut d'abord que je vous apprenne que je suis mariée...

— Vous êtes assez jolie femme pour avoir trouvé un mari!... Ensuite?

— Hélas! mon oncle, je n'ai pas été bien heureuse en ménage... ou plutôt j'y ai été fort peu!

— Votre mari est mort?

— Non, mon oncle... mais au bout de huit mois de mariage... il m'a quittée... il a disparu...

— Diable! et vous ne savez pas ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu?

— Non, mon oncle. J'habitais Rouen alors, j'étais modiste. Au bout de quelque temps, une personne qui connaissait Villemart... c'est le nom de mon mari, me dit qu'elle était sûre de l'avoir aperçu à Paris; alors je quittai la Normandie et vins m'établir à Paris pour y chercher Villemart, mais ce fut en vain... dix-huit années s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler!

— Mais je ne vois pas dans tout cela quels rapports avec notre reconnaissance?

— Mon cher oncle, dit Victor, vous allez bientôt le comprendre... Maria, donne à monsieur le comte la lettre que tu as reçue hier de ton mari.

Maria hésite et regarde son frère en murmurant :

— Comment... tu veux que je montre cette lettre... à notre oncle... mais elle contient des détails...

— Qui *serviront à lui* faire juger ce que peut être ton

mari... et je suis bien aise de savoir si monsieur le comte pensera comme moi ; d'ailleurs, ma sœur, nous devons agir avec franchise près d'un parent qui nous témoigne tant de bonté.

Maria se décide à donner sa lettre à M. de Germancey, qui la lit avec attention, mais dont le front se rembrunit à mesure qu'il avance dans cette lecture.

— Eh bien, mon oncle, que pensez-vous de ce Villemart? demande Victor au comte, qui est devenu tout pensif.

— Mon ami. . je vois que ce monsieur aime avant tout l'argent ! Il reviendra vers sa femme quand elle aura de la fortune ; ce n'est pas bien délicat, mais cela se voit souvent ! Seulement ce monsieur ne vous dit pas comment il a découvert que j'étais votre oncle... et c'est là surtout ce que j'aurais voulu savoir.

— C'est vrai... il ne nous dit rien de cela... mais il sait aussi le nom de notre mère, à ce qu'il prétend...

— Oui... oui... en effet... il dit savoir quelle est votre mère... Mon Dieu !... tout cela me rappelle...

— Quoi donc, mon oncle?...

— Oh ! rien... c'est un souvenir vague... Ma chère Maria, faites-moi, je vous prie, le portrait de votre mari... de ce Villemart; je serai bien aise de m'en faire une idée.

Maria se hâte de satisfaire le désir de son oncle en lui donnant le signalement de son mari, et, en l'écoutant, le comte voit avec effroi que le portrait qu'on lui fait de ce

Villemart peut parfaitement s'adapter à Séverin. Il dit alors à Maria :

— Vous ne savez pas quand reviendra votre mari?

— Non, mon oncle; vous voyez ce qu'il me dit à cet égard...

— Qu'il reviendra quand vous aurez de la fortune... Eh bien, ma chère nièce, et vous, mon ami, je veux que les désirs de ce monsieur soient satisfaits... Je suis garçon, je vivais seul... vous viendrez demeurer avec moi... ma fortune sera la vôtre... je n'en excepterai que le bien que je veux faire à une filleule qui m'est bien chère, et que vous aimerez aussi, j'en suis certain. Seulement, ma nièce, il faudra m'avertir aussitôt que vous recevrez la visite de votre mari... que je tiens beaucoup à connaître... oh! mais beaucoup! Eh bien, mes enfants, ma proposition vous convient-elle?

— Mon cher oncle, dit Victor, nous sommes vivement touchés de tout ce que vous voulez faire pour nous, mais nous ne pouvons accepter...

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes venus vous trouver que dans le désir de connaître un parent que nous ne demandons qu'à aimer... qu'à respecter! Vous pouviez nous repousser, monsieur le comte, et vous ne l'avez pas fait... vous nous avez ouvert vos bras! ah! nous sommes trop heureux!... Quant à votre fortune, gardez-la!... donnez-la tout entière à cette filleule que vous aimez... Grâce au ciel, nous ne manquons de rien... ma sœur a un magasin de *modes qui prospère*... moi, je tiens ses livres, je place

son argent... laissez-nous ce que nous sommes... afin que l'on ne puisse pas croire que c'est pour vos richesses que nous cherchions à être reconnus par vous... Voilà ce que nous vous demandons en grâce, ma sœur et moi!

Le comte est vivement touché de cette preuve de désintéressement; il prend la main du frère et de la sœur en leur disant :

— Vous êtes de braves enfants... je vous aime, je vous admire... mais je ne dois pas cependant vous écouter...

— Eh pourquoi cela, mon oncle? dit Maria, pourquoi voulez-vous nous faire changer de position?... est-ce parce que je suis à la tête d'un magasin de modes et que cela blesse d'avoir une nièce dans le commerce?

— Non, ma chère amie, ne croyez pas cela; depuis la Révolution, les nobles et les émigrés ont fait tant de métiers pour vivre, qu'ils n'ont plus le droit d'en mépriser aucun! Mais il m'aurait été doux de vous avoir avec moi, ainsi que ce cher Victor, l'image vivante de mon frère...

— Eh bien, plus tard, mon oncle, plus tard nous pourrons satisfaire à votre désir... mais maintenant, de grâce, laissez-nous ce que nous sommes!

— Mais si je vous cède, ma nièce, que va dire votre mari, qui attend que vous soyez très-riche pour retourner près de vous?

— Oh? pour celui-là! s'écrie Victor, quand je le connaîtrai, je le traiterai comme il le mérite...

— Oui, mon ami; mais n'oublie pas surtout de me le faire connaître d'abord... j'ai des raisons bien importantes pour te demander cela.

— Pardon, mon oncle, dit Maria, nous voudrions savoir... vous ne nous avez pas appris le nom de notre mère... et... si elle existe encore...

— Elle existe, mes enfants... elle est mariée et fort riche... mais je dois vous taire son nom, car je suis certain, moi, qu'elle ne vous accueillerait pas bien.

Le frère et la sœur se regardent tristement, puis ils se jettent dans les bras du comte en lui disant :

— Vous nous tiendrez lieu de tout!

Après être restés encore assez longtemps chez leur oncle, Victor et Maria le quittent en lui promettant d'aller le voir souvent, et de son côté M. de Germancey annonce à sa nièce qu'elle recevra bientôt sa visite.

## XII

### RIGOULOT CHEZ M. DE STERNITZ

Le soi-disant baron de Sternitz continue son joyeux train de vie et se livre plus que jamais à sa passion pour la roulette, jeu auquel il n'est pourtant pas heureux.

Une nuit que la fortune lui a encore été contraire, il envoie au diable la Grenouille qui lui demandait un billet de mille francs, et lui dit :

— Il faut que je ménage mes fonds! Comprends-tu que j'ai écrit il y a près d'un mois à Maria, ma femme; je lui ai appris qu'elle était la nièce du comte de Germancey; je lui ai ordonné d'aller se mettre en possession de la

fortune de son oncle, et elle n'en a rien fait, ou, du moins, rien n'est changé dans sa position... Cet avare Germancey aurait-il refusé de la reconnaître pour sa nièce?... cela n'est pas probable, d'après ce que je lui ai entendu dire dans la masure de la forêt!...

— Pourquoi ne vas-tu pas toi-même trouver ta femme, tu saurais tout de suite ce qui s'est passé?

— Oh! je ne me soucie pas d'aller si promptement me montrer dans ce magasin! Maria a un frère qui est presque toujours là et dont je dois me méfier.

— Il faudra cependant bien que tu y ailles pour demander des fonds à ta femme.

— C'est pour cela que je veux d'abord être certain qu'elle en a reçu de ce Germancey. Quant à la femme du banquier, je ne puis plus guère compter sur elle. Croirais-tu qu'en me remettant les cent mille francs pour la seconde fois, elle m'a dit : « Il serait inutile que vous revinssiez encore, monsieur; car, au risque de tout ce qui pourrait arriver, je vais donner l'ordre de ne plus vous laisser entrer chez moi.

— Voyez-vous, cette pimbèche! mais elle y regarderait à deux fois.

— Heureusement, il m'est tombé dans les mains une autre source de fortune... et celle-là, oh! je te promets que je l'exploiterai largement!

— Ah bah! encore un autre moyen pour avoir des fonds!... et tu refuses un misérable billet de mille à ton fidèle compagnon!... ah! baron!... c'est bien peu, baron!...

— Fiche-moi la paix!... plus tard, quand je serai en veine!

— Et cette autre source de fortune, où l'as-tu dénichée celle-là?

— Tu sais que je promène assez souvent dans ma calèche cet imbécile de la Palissonnière, qui est tout fier d'être avec moi, et qui ne se doute guère qu'il sert à me garantir des soupçons de la police, car ce la Palissonnière est vraiment gentilhomme, et on n'ira jamais croire que ce monsieur a pour ami intime un ci-devant forçat...

— Qui le serait même encore si nous n'avions filé, et c'est en nous sauvant que tu es tombé sur des bouteilles cassées et que tu t'es blessé si horriblement au visage...

— Blessure qui fait aussi ma sûreté maintenant!

— Revenons à ton plastron. Eh bien, ce cher Oreste?

— En passant sur le boulevard du Temple, j'ai fait voir au vicomte ma fille Honorine, qui était à sa fenêtre, et je lui ai dit : « Comment trouvez-vous cette jeune personne-là, cher ami? » La Palissonnière a regardé, a poussé des exclamations, a tiré sa lorgnette de sa poche, puis s'est écrié : «'Charmante! ravissante! adorable!... Mais je reconnais cette jeune fille... je l'ai déjà vue et admirée, je me suis trouvé au spectacle derrière elle; elle était avec sa mère... c'est bien elle! il n'y a pas deux visages aussi ravissants dans Paris!... je ne vous cacherai même pas, cher baron, que cette délicieuse créature avait fait la plus vive impression sur mon cœur. » J'avais fort envie de rire pendant que ce monsieur me contait tout cela!... Le vicomte *reprit* : « Vous connaissez cette jeune per-

sonne? — Pardieu! je le crois bien, je suis son tuteur! — Son tuteur! s'écria-t-il; alors vous allez chez elle quand vous voulez? — Je n'y vais pas depuis quelque temps, parce que je suis un peu brouillé avec sa mère; mais j'y retournerai quand cela me fera plaisir. » Là-dessus, voilà mon vieil amoureux qui me prend les mains, me les presse avec force en me disant: « Baron, vous me rendriez le plus heureux des hommes si vous me présentiez à votre pupille. — Quelles sont vos vues? dis-je en prenant un air sévère; je suis le tuteur de cette jeune fille; elle est issue d'une famille très-honorable, et vous entendez bien que je ne veux pas la compromettre. — Mes vues sont légitimes, me dit-il, cette charmante personne m'a tourné la tête... Vous me dites que sa famille est honorable, je m'en rapporte entièrement à vous, et je suis prêt à mettre à ses pieds ma fortune et ma main. »

Tu penses bien que ceci me donna à réfléchir, je vis qu'en imaginant des procès, des comptes de tutelle à régler, il me serait facile de tirer de l'argent de ce vieux singe. Je lui dis : « Je vais réfléchir à ce que vous venez de m'apprendre; je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais laissez-moi préparer une occasion favorable. Dans ce moment, il y a, je ne vous le cache pas, un jeune homme décoré, un militaire, qui, je crois, fait la cour à ma pupille... — Je devine qui c'est! s'écria le vicomte; je ne veux pas, pour tout au monde, me trouver avec ce jeune homme-là! — Soyez tranquille, lui dis-je, je le ferai mettre à la porte! mais, encore une fois, *laissez-moi* saisir le moment favorable. »

Voilà, major Kroutberg, où en sont les choses, et comme je veux en effet tirer parti de la passion du vicomte pour ma fille, j'écrirai incessamment à Florentine pour la préparer à recevoir ma visite.

— Et si elle l'annonce à son protecteur, à ce Germancey?

— Oh! d'après tout ce que je lui écrirai sur le comte, je te réponds qu'elle ne lui parlera pas de moi, d'ailleurs je le lui défendrai, et je connais Florentine, elle n'osera pas me désobéir!

Ces messieurs en étaient là de leur conversation, lorsqu'un valet vient annoncer au baron de Sternitz un monsieur qui désire avoir l'honneur de l'entretenir un moment.

— Ce monsieur a-t-il dit son nom?... Je ne reçois pas sans savoir le nom de ceux qui se présentent...

— Voici la carte de ce monsieur...

— Donnez donc, butor, c'est par là que vous auriez dû commencer.

Séverin jette les yeux sur la carte et lit: « Thomas Rigoulot, banquier. »

— Tiens!... tiens!... c'est le mari de ma dame aux cent mille francs!...

— Il vient peut-être te les redemander!

— Il aurait de la peine à les obtenir... Au reste, nous allons savoir ce que me veut ce monsieur... Laquais, faites entrer. Toi, major, reste, la conversation que je vais avoir avec le millionnaire sera probablement drôle!

M. Rigoulot est introduit dans le salon du baron de

Sternitz, celui-ci prend ses grands airs, relève la tête, se tient bien roide et caresse ses moustaches. Le major Kroutberg se modèle sur son ami ; il fronce le sourcil, fait presque entrer son faux nez dans sa cravate et se promène dans le salon, comme s'il montait une faction.

La vue de ces deux personnages, qui n'ont pas du tout l'air agréable, ne met pas à son aise le mari d'Herminie, qui était déjà fort embarrassé en arrivant. Il salue très-respectueusement le baron, puis il salue le major, puis il se retourne pour voir s'il n'y a plus personne à saluer, et se décide alors à s'asseoir dans un siége que lui indique le maître de la maison, en lui disant d'un ton assez sec :

— Vous avez désiré me parler, monsieur... qu'avez-vous à me dire?

— Oui, monsieur le baron... oui... je pense que monsieur le baron me reconnaît?

— Oui, monsieur, vous êtes le banquier Rigoulotini... deux fois millionnaire, à ce qu'on dit!

— Ah! monsieur, on en dit toujours plus qu'il n'y en a... Vous êtes venu chez moi, monsieur le baron...

— En effet, j'y ai été présenté par le vicomte Oreste de la Palissonnière, gentilhomme que j'honore d'une affection toute particulière; nous avons fait la guerre ensemble.

— Je n'en doute pas, monsieur... mais ce que j'ai à vous dire... j'aurais désiré que ce fût... en particulier...

— Vous voulez que je renvoie le major Kroutberg? ce brave major... mon intime... un autre moi-même qui

a eu trois chevaux... tués sous moi... non, je veux dire sous lui... Était-ce sous toi ou sous moi, major, que nous avons perdu tant de chevaux... à cette fameuse bataille ?...

Le major répond avec un grand flegme :

— C'était sous le Directoire !

— Oui, tu as raison. Monsieur de Rigoulotini... je ne renverrai point le major, ce serait inutile, car je n'ai pas de secrets pour lui.

Le banquier s'incline en répondant :

— En ce cas, je vais m'expliquer... c'est difficile... très-difficile !...

— Donnez-vous le temps, je ne suis pas pressé ! Major, qu'est-ce qu'on a fait à la Bourse aujourd'hui ?

— On a volé deux mouchoirs...

— Ce n'est pas cela, je te demande le cours des fonds !

— Ah ! les fonds... les fonds sont toujours à la même place.

— Diable de Kroutberg, il s'entend mieux à se battre qu'à spéculer !

Cependant le banquier, qui s'est recueilli, reprend la parole :

— Monsieur le baron, depuis quelque temps mon épouse s'est trouvée avoir besoin de beaucoup d'argent !

— Eh bien ! monsieur, en quoi cela peut-il vous étonner ? Est-ce que les femmes n'ont pas toujours un tas de chiffons à s'acheter ! Est-ce qu'il ne leur faut pas une foule de babioles pour leur toilette ! Oh ! les femmes ! nous savons *tous ce* que cela coûte... N'est-ce pas, major...

Tu le sais, car tu as fait des folies pour les femmes, toi!...

— Oui! oui!... j'en ai mené aux Ombres chinoises!...

— Monsieur, il ne s'agit pas ici de babioles; ma femme a voulu avoir deux cent mille francs... en deux fois...

— Deux cent mille francs! En effet, c'est un chiffre assez rond! mais peut-être madame Rigoulotini a-t-elle voulu s'acheter des diamants, et je les crois chers cette année... Major, sais-tu le cours des diamants?

— Les diamants... non... je n'en ai pas acheté aujourd'hui.

Rigoulot, qui commence à s'impatienter des dialogues qui interviennent entre le baron et son ami, reprend d'un ton assez résolu:

— Non, monsieur, ma femme ne s'est rien acheté avec ces deux cent mille francs que je lui ai comptés en deux fois, mais c'est à vous qu'elle les a remis, et je viens vous demander à quel titre vous avez reçu d'elle cet argent.

Cette fois le banquier était arrivé droit au but. Le baron est un moment étourdi par cette attaque, mais il répond bientôt avec arrogance:

— A moi! à moi! votre femme m'a remis de l'argent! qu'est-ce que vous me chantez là, monsieur, et à propos de quoi venez-vous me fourrer dans vos affaires de ménage?... Que dis-tu de cela, major, crois-tu que je sois l'amant de la femme de monsieur?

— Oh! sacré nom... Je veux dire, oh! mille bombes .. tarteiff... ça ne peut pas te tenter!

— Il n'est pas question d'être l'amant de ma femme,

monsieur le baron, je suis loin d'avoir eu cette pensée...

— C'est heureux ! ah ! fichtre, c'est heureux !

— Mais mon épouse a prétendu avoir une dette d'honneur à payer... alors vous aviez donc une créance à exercer sur elle ?... D'où tenez-vous cette créance ?

— Et pourquoi voulez-vous que tout cela me regarde?

— Monsieur le baron, je vous ai vu venir chez ma femme et en sortir tenant encore dans vos mains le portefeuille que je venais de lui porter et qui contenait cent mille francs en billets de banque... je vous ai parfaitement reconnu.

Séverin se lève et se met à se promener à grands pas dans son salon, en s'écriant :

— Sacrebleu, monsieur, savez-vous que vous commencez à m'ennuyer beaucoup !... vous vous permettez de me faire des questions... à moi, baron de Sternitz... c'est pitoyable !

— Je suis fâché de vous ennuyer, monsieur, mais ces questions, j'ai le droit de vous les faire .. je ne veux pas que ma femme me demande à chaque instant cent mille francs, sans savoir pourquoi elle vous les donne...

— Vous voulez savoir pourquoi votre femme me remet cet argent?...

— Oui, monsieur.

— Vous le voulez absolument?

— Oui, monsieur... oui, je le veux !

— Eh bien ! papa Rigoulot, votre femme m'a remis cette somme pour que je la fasse tenir, moi, aux deux enfants

qu'elle a faits avant son mariage, avec un jeune marquis qui l'a ensuite plantée là...

Rigoulot est atterré, il devient jaune et balbutie :

— Deux enfants !... ma femme... une noble demoiselle... c'est impossible !

— La preuve que ce n'est pas impossible, c'est que ça est, ces choses là arrivent aussi bien aux nobles demoiselles qu'aux roturières... Oui, mademoiselle de Hautefutaie s'était laissée séduire par un beau gentilhomme... deux enfants garçon et fille, ont été le résultat de cette intrigue. L'amant est mort, mais les enfants existent encore, ils sont même très-bien venus et ce ne sont plus des enfants... Demandez à madame Rigoulot si tout cela n'est pas la vérité... Et tenez, vous pourrez en même temps lui rendre ce flacon marqué de ses armes, que jadis elle oublia en allant voir ses petits chez la paysanne de Vincennes, à qui elle les avait confiés... Je n'en ai plus besoin maintenant, puisque la mèche est éventée... Ah ! vous vouliez savoir où passait votre argent, eh bien, vous le savez à présent, êtes-vous content ?

Le malheureux Rigoulot n'a plus la force de répondre, il prend le flacon d'un air abasourdi, le regarde, le met dans sa poche, puis se lève, cherche sa canne et son chapeau que la Grenouille se hâte de lui présenter, se jette dans plusieurs meubles en voulant sortir du salon, et s'en va enfin en s'écriant :

— Bon Dieu !... qui l'aurait cru !... qui l'aurait pensé... deux enfants. . qui vont la gruger !... Ah ! Mouchenez ! *tu avais* bien raison !

Séverin et son complice rient beaucoup du désespoir du banquier.

— Voilà une affaire vidée, dit le premier, j'en ai tiré tout ce que je pouvais en avoir... Que madame Rigoulotini s'arrange maintenant avec son cher mari, cela lui apprendra à m'annoncer qu'elle me fera mettre à la porte si je me représente chez elle ! et maintenant allons à la roulette !

— Quant à moi, se dit la Grenouille, il faut absolument que je trouve à... faire quelque chose ; puisque mon baron me refuse un billet de mille francs, il faut que je m'en procure d'un autre côté.

## XIII

### DOUX INTÉRIEUR

Pendant que tous ces événements avaient lieu, une existence tranquille, heureuse, un bonheur que rien ne semblait devoir troubler, régnaient dans la demeure de Florentine. Depuis que le jeune officier était reçu chez ces dames, Honorine ne cachait plus à sa mère le plaisir qu'elle éprouvait à le voir, la joie qui remplissait alors son cœur; de son côté, lorsque Ernest était assis près d'elle, il la regardait comme on regarde la femme que l'on adore et que l'on respecte, parce qu'on espère lui donner son nom.

Florentine souriait en écoutant les confidences naïves de sa fille, elle lui disait :

— Tu as de l'amour pour Ernest.

— De l'amour, maman, je ne sais pas, mais je suis bien heureuse quand il est là !

— Oui, c'est de l'amour, il ne faut pas en faire mystère à ta mère, il faut qu'elle connaisse toujours toutes tes pensées.

— Ah! maman, tu sais bien que je n'aurai jamais de secrets pour toi.

— Cet amour, je ne le blâme pas, mon enfant, sans cela, tu penses bien que je ne permettrais pas à ce jeune homme de te faire la cour !

— Il me fait donc la cour, maman?

— Ah ! mademoiselle, faites donc semblant de l'ignorer!

— Maman, M. Ernest est toujours avec moi bien aimable, bien complaisant, il me répète sans cesse qu'il passerait volontiers sa vie à me regarder, qu'il pense sans cesse à moi, qu'il n'est content que quand il me voit... c'est donc faire la cour, cela ?

— Oui... c'est te dire aussi qu'il t'aime. .

— Ah ! pour cela, il m'a dit qu'il n'osait pas me le dire.

— Oui, mais il nous l'a dit à moi et à ton parrain, et c'est la conduite d'un honnête garçon, qui ne cherche point à plaire à une jeune fille avant de savoir si ses parents voudront bien la lui accorder.

— Et vous voulez bien m'accorder... Ah! que c'est gentil cela...

— Oui, mais pas encore, plus tard ; tu as à peine seize ans, il faut pour se marier être bien raisonnable...

— Est-ce que je ne suis pas raisonnable, maman?

— Non! pas toujours ; enfin ton parrain décidera, et lorsqu'il le voudra...

— Oh ! oui... je suis sûre qu'il voudra bientôt! il m'aime tant.

— C'est à lui que tu dois ta fortune, tu as six mille livres de rente...

— Oh! non, maman, ils sont à vous.

— Ils sont à toi, ma fille ; moi j'ai bien assez pour vivre... M. de Germancey a même l'intention de faire de toi son héritière, s'il ne retrouve pas sa nièce et son neveu.

— Ah ! j'aimerais mieux qu'il les retrouvât... Je ne tiens pas à être si riche, moi !

— Je ne le désire pas non plus pour toi, mon enfant ; je crois que l'on trouve plutôt le bonheur dans une honnête aisance qu'au sein de la fortune.

— Mon parrain est bien bon pour moi... il me tient lieu de père... n'est-ce pas, maman ?

— Oui, oui, sans doute...

— J'étais bien jeune alors quand le mien est mort?

— Oui... bien jeune !

Florentine détourne tristement la tête, et sa fille se hâte de l'embrasser, en lui disant :

— Pardon ! pardon ! maman, je te rends toujours chagrine quand je te parle de mon père... j'ai tort... je devrais me souvenir de cela...

Peu de temps après avoir reçu la visite de Maria et de

son frère, M. de Germancey se rend chez Florentine, qui lui dit en le regardant :

— Il vous est arrivé quelque chose de nouveau, monsieur... Oh ! je vois cela dans vos yeux !

— En effet, ma chère amie, répond le comte après avoir embrassé sa filleule ; mon enfant, tu ne seras pas aussi riche que je le pensais...

— Ah ! quel bonheur ! vous avez retrouvé votre nièce et votre neveu !

— Oui... ils sont venus me trouver ce matin... et ils ne m'auraient pas, par leur récit, par l'attestation du vieux curé de Vincennes, prouvé qu'ils étaient bien ceux que je cherchais, que je l'aurais deviné rien qu'en les regardant ; le jeune homme est le portrait vivant de mon frère, et sa sœur a aussi beaucoup des traits de sa mère.

— Et comment ont-ils su que vous étiez leur oncle? dit Florentine.

— Comment?... ah! c'est là aussi ce qui me préoccupe!... Maria, ma nièce, a reçu une lettre de son mari qui lui apprenait que j'étais son oncle. .

— Votre nièce est mariée ?

— Oui, et c'est comme si elle ne l'était pas ! après huit mois de ménage, elle a été quittée, abandonnée par son mari, un nommé Villemart, qui m'a tout l'air d'être un fort mauvais sujet !

— Pauvre femme!... Mon Dieu ! je ne suis donc pas la seule abandonnée !..

— Au bout de dix-huit ans, ce Villemart rompt le silence, il écrit à sa femme pour lui apprendre qu'il a

découvert qu'elle était la fille du marquis de Germancey, mort en Angleterre, et lui ordonner de venir me trouver afin que je la fasse jouir de ma fortune... lui annonçant qu'elle ne le reverra que lorsqu'elle pourra lui faire partager cette fortune...

— Ah ! cet homme montre des sentiments bien vils !...

— Telle est la pensée de ma nièce et surtout de mon neveu... un brave garçon qui a aussi fort mauvaise opinion de son beau-frère, qu'il ne connaît pas. Mais, malgré les conseils intéressés de ce monsieur, croiriez-vous, mes chères amies, que ces braves enfants ont refusé mes bienfaits : je voulais les prendre chez moi, je voulais que ma maison et ma fortune fût la leur, ils m'ont refusé... ils ne veulent de moi que mon amitié...

— Ah ! c'est bien cela... Et ça fait leur éloge.

— Ils sont, il est vrai, dans une position assez heureuse. Mais vous entendez bien que je trouverai moyen de les traiter comme les enfants de mon frère... sans pour cela oublier ma petite filleule, que j'aime tout autant que si j'étais son oncle !...

— Ah ! mon bon parrain, de grâce, ne me donnez plus rien... Vous avez bien assez fait pour moi !... M. Ernest trouve déjà qu'il est bien pauvre auprès de moi !... Que dirait-il donc si vous m'enrichissiez encore ! il n'oserait plus m'aimer... et cela me ferait bien de la peine !...

— C'est bien ! c'est bien, mademoiselle, on saura arranger les choses de manière que tout le monde soit content ! Maintenant je voulais vous demander une permission, Flor*entine*...

— Une permission ! à moi ? Oh ! je vous l'accorde d'avance, monsieur !

— C'est de vous amener ma nièce et mon neveu ; je leur ai déjà parlé de vous, et sur ce que je leur ai dit de ma filleule et de sa mère, ils brûlent du désir de faire votre connaissance.

— Oh ! amenez-les, monsieur, amenez-les, nous serons bien contentes de les voir, de les connaître... nous recevons si peu de monde, nous, ce sera un bonheur que de nous lier avec votre nièce et votre neveu.

— Eh bien, c'est entendu, ma chère Florentine. Attendez-vous à nous voir arriver tous les trois un de ces jours. Je suis sûr que Victor et Ernest se conviendront... Victor est plus âgé que notre jeune officier, et cependant je le crois moins raisonnable. Quant à vous, ma bonne Florentine, vous aimerez Maria... il doit y avoir de la sympathie entre vous.

M. de Germancey reste encore quelque temps avec la mère et la fille, puis il les quitte en leur disant encore :

— A bientôt, avec Victor et Maria...

Deux jours après cet entretien, Honorine étudiait son piano, Florentine écoutait avec orgueil sa fille, dont elle admirait le talent, et Ernest Didier assis près du piano, où il s'était placé pour tourner les feuilles de musique, oubliait bien souvent de remplir cet emploi parce qu'il ne pouvait se lasser de contempler la charmante musicienne. Alors celle-ci le grondait et tâchait de prendre un air sérieux, en s'écriant :

— Eh bien, monsieur, vous ne tournez pas; à quoi donc pensez-vous?

Puis, un ravissant sourire revenait bientôt embellir sa physionomie, pendant que le jeune homme s'excusait en murmurant :

— Pardonnez-moi... mais je vous regardais!

L'arrivée du comte qui amène sa nièce et son neveu change ce tableau.

— Voilà Maria et Victor, dit M. de Germancey en présentant ses jeunes parents, ils sont bien heureux de venir vous voir, de connaître des personnes que j'aime... qui me sont dévouées... De votre côté, Florentine, je suis certain que vous les aimerez aussi quand vous aurez fait plus intime connaissance. Pour commencer ma nièce, embrassez ma bonne Florentine, et vous mademoiselle ma filleule, laissez-vous embrasser par mon neveu... Oh! Ernest n'en sera pas jaloux! car Victor sait déjà par moi que votre cœur est pris, et qu'il s'est donné à ce beau jeune homme-là!

On s'embrasse avec plaisir; puis on se regarde, puis on cause; une douce intimité s'établit vite entre ces personnes qui se conviennent; il ne faut pas nier la sympathie! elle existe partout, à la ville comme aux champs. Dans le monde, elle rapproche des gens qui ne s'étaient jamais vus et qui en se voyant pour la première fois, croient être d'anciennes connaissances. Au village, elle fait rougir la jeune fille près de celui qu'elle doit écouter... elle agit déjà chez les enfants qui devinent les personnes qui les aiment... et viennent avec confiance se je-

ter dans leurs bras. Qu'ai-je besoin de vous dire qu'elle existe aussi chez les animaux ; les chats même, ces pauvres chats tant calomniés par l'un et l'autre, se laissent volontiers caresser par ceux qui sont bons pour eux. C'est donc la sympathie qui leur fait deviner que ceux-là ne leur feront pas de mal.

Le caractère franc et décidé de Maria plaît à la douce Florentine qui voit déjà en elle une amie. De son côté Victor se sent porté à regarder Ernest comme un frère, il apprécie sa conduite, et lui serre la main, en lui disant :

— A votre place, je me serais conduit tout comme vous.

Enfin Honorine est heureuse de voir que leur intérieur va devenir encore plus agréable par la présence de deux personnes aimées de son parrain, et parce qu'elle s'aperçoit que Didier aura dans Victor un véritable ami.

Tout le monde est content. Le comte seul, demeure quelquefois pensif ; alors son front se rembrunit, sa physionomie devient soucieuse : c'est qu'il pense à ce que lui a dit Séverin, lorsqu'il l'a fait arrêter ; il se rappelle que ce misérable s'est vanté de connaître sa nièce et son neveu ; et il se demande comment ce Villemart, le mari de Maria, a pu percer ce mystère. Alors une idée effrayante traverse son esprit : si ce Villemart et ce Séverin ne feraient qu'un ? le forçat évadé existerait donc encore, puisque sa nièce vient de recevoir une lettre de Villemart ? Cette pensée était bien faite pour jeter l'effroi dans l'âme du comte, car elle lui faisait prévoir de nouveaux malheurs pour tous ceux qu'il aimait ; il s'efforçait alors de

la repousser, mais malgré lui elle revenait sans cesse troubler son repos.

Cette première visite chez Florentine se prolonge longtemps. On se quitte enfin, mais non sans s'être promis de se revoir bientôt.

M. de Germancey avait sa voiture en bas; il y fait monter sa nièce et invite Victor à en faire autant.

Mais celui-ci lui dit :

— Permettez-moi, mon oncle, de ne point vous accompagner maintenant. Je suis sur le boulevard du Temple... C'est là-bas, au coin que j'ai été longtemps commissionnaire... Vous le savez... je vous l'ai dit. J'avais alors ici quelques amis... un surtout, un brave garçon, encore plus pauvre que moi, car il avait sa mère à faire vivre... Aujourd'hui je suis heureux... mon sort est changé... mais je n'ai pas oublié ceux qui partageaient ma misère. Je voudrais revoir mon pauvre Beaulard et tâcher de rendre son sort plus heureux... Je voudrais lui donner un peu de ce bonheur qui est venu me trouver.

— C'est bien, mon ami, répond le comte en frappant sur l'épaule de son neveu. C'est fort bien, quand la fortune nous sourit, de ne point oublier les amis malheureux. Va trouver ton ancien camarade, Victor, va et suis les bons instincts de ton cœur. Moi je vais ramener Maria à son magasin.

La voiture part. Victor traverse la chaussée, et va de l'autre côté du boulevard chercher le salon de *Curtius*. Mais déjà le boulevard du Temple avait subi bien des changements; le salon de Curtius n'existait plus; en re-

vanche on avait le *Petit-Lazary*, théâtre qui pouvait presque se flatter de rappeler l'ancien *théâtre sans prétention* qui jadis était situé presque à la même place. Puis enfin on avait les *Funambules*, qui commençaient aussi à donner des pantomimes à grand spectacle, dans lesquelles Pierrot était toujours le héros, le pivot sur lequel reposait toute l'intrigue. Le succès de la pièce dépendait souvent du talent de Pierrot; aussi ce rôle n'était-il confié qu'à un acteur dont le talent dans la pantomime fût généralement apprécié. Alors un nommé *Debureau* commençait à s'y faire remarquer et devait y acquérir cette réputation colossale qui en fit plus tard le Pierrot le plus célèbre des temps modernes.

En n'apercevant plus le salon de Curtius, Victor se sent tout attristé; car il faut dire que le comte de Germancey, malgré la persistance de ses jeunes parents à refuser ses bienfaits, avait trouvé moyen, la veille, de glisser une bourse renfermant deux cents louis en or dans la poche de son neveu. Et celui-ci ayant voulu la refuser, son oncle lui avait dit d'un ton d'autorité :

— Mon ami, il me plaît à moi que tu reçoives de ton oncle, un peu d'or pour tes plaisirs, tu me ferais de la peine en refusant de moi ce léger cadeau.

Alors Victor avait dû garder la bourse, et son premier plaisir, sa première pensée, avait été de donner une partie de cet or à son ancien ami Beaulard, qu'il n'avait pas revu depuis près d'une année, parce que ses occupations chez sa sœur lui avaient pris beaucoup de temps.

Victor est donc fort contrarié en ne trouvant plus son

ami à son poste ordinaire; il s'informe, il demande de quel côté le salon de Curtius est allé s'installer. On n'en sait rien. Quelques personnes croient que M. Curtius s'est retiré des affaires, après avoir fait fondre son fonds de commerce. Victor est désolé, il arpente le boulevard, en se disant :

— Beaulard doit toujours être occupé par ici, il n'est pas possible qu'il ait quitté ce quartier, sa mère demeure dans la rue Basse.

Après avoir dépassé le *Méridien* et *Bancelin*, traiteurs alors en vogue sur le boulevard du Temple, et ne s'être arrêté qu'à la Galiote, autre traiteur fort renommé, surtout pour ses cabinets particuliers, Victor revient sur ses pas. Lorsqu'il a passé la Gaîté, puis l'Ambigu-Comique, il lui semble entendre cette petite voix claire et enfantine qu'il connaissait si bien, et qui dit comme autrefois : « Ceci vous représente !... »

Victor marche plus vite, et à la place du théâtre des Troubadours, qui est démoli, et dont il ne reste plus que le vestibule, il voit une grande toile sur laquelle on a brossé des animaux de toutes les formes, tous plus extraordinaires les uns que les autres, et, devant ce tableau, le petit Beaulard, tenant toujours sa baguette à la main, et faisant l'explication du tableau et de ce que l'on voit en pénétrant dans le spectacle qui est établi sous le vestibule.

Victor appelle Beaulard, qui veut bien quitter son poste pour venir se jeter dans les bras de son ami. Quoique Beaulard ne soit plus un enfant, quoiqu'il ait maintenant

passé la trentaine, il est toujours le même : aussi petit, aussi maigre, aussi pâlot, l'air aussi souffreteux.

— Sapristi ! j'ai cru que je ne te retrouverais plus ! s'écrie Victor en prenant les deux mains de son ami. Pourquoi les figures de cire ne sont-elles plus là-bas ?

— Dame, monsieur Curtius est parti en voyage, je ne pouvais pas le suivre !

— Et que fais-tu donc voir maintenant à ton nouveau spectacle ?

— Des bêtes curieuses : un lapin qui bat du tambour, un âne qui devine la personne la plus amoureuse de la société, des chiens qui jouent au domino, un chameau qui n'a pas de bosses...

— Et combien gagnes-tu à ce nouveau métier ?

— Toujours la même chose. Vingt sous et pas nourri.

— Pauvre garçon !... En voilà assez ! Quitte cette baraque... viens... J'ai retrouvé mes parents. Mon oncle, qui est très-riche, m'a forcé hier d'accepter deux cents louis en or... Il y en a cent dans cette bourse, ils sont pour toi... Allons, prends... mais prends donc...

— Pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi faire ! Mais pour essayer un petit commerce... n'importe lequel, cela vaudra toujours mieux que ce que tu fais...

— Je suis habitué à ce que je fais.... Mais le commerce, je ne saurais pas, j'aurais bientôt dépensé, perdu tout cet argent-là !

— *Mais ta* mère, malheureux, ta mère ! Est-ce que tu

ne veux pas qu'elle soit heureuse? Va lui porter ces cent louis alors.

De grosses larmes roulent dans les yeux de Beaulard, qui murmure :

— Ma mère est morte!

Victor respecte un moment la douleur de son ami, puis il reprend :

— Eh bien, garde cet argent pour toi... Tu feras ce que tu voudras, mais enfin cela te rendra toujours plus heureux...

— Oh! non... je n'ai plus besoin d'argent. A présent que je n'ai plus ma mère, vingt sous par jour, c'est beaucoup pour moi seul !... qui vivais avec huit sous!

— Mais tu pourrais quitter cet état abrutissant qui ne te mènera à rien...

— J'y suis habitué... Ça ne me fatigue pas. Je ne saurais pas faire autre chose.

— Mais ces animaux qu'on montre là s'en iront un jour comme tes figures de cire, alors que feras-tu?

— Oh! je n'ai pas peur de ça, il y aura toujours des curiosités ou des bêtes à montrer sur le boulevard.

— Ainsi, tu me refuses?

— Oui, ton argent m'embarrasserait, me gênerait, voilà tout!... Je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas!

— Tu ne veux donc rien accepter de moi?

— Ah! si... Tiens, il y a longtemps que je n'ai bu de la bière et mangé des échaudés... Veux-tu m'en régaler?

Victor emmène son ami au café le plus voisin. Beau-

lard mange des échaudés et boit de la bière avec délices, puis, au bout de dix minutes, il se lève en disant :

— Il faut que je retourne à mon emploi, sans quoi je serais grondé !... Le patron fait aussi l'explication, mais sa voix est enrouée, tandis que la mienne, qui est claire, s'entend de loin !...

— Voyons, Beaulard, encore une fois... mets cette bourse dans ta poche...

— Non, non, je te répète que ça me gênerait. Mais je ne t'en remercie pas moins, mon bon Victor... Adieu, quand tu auras le temps, viens voir mes bêtes, je te ferai entrer pour rien.

# XIV

## UN BONHEUR TROUBLÉ

Une douce liaison s'est bien vite formée entre Florentine et Maria ; ces deux femmes se sont bientôt fait entièrement confidence de tous les événements de leur vie, et comme, chez les femmes, l'amour est toujours le pivot autour duquel les autres événements ne sont que secondaires, c'est de cet amour qu'elles aiment surtout à parler.

Ainsi Florentine a conté à sa nouvelle amie de quelle manière elle a connu Francisque, comment elle n'a pas eu la force de résister à la séduction, puis ensuite la con-

duite singulière, mystérieuse de son séducteur, la manière brusque avec laquelle il l'a quittée et l'abandon total où il l'a laissée depuis ce temps, alors qu'il savait qu'elle portait dans son sein un fruit de leurs amours.

De son côté, Maria a fait confidence à Florentine de ses amours avec Villemart, de son mariage et de la disparition de son mari, huit mois après l'avoir épousée. Ces deux femmes n'ont pas manqué ensuite de se faire l'une à l'autre le portrait de l'homme qu'elles aimaient. Elles sont demeurées toutes surprises en voyant que le portrait de l'un était exactement semblable au portrait de l'autre. Et elles s'étaient écriées :

— Quelle singulière ressemblance dans nos destinées, nous étions faites pour nous connaître, pour nous aimer et nous consoler ensemble, puisque toutes deux nous avons eu à peu près les mêmes peines, les mêmes souffrances.

— Mais maintenant, disait Florentine, vous êtes plus heureuse que moi ! Vous savez que votre mari existe, il vous a écrit, et sans doute vous le reverrez bientôt.

— Je ne sais, répondait Maria, si je dois pour cela me trouver plus heureuse ; après dix-huit années de silence, mon mari me donne de ses nouvelles, c'est vrai, mais ce n'est pas pour m'exprimer le plaisir qu'il aura à me revoir, c'est pour m'annoncer que je vais être riche, c'est pour me dire d'aller bien vite trouver le parent qui doit changer ma position, enfin c'est pour me prévenir qu'il viendra me voir lorsque je pourrai lui faire partager cette fortune qui va m'arriver... Est-ce donc là le langage d'un

honnête homme? Devant mon frère et mon oncle, j'ai tâché d'excuser un peu Villemart, mais, dans le fond de mon âme, j'ai trouvé qne Victor avait raison de le mépriser! Enfin, si cet homme avait encore un peu d'affection pour moi, qui l'empêche de venir me trouver? Après une absence si longue, il n'éprouve donc pas le moindre désir de me voir? Car voilà plus d'un mois d'écoulé depuis que j'ai reçu sa lettre, et il n'a pas paru chez moi... Ah! mon amie, je ne le vois que trop, j'ai, comme vous, bien mal placé mon amour.

Lorsque à neuf heures du soir, Maria avait fait fermer son magasin, elle s'empressait de se rendre chez Florentine, son frère l'accompagnait, ou bien il allait la retrouver. Là, on était certain de toujours rencontrer Ernest Didier. La soirée se passait agréablement : Maria, qui touchait aussi du piano, faisait de la musique avec Honorine. Ernest avait une jolie voix et chantait avec goût la romance; Victor, qui depuis quelque temps apprenait à jouer de la flûte, essayait parfois d'exécuter avec le piano un duo facile; et la soirée s'écoulait bien vite dans ces doux loisirs.

M. de Germancey venait très-souvent se joindre à la réunion. Il était heureux au milieu de ceux qu'il appelait ses enfants. Parfois cependant un sombre nuage passait sur sa physionomie, et, avant de quitter sa nièce, il ne manquait jamais de lui demander si elle avait revu son mari, ou si elle en avait eu d'autres nouvelles.

Un matin, Florentine était seule chez elle, M. de Germancey venait d'emmener sa filleule faire quelques em-

plettes avec lui. Le concierge apporte à la jeune mère une lettre qui vient d'arriver pour elle par la poste.

Florentine prend cette lettre, l'examine, se demande qui peut lui écrire, éprouve une émotion semblable à celle que Maria avait ressentie en recevant la missive de son mari, puis tout à coup s'écrie :

— Mon Dieu, s'il écrivait aussi, lui !...

Alors, brisant vivement le cachet, elle cherche la signature, elle voit : *Francisque*. Elle relit plusieurs fois ce nom pour s'assurer qu'elle ne s'abuse pas. Certaine enfin que cette lettre est bien de l'homme qui l'a abandonnée depuis plus de seize ans, elle lit avec anxiété ce billet :

TAYLOR INST. OXFORD

« Ma chère Florentine,

« Vous avez dû me croire mort, depuis seize ans et demi que je vous ai quittée une nuit assez brusquement, je m'en souviens ! Mais savez-vous où j'ai passé presque tout ce temps... en prison ! Oui, ma chère, en prison, d'où il m'était défendu d'écrire à personne. Et savez-vous qui m'y a fait jeter dans cette affreuse prison... Eh bien, c'est votre ami, votre soi-disant protecteur, cet infâme comte de Germancey ! Pour une peccadille ! pour une légère faute de jeunesse, cet homme, qui a des amis, a trouvé moyen de me faire passer pour un grand criminel, pour un dangereux malfaiteur. Il a voulu me

séparer de vous, pourquoi, je n'en sais rien, mais il y est parvenu. Il a dû vous dire sans doute que j'étais mort, car il espérait bien que je pourrirais dans mon cachot! Mais je me suis évadé, enfin!... et j'espère faire bon usage de ma liberté.

« Vous comprenez que, pour ne pas être reconnu, je me suis déguisé et surtout vieilli, de façon à tromper les yeux les plus exercés. Une blessure que j'ai reçue au visage achève de me changer complétement. Malgré cela, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut bien vous garder de divulguer à qui que ce soit que vous avez reçu de mes nouvelles. C'est surtout avec le comte de Germancey qu'il faut me garder le secret!... Si cet homme savait que je suis libre et à Paris, il s'empresserait de me faire bien vite remettre en prison, et je ne veux plus y retourner, j'en ai assez! Mais je vous connais assez, Florentine, pour être certain que vous ne me trahirez pas.

« Maintenant arrivons à un autre sujet :

« Vous avez une fille, qui est la mienne par conséquent; cette jeune personne est fort bien, je l'ai vue plusieurs fois à vos fenêtres et je n'ai pu m'empêcher d'être fier d'avoir une fille aussi jolie. Mais, plusieurs fois aussi, j'ai vu chez vous, près d'elle, un jeune homme qui m'a tout l'air de lui faire la cour, et qui probablement se flatte de l'épouser... car vous ne souffririez pas qu'il eût d'autres intentions! Mais je me suis informé; ce jeune homme, autrefois officier sous l'Empire, n'a rien ou à peu près rien! Ce n'est donc pas là le parti qui convient à ma fille. Je m'oppose à cette union, je m'y oppose for-

mellement... vous entendez, formellement! D'autant plus que j'ai en vue pour ma fille un parti superbe! Un seigneur très-riche, qui ne lui demandera pas de dot, au contraire... D'ailleurs, je suis le père d'Honorine, et j'ai le droit de disposer d'elle comme bon me semble. Au premier jour, c'est-à-dire au premier soir, quand je me serai assuré que vous êtes seule chez vous, je vous présenterai ce seigneur, qui m'honore d'une estime toute particulière, et j'espère que vous le recevrez comme votre gendre futur ; en attendant, ne dites rien de moi à Honorine, ne lui apprenez pas que vous avez des nouvelles de son père, ces petites filles sont bavardes, indiscrètes, et elle pourrait me trahir. Mais, je vous le répète, renvoyez le jeune officier et défendez à Honorine de penser à lui, elle pleurnichera peut-être un peu d'abord, mais ensuite elle sera enchantée d'être la femme d'un vicomte.

« A bientôt, silence et obéissance.

« FRANCISQUE. »

Florentine reste comme anéantie après la lecture de cette lettre, puis elle la relit encore en pesant chaque phrase, et en se disant :

— C'est M. de Germancey qui l'a fait mettre en prison... M. de Germancey... si bon pour moi! qui n'a jamais voulu que mon bonheur... Est-ce bien possible?... *Non... Francisque* aura été trompé... Je ne puis croire *que celui qui* fut toujours mon protecteur ait voulu me

séparer à jamais de l'homme que j'aimais... du père de mon enfant!... Mon Dieu! cette lettre me bouleverse... Il s'est déguisé... vieilli... il a une cicatrice au visage... Alors c'est lui que j'ai vu de la fenêtre... lui qui regardait si souvent Honorine, qu'elle l'avait remarqué... Mais il était mis avec élégance... il avait une calèche à ses ordres... Honorine l'a toujours vu passer en voiture... il est donc devenu riche... Est-ce qu'on peut devenir riche en prison?... Je m'y perds... Oh! tout cela ne serait rien encore! s'il ne me défendait pas de penser à unir ma fille à celui qu'elle aime... Lui défendre d'aimer Ernest! est-ce que c'est possible maintenant? Moi qui approuvais son amour, qui souriais à ses projets, à ses rêves de bonheur pour l'avenir... Que lui dirais-je donc pour m'opposer à cet amour... que son parrain approuve aussi... et renvoyer ce jeune homme qu'elle est si heureuse de voir?... Quel motif pourrais-je donc donner à ma conduite... Mais, d'ailleurs, ce serait rendre ma fille malheureuse... ce serait détruire toute sa félicité!... Pauvre enfant! est-ce qu'il lui serait possible à elle de cesser d'aimer... d'oublier Ernest... et je la verrais désespérée, et c'est moi qui ferais couler ses larmes... Oh! non... cela ne sera pas... Il a, dit-il, le droit de disposer d'Honorine, parce qu'il est son père!... Son père! mais il ne l'a pas reconnue, il ne lui a pas donné son nom... Quand je le suppliais de s'unir à moi par des nœuds légitimes, il trouvait toujours des prétextes pour me refuser. A-t-il rien fait pour sa fille? Cette éducation, les talents qu'elle possède, c'est à M. de Germancey qu'elle doit tout cela!...

Oui... mais Francisque me dira qu'il était en prison, et que de là il ne pouvait rien faire pour sa fille!... Mais puisqu'il est riche maintenant... puisqu'il a voiture... Mon Dieu! je n'y comprends plus rien... je ne sais plus que penser... Oh! cette lettre me rend bien malheureuse!... Ma tête se perd!... et il me dit de lui obéir!...

Le retour de sa fille, accompagnée du comte, tire Florentine de son accablement; elle se hâte de cacher dans son sein la lettre qu'elle vient de recevoir, mais ce qu'il lui est impossible de cacher, c'est sa pâleur, le bouleversement de sa physionomie et la tristesse qui, dans ses yeux, a remplacé l'expression de contentement qu'on y voyait encore le matin.

Honorine, qui revenait toute joyeuse et s'apprêtait à montrer à sa mère différentes étoffes que son parrain venait de lui acheter, laisse tomber tous ses paquets en voyant la figure de sa mère, et se jette dans ses bras en s'écriant :

— Mon Dieu! maman, que t'est-il arrivé pendant notre absence?... tu es toute pâle... on dirait que tu as pleuré... est-ce que quelqu'un t'a fait du chagrin?

— En effet, dit à son tour le comte, vous semblez souffrir, ma chère Florentine; ce changement subit n'est pas naturel...

— Serais-tu malade, maman?

— Oui... je ne sais ce qui m'a pris... un malaise... une *douleur ici*...

— *Au cœur*?...

— Oui... c'est au cœur...

— Mais il faut vite faire chercher le médecin...

— Je vais vous envoyer mon docteur...

— Non, monsieur le comte, non... cela va se passer... je sens que je suis déjà mieux... Je n'ai pas besoin de médecin...

— Alors, maman, tu vas te coucher... tu te feras suer... je te donnerai de la tisane et je resterai à côté de ton lit.

Florentine s'efforce de sourire à sa fille en la rassurant sur sa santé. Le comte insiste encore pour envoyer son médecin, mais la jeune mère le refuse absolument, et M. de Germancey s'éloigne, en lui disant :

— Nous viendrons ce soir avoir des nouvelles de votre santé.

Mais le comte, qui ne trouve pas naturel le changement subit qui s'est opéré dans l'air et dans l'humeur de sa protégée, soupçonne autre chose qu'un malaise; en sortant, il dit au concierge, qui le connaît pour le voir presque tous les jours venir chez la locataire du troisième.

— Est-ce que M. Ernest n'est pas venu chez madame Florentine pendant notre absence?

— M. Ernest... ah! ce jeune homme décoré, le prétendu de mam'zelle Honorine?

— Justement... Je vois que vous êtes au fait de ce qui regarde ces dames!

— *Ah! vous* concevez bien, monsieur, quand on voit

un jeune homme venir à peu près tous les jours dans une maison où il y a une demoiselle, on se dit : c'est un prétendu!

— Et vous ne vous trompez pas, eh bien?

— Eh bien! monsieur, le jeune homme n'est pas venu. . ni lui ni d'autres chez madame Florentine; elle a seulement reçu une lettre que je lui ai montée moi-même et qui coûtait trois sous.

— Elle a reçu une lettre, et elle ne nous en a rien dit... C'est donc cette lettre qui est cause de ce changement extraordinaire qui s'est opéré en elle.

Telles sont les réflexions du comte qui, au lieu de remonter dans sa voiture, la renvoie afin de revenir tout doucement le long des boulevards. Il marchait lentement, et, toujours préoccupé de cette tristesse, de cet accablement qu'il avait remarqué dans les traits de sa protégée, craignait déjà d'en deviner la cause, lorsqu'il sent quelqu'un passer doucement son bras sous le sien.

C'est Mérillac, que depuis assez longtemps il n'a pas vu, parce que le chevalier, bien qu'il ne soit plus jeune, aime toujours autant le monde, les dames et les plaisirs, tandis que le comte, qui n'a cependant que quelques années de plus que lui, ne trouve plus le bonheur que dans le petit cercle qu'il fréquente. Mais cette différence dans la manière de vivre, si elle ne rapproche pas souvent les deux amis, n'empêche point qu'ils ne conservent l'un pour l'autre la même affection.

— Et qui vous préoccupe donc si fortement, cher Germancey, que vous passiez tout près de vos amis sans les voir? Heureusement je suis moins distrait que vous, moi, sans quoi j'aurais perdu cette occasion de vous serrer la main, et il y a pourtant trop longtemps que cela ne m'est arrivé..

— A qui la faute, mon ami? vous ne venez jamais me voir !

— Je me lève trop tard; quand je vais chez vous, vous n'y êtes plus; mais vous ne venez jamais au club, vous... ou bien rarement!

— C'est vrai, mais je suis si heureux ailleurs : je vous ai fait part de mon bonheur, je vous ai écrit que j'avais retrouvé les enfants de mon frère.

— Oui, vous avez eu la bonté de m'apprendre cet événement, et j'ai pris part à la joie que vous en éprouviez. Sans doute, votre nièce, votre neveu sont avec vous...

— Non... leur position était assez heureuse, ils se sont refusés à partager ma fortune, ils ne veulent de moi que mon amitié.

— Diable! voilà des parents rares!... et comment ont-ils découvert que vous étiez leur oncle, votre lettre ne me l'a pas appris?

— Je ne le comprends pas moi-même ! une lettre que ma nièce a reçue de son mari lui a fait savoir qu'elle devait le jour au marquis mon frère.

— Ah! votre nièce est mariée!... et comment ce mari a-t-il su cela lui-même?

— Mon cher Mérillac, il y a là-dessous un mystère que je tremble d'avoir deviné!...

— Mon Dieu! vous m'effrayez...

— Ah! c'est que je le suis moi-même de ce que j'entrevois! Le mari de ma nièce est un fort mauvais sujet qui l'a abandonnée après huit mois de mariage; il y a dix-huit ans de cela. Qu'est-il devenu, qu'a-t-il fait depuis?... Nul ne le sait, il n'avait pas une seule fois donné de ses nouvelles à sa femme. Mais il vient de lui écrire pour lui apprendre que j'étais son oncle... il se vante de savoir aussi le nom de sa mère...

— Comment s'appelle cet homme?

— Villemart; c'est du moins sous ce nom qu'il s'est présenté à ma nièce, mais maintenant, Mérillac, rappelez-vous la forêt de Sénart, cette horrible nuit que nous avons passée dans la masure des voleurs, et cette conversation que j'eus avec vous, près du feu... où se tenait ce misérable, ce Séverin, qui feignait de dormir pour mieux nous écouter...

— Attendez... oui... je me rappelle, vous m'exprimiez vos regrets de ne point pouvoir retrouver les enfants de votre frère... Eh! pardieu! je me rappelle aussi.... c'est alors que vous m'apprîtes que leur mère était mademoiselle de Hautefutaie, devenue la femme du banquier Rigoulot...

— C'est cela même... ce Séverin a entendu tout cela...

et vous savez qu'il me dit, quand on l'arrêta, qu'il connaissait ma nièce et mon neveu...

— Oui, oui, mais qu'en concluez-vous?

— Comment ce Villemart a-t-il découvert ce mystère?.. Ou il le sait par ce Séverin... ou lui-même, sous le nom de Villemart, n'est autre que ce monstre...

— Vous penseriez... mais il est resté sept ans aux galères!

— Mais depuis dix-huit ans, je vous répète que ma nièce n'avait pas entendu parler de lui... Vous savez que ce misérable a rompu ses fers!... et tout se réunit pour me faire croire qu'il est en ce moment à Paris... Je sors de chez ma chère Florentine, j'avais emmené ma filleule faire quelques emplettes... en revenant, nous trouvons sa mère pâle, bouleversée, des larmes dans les yeux; nous l'interrogeons, elle est embarrassée, elle prétexte un malaise subit... mais la pauvre mère ne sait pas bien cacher ce qu'elle éprouve, son regard n'est plus le même; en se fixant sur moi, on dirait qu'elle éprouve de la crainte; en sortant, j'interroge le concierge... personne n'est venu, mais elle a reçu une lettre, et c'est cette lettre qui semble l'avoir désespérée... Et à moi, son ami, son protecteur, à moi, qui eus toujours sa confiance, elle ne dit pas un mot de cette lettre, elle essaye de me tromper, de dissimuler sa douleur... Mon cher Mérillac, je gagerais que cette lettre lui a été adressée par son séducteur... toujours ce misérable... Francisque qui est encore Séverin... Et quel autre pourrait lui causer de la peine... Oui, cette lettre vient de ce monstre...

il est à Paris... bien déguisé sans doute... mais il faut le découvrir, Mérillac, oh! il faut en délivrer la société.

— Soyez persuadé que si l'occasion se présente je ne la laisserai pas échapper.

— Merci, mon ami, et pardon de vous entretenir sans cesse de sujets aussi pénibles. Vous n'avez point de chagrins, vous, du moins!

— Ma foi non! je passe la vie assez gaiement!... vous savez que j'aime les plaisirs! j'en prends encore tant que je peux.

— Et votre ancienne amie, madame Roberval, vous la voyez toujours, sans doute...

— Moins... beaucoup moins depuis quelque temps...

— Vous allez cependant à ses soirées.

— Je n'y vais plus depuis une certaine fois... Ah! mon cher comte, j'ai aussi mon mystère, moi... il ne me touche pas particulièrement, et pourtant il est si terrible, que je n'ose le confier à personne...

— Vraiment! et il concerne cette dame?

— Non; il ne concerne que son mari... mais l'idée qui m'est venue est tellement horrible, que je ne vais plus chez ce monsieur... Cependant je puis me tromper... mais ce qui me fait craindre d'avoir deviné juste, c'est que depuis quelque temps Eulalie... madame Roberval, change d'une façon effrayante... Elle, jadis si heureuse, si gaie... elle a donc aussi découvert quelque chose... *Pauvre* femme! quelle doit être sa position!... Ah!

tenez, ne parlons plus de cela, comte, car je crains même d'y penser.

Les deux amis font quelque temps route ensemble, puis M. de Germancey quitte Mérillac, en lui promettant de lui présenter son neveu.

## XV

### LES LETTRES

Les fidèles amis de Florentine n'ont pas manqué, sur ce que leur a dit le comte, de se rendre près d'elle dans la soirée, afin d'avoir des nouvelles de sa santé. La pauvre Florentine prétend être mieux et ne plus souffrir; cependant il est bien facile de voir qu'elle n'est point dans son état normal : c'est en vain qu'elle veut s'efforcer de sourire, ce sourire est contraint, triste; avec sa fille même, elle n'a plus ce doux accent qui partait du cœur, elle la contemple d'un air où se peint la douleur qu'elle ressent, et la jeune Honorine ne cesse de lui dire :

— Mais, maman, qu'as-tu donc? car certainement tu as quelque chose, et tu ne veux pas me le confier... Ah ! c'est bien mal d'avoir des secrets pour son enfant.

Un jour, cependant, en tenant sa fille dans ses bras, Florentine se hasarde à lui dire :

— Est-ce que tu aimes beaucoup M. Ernest Didier... est-ce que tu ne consentirais pas, si je t'en priais, à en épouser un autre?

Honorine regarde sa mère avec étonnement et s'écrie :

— Mon Dieu ! pourquoi donc me dis-tu cela? qui peut te faire supposer une chose pareille!... Moi, ne plus aimer Ernest... qui m'aime tant, lui! moi, consentir à devenir la femme d'un autre ! oh! jamais ! jamais ! j'aimerais mieux mourir !... Oh ! mais c'est pour plaisanter que tu m'as dit cela... c'est pour m'éprouver... Ah ! maman, je t'en prie, ne me dis plus de ces choses-là! ça me fait trop de mal ! ça me ferait pleurer tout de suite.

Florentine embrasse sa fille, la console, lui promet de ne plus lui tenir ce langage, et se dit en elle-même qu'elle préfère se soumettre à toutes les peines que son séducteur lui réserve, plutôt que de faire encore couler les larmes de sa fille.

Mais Maria, Victor, Ernest, tous ceux qui venaient chez Florentine étaient frappés du changement qui s'était opéré dans son humeur, et plus d'une fois le comte avait dit à sa nièce :

— Ma chère Maria, vous êtes devenue l'amie de Florentine, plus d'une fois vous m'avez remercié de vous

l'avoir fait connaître, parce qu'une secrète sympathie vous attirait l'une vers l'autre, et que vous vous étiez confié tous les événements de votre vie; puisque vous avez l'une pour l'autre tant de confiance... voilà le moment de la mettre à l'épreuve : tâchez que Florentine vous confie ce qui lui cause ce chagrin qu'elle s'efforce en vain de nous cacher... C'est une lettre qu'elle a reçue qui la rend ainsi triste et sombre; obtenez de savoir ce qu'il y a dans cette lettre... priez, insistez... C'est pour son repos que je vous dis cela... On ne résiste pas toujours aux prières d'une amie... on éprouve du soulagement à verser ses chagrins dans le sein d'une personne qui nous comprend, qui nous plaint... Florentine ne vous résistera pas...

Maria a suivi les conseils de son oncle; pendant quelque temps ses instances n'obtiennent point de succès; mais, un jour, Honorine étant à la fenêtre, s'écrie tout à coup :

— Maman! maman! le voilà encore ce monsienr qui me regarde avec tant de persistance... il est dans sa calèche avec l'autre... viens donc les voir.

Florentine se hâte d'aller se placer près de sa fille. Séverin passait dans sa calèche qui allait au pas; près de lui était M. de la Palissonnière, à qui il montrait Honorine; en apercevant Florentine, il lui adresse plusieurs saluts assez familiers, comme on salue une personne avec laquelle on est très-lié; de son côté, le vicomte se confond en salutations, mais dans lesquelles il met tout le respect et l'élégance possibles.

Honorine est restée toute saisie, et lorsque la voiture est éloignée, elle dit à sa mère :

— Comment... ce monsieur t'a saluée... t'a souri même, tu le connais donc, ce monsieur dont le regard seul me fait peur?

— Oui... oui... je le connais ! balbutie Florentine en baissant les yeux.

— Tu le connais, et tu ne me l'avais pas dit l'autre fois !

La jeune femme ne répond rien, elle détourne la tête en soupirant, mais alors une vague terreur s'empare d'Honorine, elle aussi devient triste, silencieuse, sans savoir pourquoi, elle prévoit des malheurs, et quelque chose lui dit qu'ils lui viendront de cet homme qui a salué sa mère.

Le même soir, Maria est venue seule voir son amie, en trouvant Honorine inquiète et triste, elle s'écrie :

— Comment, vous aussi chère enfant... est-ce que vous allez devénir mélancolique comme votre mère?

Pour toute réponse la charmante jeune fille se jette en pleurant dans les bras de Maria, et balbutie :

— Maman ne m'aime plus, car maman a des secrets pour moi... et ce sont ces secrets-là qui lui font de la peine...L'autre jour elle m'a demandé si je consentirais à en épouser un autre qu'Ernest !... Vous voyez bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire... mais je lui ai bien dit que j'aimerais mieux mourir que d'être à un autre... si elle vous parle répétez-lui cela.

*La jeune* fille se retire dans sa chambre. Se trouvant

seule avec Florentine, qui semble encore plus affligée que les autres jours, Maria la presse de nouveau de lui confier ses peines, en lui disant :

— Votre silence désole votre fille, vous voulez donc aussi qu'elle soit malheureuse ?

Cette fois Florentine ne résiste plus ; elle presse les mains de Maria dans les siennes en s'écriant :

— Non, je ne veux pas que ma fille soit malheureuse... Maria, je vais tout vous dire... lui aussi m'a écrit...

— Votre amant... ce Francisque !

— Oui, oui... car il semble que les mêmes événements doivent nous arriver à toutes deux... oh ! mais sa lettre à lui, cause mon tourment... mon désespoir... Si vous saviez ce qu'il m'écrit... vous allez la lire vous-même cette lettre... et vous me direz alors si je ne dois pas être désolée...

Florentine tire de son sein cette fatale lettre qu'elle portait toujours sur elle, de crainte que sa fille ne la trouvât ; Maria prend le billet que son amie lui présente, l'ouvre, lit quelques mots, puis s'arrête comme si elle était tout à coup frappée par la foudre.

— Eh bien... qu'avez-vous donc... vous ne lisez plus ? dit Florentine.

— Oh ! attendez... attendez... cette écriture... il me semble ..

— Vous la connaissez ?

— Depuis peu de temps... mais j'ai tant de fois relu sa lettre à lui...

— Comment ? quelle lettre ?...

— Celle de Villemart...

— De votre mari?...

— Oh ! c'est bien son écriture... mais vous allez juger vous-même... moi aussi je porte toujours sur moi la lettre qu'il m'a écrite...

Et déjà Maria a pris dans sa poche un petit souvenir, elle en tire une lettre, la donne à Florentine. Toutes deux comparent l'écriture, il n'y a plus à en douter, c'est la même personne qui a écrit les deux lettres.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie? s'écrie Florentine.

— Ce que cela signifie?... ce que quelque chose m'avait fait deviner, que ce Francisque et Villemart sont la même personne... que le même homme nous a séduites, trompées, car ce nom de Villemart n'est sans doute pas plus le sien que celui de Francisque qu'il a pris avec vous... il aura fabriqué des actes pour feindre de m'épouser... et je ne suis pas plus sa femme que vous !...

— Oh ! le monstre !.. le misérable !.. Mais lisez... lisez ce qu'il m'écrit.

Maria lit avidement la lettre, mais de temps à autre elle ne peut s'empêcher d'interrompre sa lecture en s'écriant :

— Quelle horreur !... l'infâme !... accuser mon oncle !... lui, le meilleur des hommes !... Ah ! il s'est déguisé... vieilli... il a une cicatrice au visage... nous nous en souviendrons... il a le droit de disposer de sa fille, dit-il, *oh non*, misérable ! non, vous ne l'avez pas ce droit...

on ne vous obéira pas.. et on ne fera pas pour vous plaire le malheur de cette chère enfant...

— Ah ! mon amie; que j'ai bien fait de vous montrer cette lettre... Grâce à vous, je connais enfin toute la lâcheté de cet homme... ma conduite m'est dictée maintenant... je ne le crains plus, car je le méprise... moi, lui obéir... jamais !... Tenez, je me sens mieux, je me sens soulagée à présent que ma résolution est bien arrêtée, mais quel malheur que cet homme soit le père d'Honorine !

— Son père !... non, mon amie ; un père est celui qui prend soin de notre enfance, qui nous élève, en nous entourant de soins, de caresses, qui veille sur nous enfin jusqu'à ce que nous soyons en état de nous conduire seul... mais le séducteur qui nous abandonne lâchement à la merci du hasard !... à la commisération d'étrangers ! non, celui-là n'est pas notre père. Aussi croyez-moi, cachez toujours à Honorine les liens qui l'unissent à cet homme !... ce serait la forcer à rougir.

Cette conversation a changé l'humeur de Florentine, elle se sent plus heureuse ; elle appelle Honorine, l'embrasse, la presse sur son cœur en lui disant :

— Rassure-toi, chère enfant, je ne te parlerai plus d'en épouser un autre que celui que tu aimes... Tu seras la femme d'Ernest, rien ne peut plus s'y opposer.

Honorine retrouve alors sa gaieté et elle embrasse Maria en s'écriant :

— Je savais bien, moi, que vous me rendriez ma mère aussi bonne qu'autrefois.

Maria ne manque pas d'apprendre à son oncle la découverte qu'elles ont faite, elle et Florentine, et le comte secoue la tête en murmurant:

— Je m'en doutais... tout se réunissait pour me faire soupçonner que ce Villemart n'était autre que le séducteur de Florentine ! Et il ajoute dans sa pensée : Pauvres femmes ! elle ne se doutent pas encore à quel monstre elles avaient donné leur amour.

Cependant le soi-disant baron de Sternitz continuait de mener le train d'un grand seigneur, mais la roulette continuait aussi à lui être défavorable. En voyant que bientôt il sera à la fin des cent mille francs, qu'il a pour la seconde fois obtenus de madame Rigoulot, Séverin se dit qu'il faut qu'il se fasse donner de l'argent d'un autre côté, et un soir, comme minuit est sur le point de sonner, il s'enveloppe dans un large pardessus et va frapper aux volets du magasin de modes de Maria.

La marchande de modes couchait dans une assez jolie pièce située à l'entre-sol, juste au-dessus de son magasin, auquel elle communiquait par un escalier qui se trouvait dans une petite pièce sise au fond de sa boutique. Cette petite pièce avait une porte qui donnait dans la cour de la maison ; on pouvait donc arriver chez la modiste par cette cour, lorsque la boutique était fermée.

Mais Séverin, qui préfère ne pas être vu par le concierge, a frappé aux volets du magasin, et continue de frapper, jusqu'à ce qu'enfin la fenêtre de l'entre-sol s'ouvre, quelqu'un y parait et demande qui se permet à plus de minuit, de frapper à son magasin.

Séverin qui a reconnu la voix de Maria, répond aussitôt :

— C'est moi, Villemart, ton mari. Allons, ma chère, ne me laisse pas ainsi croquer le marmot devant ta porte, et hâte-toi de m'ouvrir.

Maria réfléchit un moment, ce nom de Villemart a fait refluer tout son sang vers son cœur, mais elle se rend bientôt maîtresse de son émotion et répond :

— Sonnez à la porte cochère à côté, on vous ouvrira, et je vous ferai entrer par la petite porte qui donne dans la cour.

— Si j'avais voulu sonner à votre porte cochère, ce serait déjà fait ! mais je ne veux pas entrer par là, ne pouvez-vous m'ouvrir par votre boutique ?

— Eh bien... attendez alors... je vais descendre.

Maria passe une robe de chambre, allume une bougie et descend à son magasin; elle a bientôt ouvert sa porte, et Séverin entre avec précipitation, puis va se jeter dans un fauteuil en murmurant :

— Sapristi cela a été long !.. Vous avez donc bien peur qu'on vous vole, que vous vous barricadiez tant !...

Maria ne répond pas, elle considérait attentivement celui qu'elle n'avait pas vu depuis dix-huit ans; elle examinait sa cicatrice, ses cheveux presque blanc, qui ne s'harmonisaient point avec ses traits encore jeunes, et surtout avec la vivacité de ses yeux et sa tournure svelte ; elle remarquait l'élégance de sa mise et surtout l'expression farouche de son regard.

Séverin ne tarde pas à s'écrier :

— Ah çà, quand vous aurez fini de me regarder... vous me le direz. Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas?

— Oh oui, excepté vos yeux pourtant, qui sont toujours les mêmes...

— Oui, en effet... les yeux, cela ne peut pas se déguiser... et c'est ce qui nous trahit quelquefois... Voulez-vous venir m'embrasser?

— Non!

— Comme vous voudrez; après tout je n'y tiens pas, parlons d'affaires : Vous avez reçu ma lettre?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous été chez monsieur de Germancey?

— Je m'y suis rendue avec mon frère.

— Votre frère! ça m'est bien égal! et M. de Germancey vous a-t-il reconnue pour sa nièce?

— Oui, monsieur. Le comte de Germancey a témoigné la plus grande joie de retrouver les enfants de son frère, il nous a comblés de marques d'amitié.

— De marques d'amitié, c'est bon, et puis ensuite?

— Que voulez-vous de plus, monsieur?

— Voyons, sacrebleu, plaisantez-vous? est-ce que c'est seulement pour recevoir les embrassements d'un vieillard, que je vous ai fait retrouver vos parents? Le comte est très-riche, comment se fait-il que je vous voie ici, dans ce magasin de modes, quand un homme qui a trente mille francs de rentes, vous a reconnue pour sa nièce... à moins que vous n'ayez pour les modes une passion incurable et que le comte ne vous ait bourrée de billets de

banque en vous laissant où vous vous trouvez si bien.

— Monsieur, en lisant votre lettre, mon frère et moi, nous avons vu que l'intérêt seul vous faisait agir, que vous ne nous faisiez connaître nos parents que dans le seul espoir d'avoir une grande part dans la fortune que vous espériez voir devenir votre partage...

— Eh bien, pourquoi donc pas? est-ce que dans le monde ce n'est pas toujours notre intérêt qui nous fait agir?... Et me croyez-vous plus sot qu'un autre?

— Grâce au ciel, monsieur, mon frère et moi nous avons une autre manière de penser; M. de Germancey voulait nous prendre avec lui, nous faire jouir de sa fortune... nous combler de ses bienfaits; nous avons refusé, nous ne voulions de lui que son amitié, que ces doux noms de neveu, de nièce, qu'il nous a donnés... Nous pouvons vivre de notre travail, cela nous suffit, notre oncle sait que ce n'est point un vil intérêt qui nous a conduits près de lui.

Séverin se lève et marche à grands pas dans le magasin, en s'écriant :

— Comment, vous avez été assez bête pour faire cela... et vous croyez que je le souffrirai... que je vous aurai mis une fortune dans les mains pour que vous la laissiez tomber par terre... Oh! non... non... cela ne sera pas! et je vous forcerai bien à agir autrement!

— Vous me forcerez!... vous! monsieur? et de quel droit s'il vous plaît?

— Du droit qu'un mari a sur sa femme, pardieu!

— *Sa femme!* mais je ne suis pas votre femme... vous

m'avez épousée sous un faux nom, vous ne vous appelez pas Villemart.

— Je ne m'appelle pas Villemart? ah! vraiment! et pourriez-vous me dire mon nom alors?

— Francisque... et bien d'autres encore sans doute!

Séverin pâlit; il frappe du pied avec colère et s'écrie :

— Francisque... ah! l'on vous a dit que je me nommais Francisque... et qui donc vous a dit cela?

— Celle que vous avez séduite, puis lâchement abandonnée, après l'avoir rendue mère, cette pauvre Florentine à qui vous venez d'écrire une lettre infâme, dans laquelle vous accusez mon oncle d'avoir causé vos malheurs, de vous avoir fait mettre en prison... et où vous prétendez disposer du sort d'Honorine, de cette aimable enfant qui doit tout, fortune, éducation, repos, aux bontés du comte, tandis que celui qui prétend aujourd'hui avoir sur elle les droits d'un père, avait fui sa mère, en apprenant qu'elle portait dans son sein un gage de sa faiblesse... Vous le voyez, je sais tout... je connais votre indigne conduite... Ah! vous êtes un misérable!... Mais vous ne me tromperez plus et vos projets seront déjoués!

Séverin est furieux, il jure, il blasphème... Un moment il s'avance sur Maria comme pour la frapper, mais celle-ci le regarde avec tant de fermeté, son regard semble tellement le braver, qu'il s'arrête en réfléchissant que se porter à des voies de fait ne serait pas un moyen d'arriver à son but; il s'efforce donc de se calmer et va se rasseoir, en disant :

— *Eh bien*, ma chère amie, puisque vous connaissez

mes petites fautes de jeunesse... je ne chercherai point à les nier. . et je jouerai avec vous cartes sur table. Quant à Florentine, à laquelle j'avais ordonné le silence, et qui vous a prise pour confidente... elle me revaudra cela. Maria, vous n'avez pas voulu recevoir de l'argent de votre oncle, vous avez eu tort, car il m'en faut à moi de l'argent, et j'ai compté sur vous pour m'en procurer.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'avais refusé les bienfaits de mon oncle... mais alors même que je les aurais acceptés, je vous certifie que je ne vous en aurais pas fait part.

— C'est gentil ce que vous dites là, c'est aimable ! mais cela ne peut point se terminer ainsi. Vous ne devez pas avoir oublié, madame, qu'en vous quittant, il y a dix-huit ans environ, je laissai entre vos mains une somme de dix mille francs qui m'appartenait...

— Que vous m'aviez donnée pour fonder un commerce.

— Ta ta ta !... Si je vous l'ai donnée jadis, je vous la reprends aujourd'hui, la manière dont vous me recevez m'en donne bien le droit.

Maria réfléchit un instant, puis répond avec fermeté:

— Vous avez raison, monsieur, ces dix mille francs je ne dois pas les garder... j'aurais honte de rien devoir à un homme tel que vous... Je vous donnerai ces dix mille francs, je suis bien loin de posséder en ce moment une pareille somme, mais dussé-je vendre tout ce que je possède, je me la procurerai... je ne vous demande que huit jours *pour réaliser* cette somme, dans huit jours, je vous

en donne ma parole, je vous remettrai ces dix mille francs.

— C'est bien, j'y compte et je vous accorde huit jours.

Et Séverin enfonçant son chapeau sur ses yeux, se hâte de sortir du magasin.

# XVI

## LA GRENOUILLE FAIT DES SIENNES

Le major Kroutberg, fort ennuyé de ne plus pouvoir obtenir d'argent de M. le baron de Sternitz, se disait depuis quelque temps :

— Je ne puis pas rester ainsi le gousset vide; mon faux baron me donne la pitance, c'est quelque chose, mais cela ne me suffit pas... Il faut absolument que je trouve à exercer mes talents... Séverin me l'a défendu, de peur que je ne le compromette... J'en suis fâché, cher ami, mais alors ne me laissez pas à sec!... D'ailleurs, je suis

assez adroit et assez prudent pour ne point m'exposer à être repincé.

On était en automne, mais le temps était fort beau. La Grenouille, après avoir emprunté vingt sous au concierge de l'hôtel, sous prétexte qu'il n'a que des billets de banque et ne veut pas changer, se dit :

— Allons nous promener, allons respirer l'air des environs de Paris... Je pourrais bien prendre la calèche de mon intime ami, puisqu'il est sorti à pied; mais que penserait-on d'un homme qui descendrait d'équipage devant un traiteur et ne dépenserait que vingt sous! Non, il vaut mieux aller me promener à pied; et d'ailleurs, que sait-on, le hasard m'offrira peut-être une occasion de me remplumer.

La Grenouille a suivi les Champs-Élysées, puis il gagne le bord de l'eau, arrive à Sèvres, où il ne s'arrête pas, et par un joli sentier atteint les bois de Ville-d'Avray. Là, il se repose quelque temps, mais, l'appétit se faisant sentir, il se dirige vers le village en se disant :

— Je trouverai par là quelque modeste cabaret où pour vingt sous je dînerai ou à peu près.

Et ce monsieur arrive bientôt dans le village, il s'y promène quelque temps, regardant les enseignes et s'éloignant des traiteurs dont l'apparence annonce une carte avec des prix trop au-dessus de ses moyens. Enfin il avise un petit bouchon assez propre, et sur lequel on a peint des lapins à toutes les sauces. Il entre dans une salle où la maîtresse du logis est presque endormie à son comp-

toir, tandis que plus loin un gros garçon pleure en épluchant des oignons, et s'écrie d'un ton d'autorité :

Peut-on dîner ici... y a-t-il de quoi se bien restaurer... la cuisine est-elle bien fournie?

La cabaretière se frotte les yeux, le garçon lâche ses oignons, on fait de grands saluts au voyageur, la maîtresse et le garçon lui répondent en parlant tous les deux à la fois :

— Oui, monsieur, oh oui... tout ce qui vous fera plaisir.

— De la volaille, du poisson...

— Et du lapin. Ah! si monsieur aime la gibelotte ou le lapin sauté... c'est ici la renommée... On vient exprès de Paris pour s'en régaler chez nous!

— Vraiment! Mais je n'aime pas le lapin, moi... je préfère la volaille...

— Alors on va faire rôtir un poulet pour monsieur.

— Oui... hum! Non! je réfléchis... j'en ai mangé ce matin à mon déjeuner, et toujours du poulet... c'est monotone!...

— Monsieur veut-il du poisson... une matelote d'anguille... nous avons de l'anguille qui est encore vivante...

— Si elle est encore vivante, laissons-la vivre, je n'ai pas envie d'attendre qu'elle soit cuite, ce serait trop long!

— Alors monsieur prendra des côtelettes...

— J'en suis dégoûté...

La maîtresse et le garçon se regardent, ne sachant plus

qu'offrir à ce voyageur si difficile ; celui-ci met fin à leur embarras en s'écriant :

— Tenez, donnez-moi un morceau de petit salé avec un demi-litre à douze... Je verrai ensuite si je désire autre chose.

— Si c'est pour prendre du petit salé qu'il nous demande si notre cuisine est bien fournie, se dit le garçon, c'était pas trop la peine... voilà bien de l'embarras pour un repas de deux liards !... Je parie qu'il ne me donnera rien pour boire.

Mais la cabaretière, toujours heureuse d'avoir du monde, continue de se montrer gracieuse et s'informe où ce monsieur veut prendre son repas.

— Eh parbleu ! là, madame, sur cette table près de vous... J'aurai le plaisir de jouir de votre société et de votre conversation... car j'aime assez à causer en mangeant.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur, répond la cabaretière qui, comme toutes les femmes de son état, aime infiniment à parler.

Pendant que l'on met son couvert, la Grenouille s'avance sur le seuil de la porte et regarde dans la campagne. A fort peu de distance, sur la gauche, on apercevait la jolie maison appartenant à Roberval. Il admire l'aspect de la villa et s'écrie :

— Je vois là-bas... de l'autre côté de la rue, une bien jolie habitation, cela doit appartenir à des gens de Paris qui viennent y passer la belle saison?

— *Oui*, monsieur, cela appartient en effet à des per-

sonnes de Paris, des gens très-riches, qui ont équipage; mais ils n'y viennent point passer toute la belle saison, ainsi que vous le croyez, ils y viennent de temps à autre avec beaucoup de monde de Paris... Alors ils donnent de grands repas, on danse... on fait de la musique, c'était bien gentil!... Mais, hélas! je dis c'était, parce que, depuis trois mois à peu près, oui, c'était dans le cœur de l'été, eh bien, toutes ces fêtes, tous ces bals ont cessé, et cela me fait de la peine, vu que cela me fait du tort, parce que vous entendez bien que tout ce monde qui venait avait des voitures, des cochers, des laquais, et, comme de raison, tout cela venait boire et rire chez nous, pendant que les maîtres se divertissaient là-bas!

— Voilà le dîner au petit salé qui est servi! dit le garçon en mettant un plat sur la table d'un air moqueur.

La Grenouille va se mettre à son couvert, mais il continue sa conversation avec la cabaretière.

— Roberval... Vous dites que cette propriété appartient à un M. Roberval, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— J'en ai entendu parler... Je crois même que je me suis trouvé en soirée avec lui chez M. Rigoulotini, un millionnaire de mes amis!... Ce Roberval passe en effet pour un homme fort riche, par quel hasard ou quelle suite d'événements a-t-il donc cessé de donner des fêtes dans sa villa?

— Dame! monsieur, est-ce qu'on sait!... Non-seulement il ne reçoit plus de monde, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que sa femme même, une jolie dame bien

aimable, qui aimait beaucoup cette campagne, eh bien, elle n'y vient plus du tout !

— C'est singulier en effet... il est donc arrivé quelque malheur, quelque accident désagréable dans cette maison?

— Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais d'abord, il faut vous dire, monsieur, que, dans cette propriété, il y a, tout au fond du jardin qui est très-grand, un pavillon... toujours fermé, et dans lequel il est absolument défendu de chercher à entrer, ce qui au reste serait difficile, puisque la porte du pavillon est sans cesse fermée avec soin et que les fenêtres ont des volets également fermés.

— Tiens ! tiens ! mais voilà qui est curieux... Continuez donc, ma chère dame, votre pavillon m'intéresse beaucoup...

— Et monsieur trouve-t-il le petit salé à son goût?

— Excellent ! ma foi !... et votre vin n'est pas désagréable... Cela me change, voyez-vous, parce que toujours boire du chambertin ou du champagne, cela irrite l'estomac ! Vous disiez donc que personne ne doit chercher à entrer dans ce mystérieux pavillon, et qui défend cela?

— Naturellement c'est monsieur Roberval... Il y entre lui, et dame il y passe souvent des journées entières.

— A quoi faire ?

— On n'en sait rien, puisqu'il n'y reçoit personne, puisqu'il s'y enferme comme dans une citadelle !... mais comme c'est un faiseur d'affaires, un boursicoteur, comme

ils disent dans le pays... je ne sais pas même ce que cela veut dire !

— Cela signifie un homme qui joue à la Bourse, qui spécule sur les fonds publics.

— C'est ça, il *pécule* sur les fonds, alors on pense qu'il s'enferme comme cela pour *pécular* à son aise. . et qu'il ne veut pas être dérangé parce qu'il a peur qu'on ne connaisse sa malice, ses *espéculations*, pour gagner toujours de l'argent.

La Grenouille avale un verre de vin, fait claquer sa langue comme s'il venait de boire du clos-Vougeot, puis secoue la tête en disant :

— C'est singulier... fort singulier... Il y a dans tout ceci quelque chose qui n'est pas clair... Mais dans ce que vous venez de me conter, mon aimable hôtesse, je ne vois pas ce qui a fait cesser les fêtes, les réceptions que ce M. Roberval donnait dans sa villa, je ne vois pas pourquoi ils ont cessé d'y venir...

— Oh ! M. Roberval y vient toujours, lui, hier encore il y a passé presque toute sa journée, c'est madame qui ne vient plus.

— Ah ! c'est madame qui n'y vient plus... Et vous n'en savez pas la raison ?

— Si fait, c'est-à-dire à peu près... nous en savons plus que les autres, vu que, il faut vous dire que M. Guillaume, le jardinier de M. Roberval, prend ses repas chez nous, et alors il nous conte ce qu'il sait de ses maîtres, c'est bien naturel, n'est-ce pas, faut bien jaser un petit peu !

— C'est tout à fait naturel; d'ailleurs cela se fait partout, les valets racontent ce qu'ils savent sur leurs maîtres... c'est très-innocent. Donc ce jeune Guillaume, le jardinier...

— Oh! ce n'est pas un jeune, c'est un vieux... Il a plus de soixante ans!

— Raison de plus pour qu'il aime à causer... et ce vieux Guillaume vous a dit?

— Que, il y a trois mois environ, c'était en juillet, monsieur était venu seul à sa campagne, et comme de coutume était allé s'enfermer dans son pavillon, après avoir dit à Guillaume, s'il venait du monde, ne dites pas que j'y suis, et ne laissez entrer personne. C'est très-bien, mais voilà qu'au milieu de la journée une voiture s'arrête devant la grille, deux dames en descendent : c'était madame Roberval avec une de ses amies. Comme de raison, le jardinier ne défend pas à sa maîtresse d'entrer, mais le drôle de l'histoire, c'est que madame ne savait pas que son mari était à la villa. En l'apprenant par Guillaume, l'autre dame voulait partir, mais madame Roberval veut rester, elle dit à son amie : « Mon mari ne troublera pas notre déjeuner, il est dans son pavillon, et, quand il est là, il n'en bouge plus. » L'amie cède, Guillaume sort de la voiture des provisions qu'on avait apportées, et, pendant qu'on prépare le couvert pour leur déjeuner, ces dames vont se promener dans le jardin. Quand elles ne sont plus là, ne voilà-t-il pas M. Roberval qui arrive, appelant le jardinier pour l'envoyer à *la poste*; alors Guillaume lui dit que madame est venue

avec une de ses amies et se promène dans les jardins ; là-dessus, voilà monsieur qui laisse là Guillaume et court comme un fou du côté de son pavillon. Qu'était-il arrivé? on ne sait pas, seulement madame revint avec son amie, elles étaient pâles, tremblantes, il ne fut plus question de déjeuner, elles remontèrent sur-le-champ dans leur voiture, qui partit aussitôt. C'est depuis ce jour-là que madame Roberval n'a pas une seule fois reparu à sa campagne.

— Tout cela est fort drôle... fort romanesque... Et ce jardinier... ce Guillaume est le seul gardien de la maison?

— Oh ! le seul !... A quoi serviraient d'autres domestiques, puisqu'il n'y a personne qui loge dans les beaux appartements?

— Vient-il toujours chez vous, ce vieux jardinier?

— Toujours, monsieur... Voilà la brune, il ne tardera pas à venir souper... Et tenez!... j'entends ses sabots... je les reconnais... oui, voilà le père Guillaume qui vient souper.

Le vieux paysan, jardinier de M. Roberval, entre dans le cabaret, il salue la cabaretière, s'incline devant le major Kroutberg et va frapper sur l'épaule du garçon en lui disant :

— Mon souper, François... ma soupe, et mes choux au lard, et du fromage, avec ma mesure de vin habituelle... tu sais...

— Oui, papa Guillaume, je vas vous servir tout ça...

Ah! vous soupez bien, vous! Au moins j'appelle ça un repas!

La Grenouille lance un regard impertinent sur le garçon qui semble vouloir l'humilier. Cependant le jardinier a pris place à une table à côté du voyageur, et celui-ci entame sur-le-champ la conversation :

— Il fait frais ce soir, monsieur, le temps a été beau... mais il ne fait plus chaud!

— Ah! dame, monsieur, nous sommes en octobre, nous ne pouvons plus guère espérer de chaleur!

— L'ennui, ce sont les nuits qui viennent si vite... voyez, il est à peine six heures, et il ne fait plus jour.

— Chaque chose en son temps, monsieur...

— C'est juste, monsieur Guillaume... car je viens d'apprendre que j'allais avoir le plaisir de me trouver avec monsieur Guillaume, le jardinier de M. Roberval... le meilleur jardinier de Ville-d'Avray à ce qu'on assure!

Le vieux paysan ôte son bonnet de laine, s'incline de nouveau devant ce monsieur qui lui dit des choses si polies, et répond :

— Monsieur est bien honnête... dame, je fais mon état du mieux que je peux, mais je me flatte que personne ne peut me dégotter pour la culture des fleurs et la tenue d'un espalier.... et l'arrangement d'un berceau, et l'alignement d'une charmille... et l'entretien des gazons... et...

L'arrivée de sa soupe interrompt le jardinier, qui ne s'arrêtait pas quand il était question de son état, excepté *quand* il s'agissait de boire ou de manger.

— On m'a dit que les jardins de la villa que vous habitez étaient ravissants !

— Monsieur, s'il faisait jour, je me ferais un plaisir et un bonheur de vous les montrer...

— Vous êtes bien bon ! mais peut-être cela ne plairait-il pas à M. Roberval, votre maître ?

— M. Roberval n'est pas à sa campagne... il n'y couche jamais ; il y est venu hier, il a passé sa journée dans son pavillon comme à l'ordinaire, puis il est parti en me disant : Guillaume je ne reviendrai pas de la semaine... ne laissez entrer personne, aucune visite !

— Vous voyez bien, il vous défend de recevoir les visiteurs !

— Oh ! mais, vous n'êtes pas un visiteur vous, monsieur, vous êtes je le vois un amateur de jardin... ça me regarde ça... c'est pas pour monsieur, c'est bien différent !

— Alors un de ces jours... je passerai par ici de bonne heure...

— C'est ça, et je vous ferai voir mes jardins... François, ta soupe sent le brûlé !...

— Pas possible, père Guillaume, c'est le fumeron que vous voulez dire !...

— Et vous n'avez pas de femme, pas d'enfant, monsieur Guillaume ?

— Non, Dieu merci, j'aime mieux ça !...

— Vous devez cependant vous ennuyer tout seul... Ainsi, que faites-vous le soir ?

— Ce que je fais, pardine, je dors... et d'un fameux

somme, je m'en flatte... Tenez, sitôt que j'aurai fini de souper, je rentrerons et je me coucherai tout de suite... Et puis j'ai pas plutôt la tête sur l'oreiller que je tape de l'œil...

— Vous êtes bien heureux... Ah! sans doute vous logez au fond du jardin, et vous n'entendez pas le bruit de la rue...

— Pardon excuse... je loge là... au rez-de-chaussée, à côté de la grille... mais on ne fait guère de bruit dans la rue ici... Et puis on en ferait, que je ne l'entendrais pas.

La Grenouille en sait assez pour ce qu'il veut faire. Il cause encore quelque temps, puis appelle le garçon et demande sa carte; on ne lui apporte aucune carte, mais on lui demande seulement quatorze sous pour son repas. Voyant qu'il peut encore faire le généreux, il demande deux petits verres d'eau-de-vie, en offre un au jardinier qui accepte et trinque avec lui, en disant :

— A la santé de notre aimable hôtesse.

La cabaretière remercie, Guillaume avale son petit verre et la Grenouille sort du cabaret en disant :

— On est fort bien ici, et j'y reviendrai!

— Voilà ce que j'appelle un homme comme il faut! dit la cabaretière.

— Oh! oui, répond Guillaume : ça doit être un bien brave homme! ça se voit tout de suite.

Cependant celui qu'on traite ainsi de brave homme, s'est dirigé du côté de la villa-Roberval; il s'arrête d'abord devant la grille; voit le logement du concierge, la maison, *au fond*, puis il a fait le tour en suivant le mur qui sert

de clôture au jardin. Malgré l'obscurité, il remarque que ces murs ne sont pas bien élevés et que pour lui, habitué à ce genre d'exercice, les franchir ne sera qu'un jeu. Il ne s'agit plus que d'attendre le moment favorable. Il s'éloigne, va dans la campagne, s'assied au pied d'un arbre et y attend que dix heures sonnent. A dix heures dans un village, c'est comme minuit à Paris.

Lorsqu'il est bien certain que tous les habitants de Ville-d'Avray ne songent plus qu'à dormir, la Grenouille retourne à la villa, il côtoie les murs, cherche l'endroit qui lui semble le plus facile et bientôt il est dans les jardins. Alors il se dit :

— J'ai du temps devant moi, personne à redouter, ce jardinier a pris soin lui-même de m'avertir qu'il dormait comme un sourd, d'ailleurs il loge fort loin d'ici, il s'agit maintenant de trouver ce pavillon mystérieux, où ce Roberval ne veut pas que personne pénètre, parce que probablement il y cache ses trésors.

Après avoir marché quelque temps, la Grenouille se trouve devant le pavillon; comme il a eu soin de prendre avec lui tous les instruments dont il espérait avoir besoin, il introduit un rossignol dans la serrure de la porte. Cette serrure résiste longtemps; il faut toute l'adresse, toute la patience et l'habitude de ce monsieur pour en venir à bout. Enfin elle a cédé, la porte s'ouvre. Le voleur entre dans la pièce octogone et sortant de sa poche un rat de cave et une allumette phosphorique, il commence par se procurer de la lumière, en se disant :

— Il faut voir à qui l'on a affaire.

Il regarde autour de lui, s'étonne de n'apercevoir que des divans et des chaises; mais bientôt il découvre la petite porte qui est au fond ; elle est également fermée. Là, nouveaux efforts, nouveau travail du voleur qui, avec un autre instrument, est obligé de briser la porte pour parvenir à l'ouvrir. Enfin il a réussi; il s'avance dans le petit cabinet, aperçoit le secrétaire et dessus une tablette une liasse de papiers; il saute dessus... ce sont des billets de banque de mille francs; il les compte, il y en a vingt; il est si enchanté de sa trouvaille qu'il n'en demande pas davantage. Il fourre les billets dans sa poche, puis se hâte de sortir du cabinet, du pavillon, d'éteindre sa bougie, de gagner le mur, de sauter par-dessus, et quand il est en pleine campagne, il se met encore à courir pendant quelque temps pour se mettre tout à fait en sûreté.

Il ne cesse de se répéter :

— Vingt mille francs... une liasse de billets de banque... Ah! que j'avais bien raison de vouloir pénétrer dans ce pavillon... quelle bonne soirée... vingt mille francs... Ah! mon cher baron, je me fiche de vous maintenant et c'est à moi de faire mon embarras.

Un fiacre passe qui retournait à Paris, la Grenouille l'appelle, monte dedans, et lui dit :

— Au Palais-Royal par la rue des Bons-Enfants... Allez, vous serez bien payé.

Une fois dans la voiture ce monsieur se dit :

— Il n'est pas encore minuit, je vais aller au numéro neuf... D'ailleurs cette maison de jeu-là est ouverte toute *la nuit*. Parbleu! je veux jouer aussi moi, je veux faire

sauter la banque... Mais si je m'aperçois que je n'ai pas la veine, je ne serai pas si bête que Séverin, je ne risquerai pas tout mon argent!... Ah! comme je me moquerai de lui si je fais sauter la banque.

La voiture arrive au Palais-Royal. La Grenouille descend devant la maison de jeu, et dit au cochèr :

— Attendez-moi... faites un bon somme, mon cher... le pourboire sera soigné.

Puis, gravissant lestement les escaliers, le major Kroutberg entre dans les salons de jeu, où il y a encore beaucoup de monde. Il s'approche d'une table de roulette, tire fièrement un de ses billets de banque de sa poche et le jetant sur la table, dit :

— Cinq cents francs sur la noire.

Tous les yeux se portent sur ce monsieur qui commence si largement. Le jeu est fait, la bille tourne. Puis s'arrête... la rouge sort.

— Rendez-moi cinq cents francs, dit la Grenouille.

Un des banquiers prend le billet, le tâte, l'examine, puis s'écrie :

— Ce billet est faux !

— Faux ! dit la Grenouille.

— Oui, oui, on nous a prévenu; depuis quelque temps il circule une grande quantité de faux billets de banque... pour les reconnaître, il faut regarder cette lettre qui est mal faite... et le chiffre qui n'est jamais net!

— Rendez-moi ce billet... je vais vous en donner un autre... Je l'ai reçu de confiance, je tâcherai de retrouver celui qui me l'a donné.

Et la Grenouille fouillant à sa poche y prend un autre billet qu'il donne au banquier. Et celui-ci, après l'avoir examiné, s'écrie :

— Encore un faux billet... Ah! c'est trop d'audace, arrêtez ce monsieur!

Aussitôt deux agents de police s'avancent vers le major qui s'écrie :

— Comment! Encore un faux billet?... Mais je suis donc volé, moi. Je vous jure, messieurs, que je ne sais pas ce que cela veut dire.

Cependant en voyant les hommes de la police l'entourer, la Grenouille veut s'esquiver; on ne lui en laisse pas le temps, on l'arrête, et un troisième agent s'avance, et dit :

— Fouillez monsieur!

— C'est inutile... Je ne veux pas qu'on me fouille... j'aime mieux m'en aller et perdre mes billets.

Mais on n'écoute pas ses réclamations... On le fouille, on lui trouve le paquet de billets de banque qui tous sont examinés et reconnus faux. Alors on se prépare à emmener le soi-disant major; celui-ci se débat, ne veut pas se laisser emmener, mais en cherchant à se débarrasser des agents, il reçoit le coude de l'un d'eux en plein visage, aussitôt son second nez se décolle, se détache et en apercevant le nez cassé qui reste à ce monsieur, un des agents s'écrie :

— Oh! la bonne prise!... Je te reconnais mon drôle... Messieurs, nous tenons le fameux la Grenouille, un de ces *deux forçats* qui se sont échappés du bagne il y a déjà

six ans, et que nous cherchons en vain depuis ce temps, ainsi que son camarade Séverin, le petit-fils de Cartouche; mais celui-ci pris, nous mettra bien vite sur les traces de l'autre.

— Ce n'est pas vrai... Je ne suis pas la Grenouille!...

— Pas moyen de nier... Tu es trop reconnaissable avec ton nez cassé... Ah! l'autre te déguisait bien... mais il ne terait pas assez!...

— Ah! gredin de Roberval... scélérat de faussaire, et dire que c'est lui qui est cause de ma perte!...

— Ah! les billets viennent d'un nommé Roberval... Messieurs, retenons cela... nous verrons à le découvrir...

— Oh! parbleu! je vous dirai bien moi-même où il se trouve; je n'ai aucun ménagement à garder avec ce drôle-là!

— Allons, la Grenouille, en route pour la préfecture.

Et on emmène le voleur qui ne cesse de répéter :

— Scélérat de Roberval... comme il m'a volé... il me fait perdre vingt mille francs!

## XVII

### LE VICOMTE DANS UNE FAUSSE POSITION

Pendant cette même soirée, Séverin qui voulait mettre à exécution un autre projet avait eu soin d'écrire à Maria un petit billet dans lequel il lui disait :

« J'ai encore à vous entretenir pour une affaire importante, veuillez m'attendre chez vous ce soir entre neuf et dix heures; je désire que votre frère Victor soit présent à cette entrevue. »

Ensuite il avait envoyé chez Ernest Didier une lettre anonyme dans laquelle il lui marquait :

« On a des secrets de la dernière importance à vous

confier relativement à mademoiselle Honorine, gardez le silence, et trouvez-vous ce soir vers dix heures, à l'entrée des Champs-Élysées, près de la place de la Concorde; on ira vous y rejoindre et vous saurez le mot de cette énigme. Il s'agit du bonheur de la personne que vous aimez... mais ne lui dites rien de cet avis. »

Ces deux billets n'étaient écrits que dans le but d'éloigner ce soir-là de chez Florentine les personnes qui s'y rendaient habituellement, et d'être certain de la trouver seule avec sa fille. Quant au comte de Germancey, depuis quelques jours il était retenu chez lui par une attaque de goutte, on n'avait donc pas sa visite à redouter.

Depuis que le vicomte de la Palissonnière avait entendu son cher ami le baron de Sternitz, lui dire qu'il était le tuteur d'Honorine, il n'avait pas manqué, chaque fois qu'il s'était trouvé avec lui, de le prier, de le supplier même de le présenter à sa pupille et à sa mère.

Séverin tout en flattant la passion du vicomte, trouvait toujours des prétextes pour différer cette présentation. Un jour enfin, il dit au vieil amoureux :

— Mon cher la Palissonnière, j'aurais déjà cédé à vos instances, et je vous aurais mené chez ma pupille, si je n'avais pas un petit compte à régler avec sa mère; dans un moment de gêne, alors que mes fermiers prussiens étaient en retard pour les payements qu'ils avaient à me faire, j'ai emprunté à madame Florentine, la modeste somme de trente mille francs. Depuis, je ne sais pas comment cela s'est fait!... nous avons eu quelques discussions mêlées d'aigreur, j'ai cessé d'aller chez cette dam

et par conséquent j'ai oublié de lui rendre les trente mille francs qu'elle m'a prêtés.

— Eh! bien, cher baron, rendez-les-lui maintenant, ce sera même une occasion toute naturelle pour retourner chez cette dame.

— Je sais très-bien que, lorsque je retournerai voir ma pupille, il faut que je rende cette somme à sa mère... il me serait même impossible de m'y présenter sans cela... car de quoi aurais-je l'air... de quelqu'un qui ne paye pas ses dettes!... fi donc! je n'ai jamais eu cette réputation, cher vicomte!

— J'en suis bien persuadé!...

— Mais je ne puis céder en ce moment à vos instances pour être présenté à ces dames, parce que je viens d'avoir au jeu une veine extraordinairement malheureuse... J'ai perdu plus de cent mille francs depuis huit jours...

— Oh! diable!

— Cela ne me gêne que momentanément; grâce au ciel, ma fortune est assez considérable pour que je sois au-dessus de cette perte... Mais je ne puis pas payer maintenant ces trente mille francs à madame Florentine... Je sais bien que, si je voulais emprunter, toutes les bourses me seraient ouvertes, mais je n'aime pas à emprunter!... J'ai écrit à mon intendant, à Berlin, pour qu'il me fasse tenir des fonds ici... Malheureusement ce drôle-là est quelquefois fort lent à répondre... ces intendants! vous savez, quand on leur demande de l'argent, bien qu'ils le doivent, il semble qu'on leur arrache l'*âme!... Il* faut donc attendre qu'il m'ait envoyé des

fonds pour que je vous introduise près de ma belle pupille!... J'en suis fâché, parce que pendant ce temps-là ce petit jeune homme qui est reçu chez ces dames, fait peut-être des progrès dans le cœur d'Honorine... et vous arriverez peut-être un peu tard!

Après avoir entendu cela, La Palissonnière s'était gratté la tête, puis le front, puis le nez, et enfin s'était écrié :

— Mon cher baron, faites-moi un plaisir... une grâce!...

— Tout ce qui dépendra de moi, mon brave ami.

— Permettez-moi de vous avancer ces trente mille francs qui vous manquent en ce moment... de cette façon, rien ne nous retardera pour aller chez ces dames.

— Hom! que voilà donc bien les amoureux!... toujours impatients!... mais non... je ne puis accepter cela...

— Et pourquoi donc!... entre nous ce n'est pas un prêt... c'est une simple avance; dès que votre intendant vous aura envoyé des fonds, vous me rendrez ma somme, et c'est fini!...

— Oui... oh! je sais bien que cet argent dans ma poche ou dans la vôtre... cela ne doit aucunement m'embarrasser...

— Vous acceptez?

— Puisque cela vous rend si heureux...

— Vous êtes un homme charmant!

— Quand pensez-vous pouvoir me donner ces trente *mille* francs?

— Demain soir, pas plus tard.

— Très-bien !

— Et dès demain... le soir, vous me présenterez à votre pupille ?

— C'est chose convenue...

— Et... si nous pouvions ne pas y rencontrer ce jeune godelureau...

— Soyez tranquille, nous n'y rencontrerons ni lui ni d'autres... Je... j'écrirai un petit mot d'avance à Florentine pour qu'il n'y ait point chez elle d'étrangers lorsque nous nous y présenterons.

C'était après cette conversation avec le vicomte que Séverin avait écrit les deux billets précédents ; mais il s'était bien gardé de prévenir Florentine de sa visite ; il préférait la surprendre par son arrivée imprévue.

Dix heures viennent de sonner. Florentine est seule avec sa fille ; Honorine fait un peu la moue, parce que Ernest les a quittées beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Elle dit à sa mère :

— Comprends-tu que M. Ernest soit parti ce soir à neuf heures, lui, qui habituellement reste avec nous jusqu'à onze heures, et encore il faut que tu lui dises que nous allons nous coucher, sans cela il ne penserait jamais à nous quitter.

— Ma chère amie, M. Ernest avait sans doute quelque affaire ce soir, c'est pourquoi il est parti plus tôt.

— Oui, il m'a parlé d'un ancien camarade de l'armée, qu'il avait rencontré et qui lui avait donné un rendez-vous *pour ce soir*...

— Eh bien ! tout s'explique alors.

— Oh ! mais moi je n'aime pas ces camarades dont on ne vous avait jamais parlé et puis qui surgissent tout à coup pour qu'on ait un prétexte pour nous quitter de bonne heure.

— Honorine, tu n'es pas raisonnable... Avec celui qu'on aime, il faut ne point se montrer si exigeante... il faut de la confiance... elle n'est pas toujours trompée !...

— Pas toujours, cela veut dire qu'elle l'est quelquefois ; et nos amis, Maria, Victor, qui ne sont pas venus nous voir !

— Maria peut avoir beaucoup à travailler... des emplettes à faire pour ses modes... on n'est pas toujours libre...

— Oh ! tu diras ce que tu voudras, mais ce soir on nous abandonne.

— Tu ne peux pas dire cela pour ton parrain, tu sais qu'il souffre, sans quoi il viendrait nous voir.

— Mon parrain ! oh ! je ne l'accuse pas, je sais combien il nous aime, lui... Si tu veux, maman, nous irons demain chez lui nous informer s'il va mieux.

— Oui, ma fille, oui, c'était aussi mon intention ; nous irons demain chez M. de Germancey... et...

La sonnette qui est tirée avec violence interrompt cette conversation.

— Qui peut venir si tard ! s'écrie Florentine à qui ce bruit inattendu cause un vague effroi.

— *Oh* ! c'est Ernest qui revient, j'en suis sûre !

— Non, ma fille, ce n'est pas probable... ne va pas ouvrir... attends...

— Pourquoi donc cela, ma mère?

Un second coup de sonnette se fait entendre, et Florentine s'approchant de la porte d'entrée demande :

— Qui est là?

— C'est moi, Florentine, ouvrez donc !

Au son de cette voix, qu'elle a reconnue aussitôt et qui la remplit de terreur, Florentine dit à sa fille :

— Rentre dans ta chambre, Honorine, rentre et n'en sors pas que je ne t'appelle...

— Mais maman... qui donc a répondu?

— Rentre, te dis-je... je ne veux pas qu'il te voie!...

Et la jeune femme pousse sa fille dans sa chambre dont elle referme la porte ; ensuite elle va ouvrir celle qui donne sur le carré.

— Séverin paraît avec La Palissonnière qu'il pousse devant lui, tout en disant :

— Vous n'attendiez pas ma visite si tard, n'est-ce pas, madame?

— En effet, monsieur, répond Florentine toute pâle et toute tremblante, tandis que le vicomte, toujours poussé par son introducteur, se trouve au milieu de la chambre, où il salue profondément Florentine, qui le regarde avec surprise.

Séverin prend le vicomte par la main :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. le vicomte de La Palissonnière, ancien employé dans la bouche du roi...

— Non pas employé !... mais officier, s'écrie le vicomte qui salue de nouveau ; officier... s'il vous plaît. Madame, je suis extrêmement flatté... d'avoir l'avantage... il y a bien longtemps que je suppliais mon ami, le baron de Sternitz, de me présenter à vous... ainsi qu'à... ainsi qu'à mademoiselle votre fille...

Et le vicomte regardait tout autour de lui, cherchant dans la chambre Honorine qui n'y était pas.

Cela paraissait beaucoup contrarier ce monsieur. Florentine, qui l'a entendu avec étonnement donner à Séverin le titre de baron de Sternitz, ne répond que par un salut très-froid au discours qu'il vient de lui adresser; elle se contente de lui indiquer un siége.

Séverin s'est déjà jeté dans un fauteuil où il s'étend avec complaisance. Le vicomte se décide à s'asseoir aussi, en continuant de regarder autour de lui.

— Où donc est ma pupille Honorine? demande le faux baron en regardant Florentine d'une façon assez significative.

— Ma fille est couchée...

— Couchée déjà !...

— Elle se sentait un peu indisposée...

— Ah ! c'est bien malheureux.... cela me fait bien de la peine! murmure le vicomte, j'aurais été si enchanté de présenter mes hommages à la pupille de mon ami le baron de Sternitz ; nous sommes venus un peu tard, il est vrai ; ce n'est pas ma faute, je voulais venir plus tôt, mais mon ami le baron n'était pas prêt !... enfin... j'espère que ce ne sera que partie remise?...

— Oui, oui, c'est partie remise, mon cher La Palissonnière, et après tout il vaut peut-être mieux que ma pupille ne soit pas présente à cette première visite...

— Pourquoi donc? je ne suis pas de cet avis, moi !

— Parce que devant une jeune fille... bien élevée... on ne peut pas s'expliquer aussi catégoriquement qu'en son absence.

Le vicomte sort de sa poche une bonbonnière en écaille, il offre des bonbons à Florentine qui le refuse, et semble attendre avec anxiété que Séverin explique le but de sa visite. Celui-ci, après avoir pris une poignée de bonbons dans la boîte du vicomte, reprend la parole :

— Oui, ma chère madame Florentine, c'est principalement de ma pupille que nous venons vous entretenir, ce cher La Palissonnière et moi ; ce brave ami a déjà eu l'occasion de voir Honorine... il l'avait remarquée au spectacle... elle est assez jolie pour être remarquée...

— Elle est ravissante, adorable... du reste, ce n'est pas étonnant, elle tient de sa mère !... c'est tout son portrait... sauf la couleur des cheveux et celle des yeux.

Florentine entend ce compliment sans sourciller, et le vicomte dit tout bas à son introducteur :

— Cette dame ne paraît pas bien disposée .. remettez-lui donc ses trente mille francs, je suis sûr que cela lui rendra l'humeur plus gaie !

Mais Séverin se contente de répondre bas :

— Fi donc !... devant un tiers... ça la fâcherait, au contraire !

*Puis il reprend* tout haut :

— Oui, ma chère dame... nous venons pour vous parler d'Honorine... et, lorsque je vous présente mon ami, qui est fort riche et ancien officier dans la bouche royale... je présume que vous devinez de quoi il va être question?...

— Non, monsieur, je ne devine rien! répond sèchement la jeune femme.

Et Oreste murmure encore entre ses dents :

— Il a tort de ne point lui rendre ses trente mille francs... Elle fait la mine, parce qu'il ne lui en souffle pas un mot! c'est évident!

— Eh bien! madame, puisque vous ne devinez pas pourquoi je vous ai amené monsieur le vicomte de La Palissonnière, je vais aller droit au but : mon brave ami a été séduit, charmé par les attraits de... ma pupille; il m'a fait l'aveu de son amour, en me demandant s'il pouvait aspirer au titre de son époux ; je lui ai répondu qu'il lui faisait honneur en lui offrant sa main... C'est donc un futur gendre que je vous présente... car je pense, je suis même certain que vous ne mettrez aucun obstacle à ce mariage...

— Vous vous trompez, monsieur, cette union ne peut avoir lieu...

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Oh! oui... pourquoi cela, belle dame? murmure le vicomte en poussant un gros soupir.

— Monsieur, ma fille a déjà donné son cœur... elle *aime*, elle est aimée d'un jeune homme auquel sa main *est promise*.

— Ta! ta! ta!... je me fiche pas mal de votre jeune homme!... vous le mettrez à la porte, voilà tout... et mon autorité à moi, la comptez-vous pour rien, madame, oubliez-vous les droits que j'ai sur Honorine... et qu'elle doit m'obéir!...

Florentine n'a pas le courage de Maria ; les regards de Séverin la font trembler, pâlir, cependant elle songe à sa fille et reprend avec assez de résolution :

— Non, monsieur, ma fille ne vous obéira pas, non, vous n'avez aucun droit sur elle!... Je ne renverrai pas celui qu'elle aime, M. Ernest Didier, car ce serait la réduire au désespoir, et je ne veux pas faire le malheur de ma fille!

— Et moi, madame, je vous dis qu'Honorine épousera mon ami, le vicomte que voilà... parce que je veux que cette union se fasse... et quand j'ai résolu quelque chose...

Le bruit de la sonnette arrête les paroles sur les lèvres de Séverin, il change de couleur et murmure :

— Comment du monde... il vous vient du monde à cette heure?...

— Et pourquoi pas! reprend Florentine, à qui l'arrivée de quelqu'un rend du courage.

— N'ouvrez pas, madame, n'ouvrez pas...

Mais on sonne de nouveau, et presque aussitôt la voix du comte de Germancey fait entendre ces paroles :

— C'est moi, ma bonne Florentine, ouvrez, ne craignez rien... il faut que je vous parle...

— Malédiction... c'est Germancey!... murmure Séve-

rin ; puis, apercevant une porte vitrée, il l'ouvre, voit un grand cabinet et y pousse brusquement La Palissonnière en lui disant :

— Entrez là avec moi...

— Mais... pourquoi?...

— Pas un mot... entrez, je ne veux pas être vu de cet homme... vous, Florentine, tremblez si vous me trahissez !...

Tout cela a été l'affaire de quelques secondes; La Palissonnière, bousculé par son cher ami, est entré dans le cabinet noir sans savoir pourquoi, Séverin a refermé la porte sur eux; alors Florentine, encore toute tremblante, va ouvrir la porte du carré, et le comte paraît appuyé sur le bras de son neveu.

— Bonsoir, chère enfant... vous alliez vous coucher peut-être... et nous vous dérangeons... mais ce que j'ai à vous dire est si important... que malgré ma goutte j'ai voulu venir...

— Ah ! monsieur, vous souffrez bien, je le vois...

— Laissez-moi m'asseoir d'abord... il faut quelquefois savoir surmonter ses souffrances...

— Oh ! mon oncle a bien du courage !... Je voulais venir seul, mais il a tenu à m'accompagner.

Placés dans le cabinet, dont la porte vitrée n'était close que par un rideau, Séverin et le vicomte entendaient parfaitement tout ce qui se disait dans la chambre où était le comte, et ils ne l'auraient pas voulu, qu'il leur eût été impossible de perdre un mot de ce qui se disait. *Séverin*, du reste, se tient debout, et collé contre le

vitrage pour mieux écouter ; La Palissonnière est derrière lui et n'ose pas remuer, parce que son cher ami le lui a défendu d'un ton qui n'avait plus rien d'amical.

— Ce que vous avez à me dire est donc bien important, monsieur ? demande Florentine qui est tremblante et jette à la dérobée un regard sur la porte vitrée.

— Oui, ma chère amie, oui... il s'agit de ce misérable, de cet homme qui a fait votre malheur et celui de ma nièce... Ah ! j'espère que le terme de ses forfaits est arrivé... Mais où donc est ma filleule ?

— Dans sa chambre, monsieur, voulez-vous que je l'appelle...

— Non, non... quoiqu'elle ignore les liens qui l'attachent à ce monstre... Je préfère qu'elle n'entende pas ce que j'ai à vous dire...

— Ils parlent d'un monstre, murmure La Palissonnière.

Séverin lui serre fortement le poignet en lui disant :

— Taisez-vous.

— Vous saurez, ma chère Florentine, que d'après le signalement que lui avait donné sa sœur, signalement facile à retenir, grâce à la profonde cicatrice qui coupe la joue de ce monsieur, Victor s'était promis de le découvrir. Vous l'aviez vu souvent en calèche, et poussant l'audace jusqu'à porter plusieurs croix à sa boutonnière... C'est donc parmi ces messieurs qui affichent un grand luxe que mon neveu a cherché ce Villemart... ou ce Francisque si vous aimez mieux. Il est parvenu à rencontrer ce monsieur, il suit sa calèche, sait où il demeure, s'informe, et apprend que le lâche se fait appeler ba-

ron de Sternitz et se donne pour un riche seigneur prussien...

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc là... balbutie La Palissonnière. Mais Séverin ne lui répond qu'en lui appliquant sa main sur la bouche.

— Sous ce nom, sous ce titre, ce misérable ne fait que des dupes... il est secondé par un soi-disant major Kroutberg, qui probablement n'est autre que ce la Grenouille qui s'est sauvé du bagne avec lui..

— Du bagne! s'écrie Florentine épouvantée, vous avez dit du bagne, monsieur?...

— Comment du ba... du ba... palsambleu!... je... Le vicomte ne peut en dire davantage, Séverin comprime ses paroles avec sa main.

— Oui, ma pauvre amie, reprend le comte, il n'est plus temps de vous rien cacher... Apprenez que ce soi-disant Francisque n'est autre que ce Séverin, ce petit-fils de Cartouche dont je vous avais déjà raconté les premiers crimes; ce misérable a continué son infâme carrière, il s'était mis à la tête d'une bande de voleurs. Lorsqu'il vous quitta si brusquement une nuit, c'est que son complice, la Grenouille venait de l'avertir que l'on avait découvert ses traces et qu'il devait se hâter de fuir. A cette époque il alla rejoindre la bande de ce fameux Schinderhanes qui épouvantait par ces crimes le midi de la France. Revenu plus tard dans Paris où il était traqué de tous les côtés, il s'était réfugié avec ce qui restait de sa bande, dans les environs de Corbeil, et c'est lui que nous sommes parvenus à faire arrêter dans la forêt de

Sénart, Mérillac et moi. Condamné avec ses complices aux travaux forcés à perpétuité, malheureusement il est parvenu à se sauver, il y a quelques années, avec cet autre voleur, nommé la Grenouille... qui joue auprès de lui le personnage du major Kroutberg.

— Ah ! mais !.. ah ! sapristi.. Ah ! est-ce que?.. alors..

Le vicomte ne peut prononcer que des mots entrecoupés; Séverin le bâillonne de façon à lui ôter la respiration.

— Francisque était ce Séverin ! murmure Florentine. Ah ! monsieur... quelle honte... quelle infamie !

— Calmez-vous mon enfant, les crimes, les fautes sont personnels. Au reste, vous n'aurez plus rien à redouter de ce monstre, sur ce que m'a appris mon neveu, j'ai fait sur-le-champ avertir le commissaire de police, on a cerné l'hôtel du soi-disant baron de Sternitz, et dès ce soir, il est certain qu'il doit être arrêté...

— Ah ! tu ne recommenceras pas, toi !...

Ces mots ont été prononcés par Séverin, qui est sorti brusquement du cabinet, tenant un stylet à sa main ; il s'élance sur le comte, le frappe, puis courant vers la porte, se sauve précipitamment, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître, avant qu'on se soit encore aperçu de son nouveau crime.

Mais bientôt cependant on voit le sang couler de la blessure que le comte a reçue au-dessous du sein droit.

— Ah ! le misérable !... il vous a blessé, monsieur ! s'écrie Florentine qui se hâte d'appeler sa fille, pour

qu'elle l'aide à secourir le comte, car déjà Victor s'est élancé vers la porte et vient de partir en disant :

— C'était lui !... Oh ! mais il aura beau fuir... il ne m'échappera pas...

Honorine est accourue, elle se désole en voyant le comte blessé, celui-ci s'efforce de rassurer la mère et la fille, en leur faisant espérer que le coup qu'il a reçu ne sera pas dangereux.

On voit alors le vicomte qui sort du cabinet, pâle, défait, tremblant et qui va et vient dans la chambre comme un insensé, en disant :

— Mon Dieu... est-ce possible... ce cher baron... ce misérable... c'était un gueux et mes trente mille francs... il m'emporte trente mille francs... Ah! mesdames, croyez-bien qu'il n'y a pas de ma faute... je suis désespéré...

— Monsieur, un médecin... un chirurgien... de grâce allez sur-le-champ nous chercher un médecin.

— Oui, mesdames... j'y vais... mes trente mille francs..

— Monsieur de Germancey est blessé... hâtez-vous donc, monsieur...

— J'y cours, mesdames... Ah ! le brigand... un baron qui n'était pas un baron !... comment ai-je pu me laisser attraper ainsi... mais je me disais aussi quelquefois : Comment a-t-il pu me voir sur un champ de bataille puisque je n'y ai jamais été.

Le vicomte est parti en se lamentant. Au bout de quelques minutes, ne voyant arriver aucun secours, Florentine se décide à descendre elle-même demander au concierge où l'on peut trouver un médecin, et elle fait bien

de prendre ce parti, car M. de la Palissonnière, en s'arrêtant devant le portier, n'avait pu que lui dire :

— C'était un gueux... un scélérat fini... ce soi-disant baron de Sternitz... il m'emporte trente mille francs... mais où trouver un médecin... car je suis bien malade... j'étais dans le cabinet... j'ai tout entendu... et il m'empêchait de crier ! le gueusard !...

Le concierge n'avait rien compris à tout cela et Oreste de la Palissonnière s'était éloigné en parlant tout haut sur le boulevard. Heureusement un médecin demeurait dans une maison voisine, on court le chercher, il est bientôt près du comte, il examine sa blessure, il croit pouvoir assurer qu'elle ne met pas ses jours en danger, parce que l'arme mal dirigée a glissé le long des côtes et ne peut avoir atteint aucun organe essentiel à la vie. Cependant le docteur annonce que le blessé n'est pas en état d'être transporté chez lui; aussitôt Florentine prépare son lit dans lequel le docteur et le concierge ont bientôt établi M. de Germancey.

— Je vous cause bien du tracas... bien des ennuis ! murmure le comte d'une voix faible, en regardant Honorine et sa mère. Mais celle-ci se jette sur la main du blessé qu'elle couvre de baisers et de larmes, en lui disant :

— Ne suis-je pas la première cause de cet affreux événement ! mais vous guérirez, monsieur, le docteur nous en a donné l'assurance. En attendant ne parlez pas... ne bougez pas ! et songez que nous sommes bien heureuses, ma fille et moi, de vous avoir chez nous, puisque nous

pouvons vous voir sans cesse, et veiller constamment près de vous.

Le comte trouve encore la force de sourire à ses deux gardes-malades ; et celles-ci passent la nuit à veiller près de son chevet, et à prier Dieu pour qu'il leur conserve un protecteur et un second père.

## XVIII

### LE CHATIMENT — CONCLUSION

Le lendemain, dès sept heures du matin, Ernest Didier et Maria étaient chez Florentine : n'ayant trouvé personne à ce rendez-vous qu'on lui avait assigné, Ernest s'était douté que cette lettre anonyme cachait quelque trame nouvelle; il s'était rendu chez Maria qui lui avait aussi fait part du rendez-vous qu'on lui avait donné, mais auquel elle et son frère n'avaient pas ajouté foi ; cependant ne voyant pas revenir son frère, Maria et le jeune officier s'étaient en toute hâte rendus chez Florentine.

Là, ils apprennent les événements de la nuit, ils

trouvent le comte blessé, et Florentine veillant avec sa fille près de son lit. Mais l'arrivée du docteur que l'on attendait avec impatience, fait naître la plus vive anxiété, bientôt elle se change en une douce émotion de joie : le docteur a de nouveau visité la blessure, et cette fois il répond que dans trois semaines le comte sera guéri. On se sent soulagé, on s'embrasse, on respire plus librement. Cependant quelque chose manque encore au bonheur de tous ceux qui sont réunis près du blessé :

Victor n'est pas revenu, il n'a pas reparu depuis la veille.

— Comment vous a-t-il quitté ? demanda Ernest.

— Quelques instants après que M. de Germancey venait d'être blessé... Tout cela s'était fait si vivement... Le misérable qui était caché dans le cabinet, en est sorti comme la foudre... Après avoir frappé M. le comte il a fui... Victor et moi nous ne savions pas encore ce que cet homme avait fait...

— Mais pourquoi cet homme était-il caché dans ce cabinet avec cet autre que j'ai reconnu pour ce vilain monsieur, qui, au spectacle, s'est querellé avec M. Ernest, demande Honorine en s'adressant à sa mère. Que venait-il donc faire ici cet homme-là?

Florentine baisse les yeux, elle est embarrassée. Maria s'empresse de répondre pour elle :

— Mon enfant, cet homme a fait le malheur de votre mère, il a rendu sa jeunesse triste et sombre, bien souvent il lui a fait verser des pleurs... en ce moment encore, *voyez*, des larmes s'échappent de ses yeux!... Croyez-

moi, Honorine, si vous voulez que le sourire, que le calme renaissent pour votre mère, ne lui parlez plus de cet homme ! ne le rappelez jamais à son souvenir.

Pour toute réponse la charmante fille court se jeter dans les bras de sa mère et l'embrasse tendrement en lui disant :

— Oh ! pardonne-moi... je ne savais pas... mais c'est fini... oh ! c'est bien fini.

Neuf heures viennent de sonner, on commence à s'inquiéter de n'avoir aucune nouvelle de Victor. Enfin on entend monter rapidement l'escalier, la porte s'ouvre et l'on voit entrer Victor avec M. de Mérillac.

Ce dernier court au lit dans lequel est le blessé, il se penche vers lui et l'embrasse en s'écriant :

— Mon pauvre Germancey !... blessé... blessé par ce misérable... Oh ! il t'en voulait toujours, le traître... Heureusement je vois dans les yeux de ces dames, que tu n'es point en danger... non... n'est-ce pas !.. Oh ! mais c'est égal, il ne recommencera plus ce monsieur... cette fois, justice est faite et grâce à ton neveu Victor... ce brave garçon avec qui, heureusement, tu m'avais fait faire connaissance il n'y a pas longtemps, oui, grâce à lui et un peu à moi, qui l'ai secondé du mieux que j'ai pu, ce Séverin a reçu le châtiment que depuis si longtemps il avait mérité !

— Il est mort ? balbutie Florentine.

— Oui, madame, répond Victor, il est mort... J'avais juré de venger ma sœur et j'ai tenu mon serment ! Voici ce qui est arrivé depuis hier au soir : pour rattraper le

misérable qui venait de frapper mon oncle, vous savez que je sortis bien peu de temps après lui; je sautai plutôt que je ne descendis l'escalier; mais en sortant de la maison, cet homme avait refermé la porte, ce qui mit plus de distance entre nous. Heureusement, une boutique était encore ouverte tout à côté de cette maison, et le marchand était sur la porte; je lui demande s'il a vu sortir d'ici et passer devant lui un homme dont la démarche devait être très-précipitée; il me répond qu'en effet un homme vient de passer devant lui en courant, que dans la vivacité de sa course il a même manqué de le renverser. Je savais le côté qu'il avait pris, c'était déjà quelque chose : je prends ma course du même côté; il était tard, il ne passait plus que fort peu de monde sur le boulevard, ce qui me permettait de voir assez loin devant moi. Enfin un peu avant la rue des Filles-du-Calvaire, j'aperçois un individu qui marchait beaucoup trop vite, pour quelqu'un qui rentre tout simplement à son logis : je me hâte, mais cet homme s'est retourné au bruit de mes pas, alors il fuit de nouveau, cependant j'allais l'atteindre, lorsqu'un peu après la rue des Filles-du-Calvaire il disparaît tout à-coup.

Je m'avance... je suis à la place où il était... j'examine, je regarde... rien qu'une grande maison!.. C'est donc dans cette maison qu'il est entré... Cependant la porte-cochère est fermée... on n'a point frappée... n'importe, je suis certain qu'il ne peut être que là, et je me plante devant cette maison en me disant : il n'en sortira pas sans que je le vole.

— C'est alors, dit à son tour Mérillac, que je passai près de ton neveu... Je revenais de conduire chez elle une petite dame... fort gracieuse, que j'avais rencontrée au spectacle. Je vois un jeune homme qui a l'air d'être en faction... je me dis : Il guette sa belle... cela se fait tous les jours !.. Pendant ce temps il m'examine, vient à moi et nous nous reconnaissons tous les deux. — Que diable faites vous ici... à cette heure ? lui dis-je en souriant... quelque rendez-vous d'amour...

Mais Victor m'apprend ce qui s'est passé ici... l'attentat commis sur mon vieil ami ! oh alors il n'est plus question d'amourettes, et je dis à Victor ? Je suis des vôtres... je veux, je dois vous aider à faire arrêter l'assassin de mon ami, vous pensez qu'il est dans cette maison ; je vais d'abord aller au poste voisin, requérir du renfort, afin que l'on puisse garder toutes les issues de cette maison qui a peut-être d'autres sorties que celle-ci.

Je me rends au poste le plus voisin, je conte ce dont il s'agit, on me donne quatre hommes et un caporal, avec lesquels je reviens trouver Victor, personne n'avait paru. Nous laissons les quatre soldats devant la porte et nous frappons à la porte cochère, j'entre avec Victor et le caporal et je dis au concierge :

— Tout à l'heure un homme est entré dans votre maison, qui a-t-il demandé ? le concierge nous répond :

— Messieurs, je n'ai vu personne, à la vérité j'ai bien entendu fermer ma porte cochère que je croyais fermée depuis longtemps, et que probablement un de mes locataires aura laissée ouverte en rentrant, ce doit être

M. Pétavin, il n'en fait jamais d'autre, quand il rentre le soir il ne se donne pas la peine de fermer sa porte.

Tout cela prouvait que Victor ne s'était pas trompé et que le misérable Séverin s'était glissé dans la maison à la faveur de cette porte ouverte. Mais que faire, il était près d'une heure du matin. Le caporal nous dit : Nous ne pouvons pas aller réveiller tous les locataires pour leur demander s'ils ont un voleur chez eux, il vaut mieux attendre le jour. Fort bien, mais le portier sachant qu'un meurtrier s'est caché dans sa maison, demande que les quatre soldats viennent passer la nuit dans sa loge. Je lui dis que nous y resterons, Victor et moi et je parviens à le tranquilliser. Quant aux soldats, ils doivent veiller en dehors.

La nuit se passe ainsi, nous prêtions l'oreille, Victor et moi, car cette maison est fort grande ; elle a une grande cour et deux escaliers ; mais nous n'entendions rien que le portier, qui ne pouvait dormir et s'écriait à chaque instant : le voilà ! et ce n'était rien.

Enfin le jour renaît, on commence à aller et venir dans la maison. Par prudence, je fais placer deux sentinelles dans la cour. Nous allons visiter les caves, nous n'y trouvons rien. Mais bientôt une bonne vient dire au portier :

— Qu'est-ce qui est donc dans les lieux d'aisance du cinquième, voilà trois fois que je veux y aller, mais on me crie toujours : Il y a du monde ! c'est bien désagréable... celui qui est dedans les occupe depuis plus d'une demi-heure, qu'est-ce qu'il peut donc y faire ?

Aussitôt je fais signe au caporal, nous montons, suivis

d'un des soldats. Arrivé devant l'endroit indiqué et dont la porte était fermée; le caporal crie :

— Ouvrez ou j'enfonce la porte.

On ouvre en effet, et Séverin paraît armé de deux pistolets avec lesquels il crie :

— Passage ! ou vous êtes mort !

Il n'a pas plutôt achevé ces mots que, voyant qu'on ne lui livre point passage, il tire sur le caporal, qu'il manque heureusement, alors le soldat qui nous suivait, l'ajuste, et ne le manque pas, lui !... il a reçu la balle, juste au cœur, il est tombé... il était mort sur le coup.

On doit penser avec quel intérêt on a entendu ce récit et quelles impressions diverses il produit sur les personnes qui l'écoutent.

Le comte murmure d'une voix faible :

— Cet homme était un grand coupable, mais le ciel a fait justice ! désormais, mes amis, mes enfants, ne nous occupons plus de lui et tâchons de l'effacer de notre souvenir.

Le lendemain de cette journée qui avait vu enfin périr le petit-fils de Cartouche, on était encore réuni chez Florentine. M. de Mérillac seul n'était pas arrivé ; mais il ne tarde pas à venir encore tout ému, tout agité, il va s'asseoir près du blessé, en disant :

— Décidément l'époque des châtiments est arrivée pour les coupables : d'abord ce voleur de la Grenouille, qui se faisait appeller major Kroutberg et grâce au nez en cire qu'il s'était collé sur le sien, défiait tous les signalements de la police, a été arrêté dans une maison de jeu

du Palais-Royal ; ce monsieur ne jouait pas moins que des billets de banque de mille francs ! Mais ne voilà-t-il pas que les billets sont reconnus faux ! On arrête notre homme qui en avait vingt semblables sur lui, dans la bagarre en voulant s'échapper, il perd son nez en cire, et on reconnaît sur-le-champ ce fameux la Grenouille que l'on cherchait depuis longtemps. Mais le joli de l'affaire, c'est que se voyant pris à cause de ses billets, la Grenouille déclare qu'il les a volés chez un M. Roberval, dans sa maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Roberval ! murmure le comte, en regardant Mérillac tandis que Maria lève les yeux vers le ciel.

— Oui, mon ami, oui, voilà ce que je soupçonnais depuis quelque temps... ce que je n'osais pas me dire à moi-même, et ce qui était cause que je ne mettais plus les pieds chez ce monsieur. Vous pensez bien que, sur la déclaration de la Grenouille on n'a pas manqué de se rendre à Ville-d'Avray.

Roberval était arrivé le matin à sa campagne ; il s'était aperçu bien vite que l'on avait forcé les portes de son pavillon, présumant que ceci n'était que l'ouvrage de voleurs, il n'en avait pas conçu d'inquiétudes, et s'était hâté de faire venir un serrurier qui avait sur-le-champ réparé les dégâts de la première porte. Puis en attendant qu'il en fit mettre une autre à son laboratoire, ce monsieur s'était comme d'habitude enfermé dans son pavillon, il y était donc, lorqu'un agent de police et la force armée se présentèrent chez lui, le jardinier indiqua l'endroit mystérieux dans lequel son maître s'enfermait toujours. On

alla y frapper, Roberval ne répondit pas, on frappa de nouveau, et cette fois l'agent fit entendre ces paroles :

— Au nom de la loi, ouvrez, ou l'on va enfoncer la porte !

La porte ne s'ouvrait pas ; mais bientôt on entendit une détonation partir de l'intérieur du pavillon... le faussaire s'était fait justice lui-même, il venait de se brûler la cervelle dans l'atelier où il fabriquait ses billets.

— Pauvre Eulalie ! dit Maria, Ah ! je remercie le ciel de l'avoir délivrée de cet homme.

— Vous connaissez madame Roberval ? demande Mérillac.

— Oui monsieur, c'était mon ancienne amie.

— Eh bien, madame, je suis de votre avis... c'est bien heureux qu'elle soit veuve !

Les prévisions du docteur se réalisèrent, le comte de Germancey fut bientôt guéri de sa blessure. Alors Ernest et Honorine demandèrent ce qui pouvait encore retarder leur union. Le comte aurait bien consenti à ce qu'elle se fît bientôt, mais Florentine, par un motif que l'on doit deviner, voulut que six mois fussent écoulés avant que sa fille ne devînt l'épouse d'Ernest.

Cette union s'accomplit enfin. M. de Germancey eut encore la joie d'en être témoin, il ne mourut que quelques années après, partageant également sa fortune entre son neveu, sa nièce et sa filleule.

Après sa visite chez le baron de Sternitz, le banquier Rigoulot avait été trouver madame son épouse, à laquelle il s'était permis, de faire une scène, lui reprochant d'a-

voir eu deux enfants étant demoiselle, à quoi madame lui avait répondu :

— Puisque alors j'étais demoiselle, cela ne vous regarde pas ! de quoi vous mêlez-vous ?

— La preuve que cela me regarde, répliqua le banquier, c'est que cela me coûte déjà deux cent mille francs.

— Si vous le prenez sur ce ton, dit madame, je vais vous quitter, je vais me séparer de vous !

— Ma foi, je ne demande pas mieux... et ça me fera plaisir, dit Rigoulot.

Voyant que cette séparation serait agréable à son mari, madame ne parla plus de le quitter.

Florentine aurait bien voulu retrouver son ancienne camarade, cette joyeuse Turlure, qui avait été marraine de sa fille. Mais, après son malheureux début dramatique, Turlure avait quitté Paris avec un comparse de la Gaîté, qui lui avait fourré dans la tête qu'en province on rendrait justice à leurs talents et qu'ils reviendraient plus tard à Paris tenir l'emploi de Frédérick Lemaître et de madame Laurent. Probablement les événements ne réalisèrent point ces espérances, car, au bout d'une dizaine d'années, Turlure fut très-heureuse d'accepter une place d'ouvreuse de loges dans le théâtre qui l'avait vu débuter.

En l'année mil huit cent soixante-deux, vous savez quel bouleversement se produisit sur le boulevard du Temple. Excepté le Théâtre-Historique, qui avait été bâti sur l'emplacement de l'hôtel Foulon, tous les autres furent *démolis*; le Cirque, les Folies-Dramatiques, la Gaîté, les

Funambules, le Petit-Lazari même disparurent pour faire place à cette grande et belle voie nouvelle nommée le boulevard du Prince-Eugène.

Sur la fin de cette même année 1862, on voyait encore fort souvent, sur le boulevard du Temple, un petit vieillard pâle, maigre et tout tremblotant, qui tenait à la main une mauvaise baguette; il allait s'asseoir sur un banc faisant face à la place où avaient été les théâtres ; il tournait le dos à la chaussée et murmurait par moment, en agitant sa baguette en l'air :

— Ceci vous représente...

Puis il s'arrêtait, poussait un gros soupir, une larme tombait de ses yeux, et il reprenait :

— Ah ! non... ça n'y est plus !

FIN

TAYLOR INST. OXFORD

# TABLE DES MATIÈRES


I. Ou on en est. . . . . 1
II. Le banquier Rigoulotini. . . . . 9
III. Un éclair dans l'ombre. . . . . 21
IV. La vocation de Turlure. . . . . 37
V. Scène au spectacle. . . . . 53
VI. Le baron de Sternitz et le major Kroutberg. . . . 71
VII. La femme du banquier. . . . . 85
VIII. Le pavillon mystérieux. . . . . 103
IX. Jeunes amours. . . . . 123
X. Le baron de Sternitz va grand train. . . . . 143
XI. Maria et Victor. . . . . 161
XII. Rigoulot chez M. de Sternitz. . . . . 177


24.

XIII. Doux intérieur. . . . . 189
XIV. Un bonheur troublé. . . . . 203
XV. Les lettres. . . . . 219
XVI. La Grenouille fait des siennes. . . . . 233
XVII. Le vicomte dans une fausse position. . . . . 251
XVIII. Le châtiment. — Conclusion. . . . . 269

FERD. SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
27, rue de Seine, à PARIS

# HISTOIRE

DE LA

# RÉVOLUTION

## FRANÇAISE

— 1788 A 1800 —

**PAR HIPPOLYTE CASTILLE**

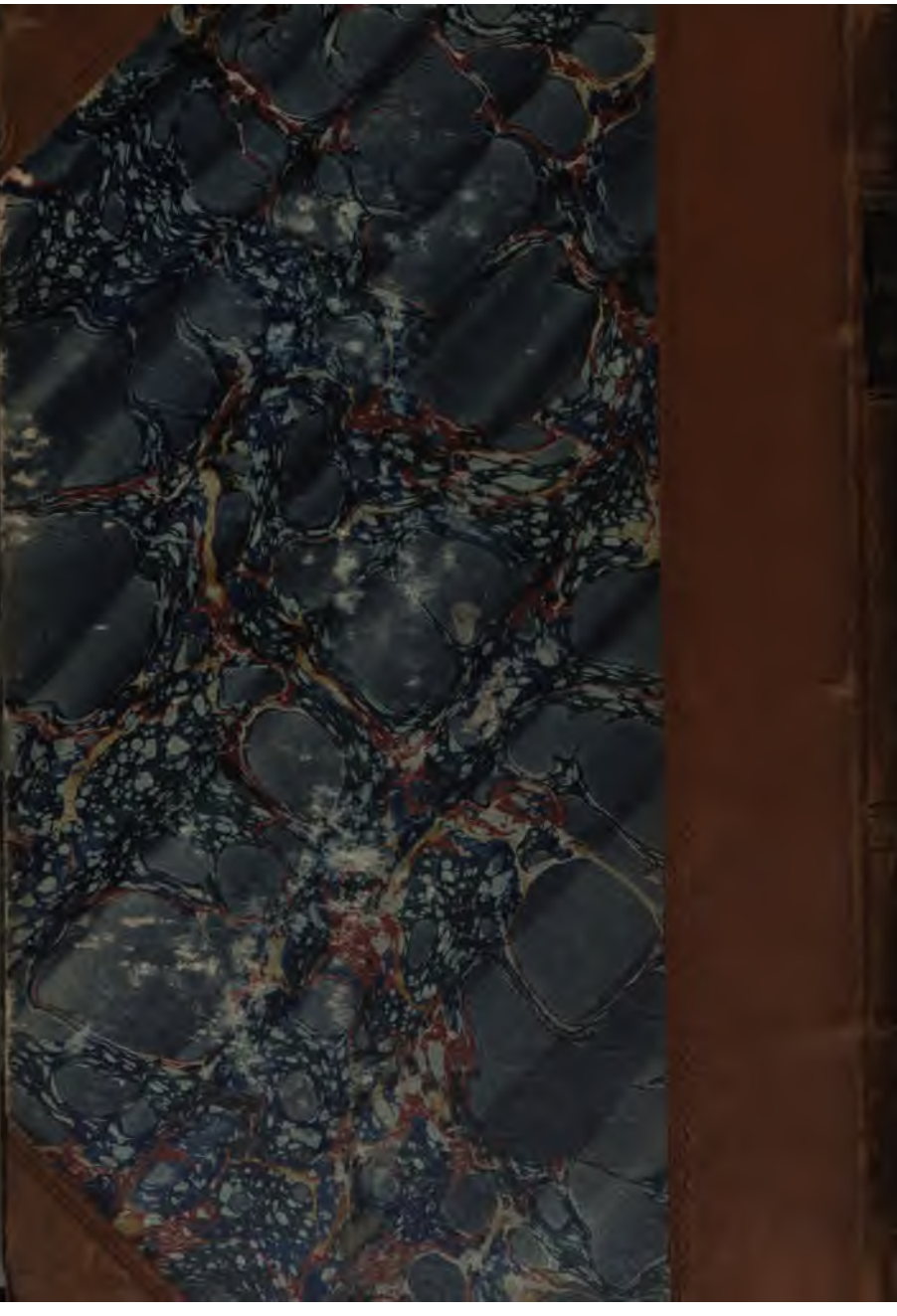
C'est certainement chose rare qu'un ouvrage d'histoire — concis sans être sec, impartial sans être banal ou dépourvu de toute philosophie. L'*Histoire de la Révolution française*, que publie aujourd'hui M. H. Castille, possède ces mérites peu communs et les a à un degré remarquable. Les détails inutiles en sont sévèrement bannis, mais pas un fait de quelque signification n'y manque du développement nécessaire, et il n'y a pas une phrase qui ne contienne une idée ou un fait. D'un autre côté, la méthode de l'auteur permet de conclure soi-même sur les faits qu'il présente. Tout, dans son récit, a tant de clarté et de

relief, tout y est si bien mis en pleine lumière, exposé avec une si entière bonne foi, que l'on peut juger des acteurs du grand drame comme si on les avait connus, et des événements comme si on en avait été spectateur.

L'auteur, en outre, a pu éviter bien des erreurs qui, fatalement, devaient être commises par des devanciers, et, en beaucoup moins de pages, il est plus complet qu'aucun d'eux. Il lui a été possible de rassembler et de renfermer en quatre volumes ce qu'il faudrait chercher épars en quarante ou cinquante, dans MM. Thiers, Louis Blanc, Michelet, Lamartine, etc. Il en résulte, on le voit, une double économie : économie de temps, économie d'argent.

Quant aux mérites littéraires du livre, les lecteurs de M. Castille les connaissent par avance; la hauteur des vues, la sûreté de plume ne sont pas les moins familiers à l'auteur. Mais le talent du narrateur et du peintre ne saurait peut-être se trouver poussé plus loin qu'ici. Ce livre, sévère pourtant comme il convient à un ouvrage d'histoire, est d'un intérêt que rien jamais ne suspend. On le lit sans désemparer, et en quelques jours l'on a vu se dérouler les épisodes sublimes ou terribles de la tragédie qui se joua en France de 1789 à 1800.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

.6[illegible]8

BOUND BY
LEWIS & WILLIAMS,
BOOKSELLERS & STATIONERS
CARDIFF.